




HQ
737
.55
D35
1834
v.1
SMRS



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

DE L'AMOUR

SELON

LES LOIS PREMIÈRES

ET SELON

LES CONVENANCES DES SOCIÉTÉS MODERNES,

Par De Senancour.

Quatrième Édition, seule complète.

Vol. I.



A LA LIBRAIRIE D'ABEL LEDOUX,

95, RUE DE RICHELIEU.

PARIS, M DCCC XXXIV.

DE L'AMOUR.

I.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
Rue du Cadran, n° 16.

DE L'AMOUR,

SELON LES LOIS PREMIÈRES

ET SELON

LES CONVENANCES DES SOCIÉTÉS MODERNES,

PAR

DE SÉNANCOUR.

QUATRIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE ET SEULE COMPLÈTE.

TOME PREMIER.

A LA LIBRAIRIE D'ABEL LEDOUX,

95, RUE DE RICHELIEU.

PARIS. M DCCG XXXIV.



Cet Essai sur les questions relatives à l'Amour, a paru en 1806. Il a été réimprimé en 1808, et cette seconde édition était encore très-défectueuse. Depuis la troisième, beaucoup plus récente (1), quelques additions et

(1) La troisième édition fut faite par Ch. de Boisjoslin, dont le caractère, l'esprit étendu et l'obligeant attachement ne sauraient être trop regrettés. A ce sujet, il rédigea,

diverses rectifications ont été faites. Malgré ces soins dont l'objet n'était à aucune époque de donner un autre caractère à ce livre, les traces de l'ancienne imperfection subsistent. Du moins il a pour destination de combattre, et une légèreté qui fait méconnaître les principes, et une austérité qui les altère. Peut-être servira-t-il à persuader quelques hommes dans le secret de la conscience : ce n'est pas tout ce qu'on eût désiré, mais c'est tout ce qu'on peut attendre.

Les devoirs et les convenances qui résultent de l'union des sexes, ont formé de tout temps un des problèmes les plus embarrassans que les législateurs eussent à résoudre. De véritables éclaircissemens à cet égard, auraient une longue influence sur les destinées des peuples, et seraient une partie essentielle de l'important ouvrage où on considérerait tout

comme éditeur, une sorte de préface qui, appartenant plus spécialement à cette édition-là, et contenant des choses favorables au livre, ne sera pas reproduite ici.

ce que les cités et les familles pourraient se promettre de l'ordre réel, s'il s'établissait. Borné souvent à des vues relatives à nos usages, l'aperçu moral que l'on donne ici, est loin d'offrir sur l'amour un traité qui ne laisse plus rien à dire. Quant au grand ouvrage qu'on pourrait intituler : *De la raison des choses humaines*, heureux l'homme qui, dans des temps meilleurs, le terminerait, et saurait en faire aimer les conséquences fécondes, ou irrésistibles!

Plusieurs passages de ce volume s'accordent à peine, au premier coup d'œil, avec des maximes générales sur lesquelles l'auteur insiste dans l'occasion, soit ici même, soit ailleurs. Mais l'état présent de la société demande que les séductions et les émotions de l'amour soient plus particulièrement observées, chez les hommes qui ne pourraient trouver, dans des réflexions fortes, un moyen d'obtenir le silence des aveugles désirs, et le renoncement à la plupart des biens extérieurs.

Dès long-temps, l'accord presque imaginaire de la loi sociale et de la loi naturelle, à l'égard

de la voluptueuse et mobile impulsion des sens, a dû faire regarder un semblable objet comme périlleux à discuter moralement. Il n'en était point d'ailleurs où la convenance des expressions rencontrât plus d'obstacles. C'est par ces raisons sans doute qu'un sujet qui se présenta indubitablement à l'idée de la plupart des bons écrivains n'a été traité sérieusement et avec ensemble par aucun d'eux jusqu'à nos jours. Ces questions auront paru moins simples que celles de *de Officiis*. On trouve dans les divers genres de composition de ces différences auxquelles il peut convenir d'avoir égard. L'inépuisable auteur de *Rome sauvée* en citait une scène qui avait demandé plus de travail, disait-il, que toute sa pièce de *Zaïre*. Sans doute des considérations semblables ne devraient pas faire accueillir un livre assez défectueux pour rester inutile; mais enfin on peut les alléguer, afin d'excuser la trop certaine imperfection de celui-ci.

Une des difficultés principales n'a été surmontée qu'en peu d'endroits. Il fallait, en disant ce que l'amour doit être parmi nous, in-

diquer ce qu'il pourrait être dans des sociétés très-différentes. Il convenait ainsi de réunir et pourtant de distinguer deux considérations souvent indépendantes l'une de l'autre ; mais il serait peut-être impossible d'exprimer cette distinction avec assez de clarté pour des lecteurs peu attentifs. Si on veut entendre réellement ces pages , il importera de ne point perdre de vue l'intention dans laquelle est écrit le livre entier.

Il n'est nullement contradictoire d'invoquer des maximes plus exactes , plus morales, plus fermes , et d'établir en même-temps que la déraison seule , ou un reste de fanatisme, opposeraient à des penchans indispensables une doctrine inutilement sévère. Cette rigueur trop constante , cette austérité ne fut jamais qu'une sorte de préoccupation superstitieuse ; mais l'abus du plaisir et le désordre ne sont pas moins funestes. On trouverait plus de repos , plus de justesse , sous une règle moins uniforme et mieux observée , sous une loi très-indulgente , mais seulement à propos. L'inquiétude de l'esprit connaîtrait des limites ; on

réprimerait des vœux inconsidérés, ou des prétentions jalouses. En prévenant la mollesse, en ne souffrant aucune licence, ou aucun subterfuge, on laisserait de la liberté dans ce qui n'est pas contraire à l'intérêt général : ce serait se conformer aux vrais principes des sociétés humaines.

Rien de plus chimérique, assure-t-on, que l'idée de remédier à de graves désordres ; singulière prétention de marcher droit ! Si l'allure générale se trouve la plus facile, mieux vaut la suivre. Au Caire, à Moscow, à Calcutta, partout il faut pour la multitude l'alternative de l'indigence ou du luxe, du privilégié ou de l'humiliation, de la privation ou de l'abus : l'homme est ainsi fait.

Cette décision tranchante ne serait pas déplacée sur la scène, dans la bouche d'un valet philosophe. Nous possédons, dirait-il, toute la sagacité imaginable, et nous avons fait les lois les plus sages ; cependant nous sommes, en plusieurs rencontres, nuisibles ou malheureux : donc, les mortels sont inévitablement pervers.

Pourquoi d'ailleurs ne songer qu'aux villes

de trois cent mille habitans, et aux campagnes consacrées à les nourrir? On prend trop souvent pour l'espèce entière le peu d'hommes qu'on a vus : elle a plus d'aptitude, et elle aura plus de durée. Les formes qu'il paraît commode de conserver aujourd'hui, ne sont pas les seules qu'on puisse adopter. C'est dans l'indépendance, c'est loin des vieilles habitudes de la société, qu'il faudrait étudier les lois premières. Ne nous renfermons pas dans la galerie la plus ornée du palais dont nous voulons tracer la perspective.

Les conceptions morales sont les objets les plus importans de l'esprit humain. Ce qui est grand, c'est ce dont l'ame a besoin pour se perfectionner et s'agrandir. Nos profonds calculs sont difficiles ou admirables, et même utiles; mais la vraie science chez les hommes sera toujours la connaissance de l'homme et de ses devoirs. Quand les autres exercices de l'esprit, au lieu de servir seulement à rectifier les idées, absorbent l'attention, ils deviennent funestes, puisqu'ils font oublier le but. Il est vrai que le génie pourrait découvrir avec

une sorte de bonheur , avec quelque promptitude , les maximes de l'organisation des cités, tandis que la pénétration la plus heureuse ne permet d'avancer que lentement sur la trace des Euler et des Fourier. Mais, bien que ces derniers travaux supposent des études plus longues peut-être et plus pénibles , ce qui tient à la législation est plus nécessaire , et moins d'hommes en seront capables. Pythagore et Kong-Tsé ont rendu plus de services que Lagrange.

Les véritables écrivains se consacraient à l'utilité publique ; sans dédaigner les arts ingénieux , ils ne chercheraient pas ce genre de succès que l'esprit fait ambitionner. Leur marche paraîtrait plus ferme , et leurs vues seraient plus généreuses : tous les temps se présenteraient à leurs regards. Pourquoi aspirer principalement à captiver les suffrages des hommes de goût ? Pourquoi tant s'occuper des jouets de la vie littéraire chez des nations où subsistent une morale incertaine , un système trompeur de perfectibilité , un masque universel d'une couleur vive , mais sinistre , excitant à

la fois les discordans éclats du rire et du désespoir ?

La renommée est-elle un bien personnel très-désirable ? Quel sérieux avantage une vanité d'un siècle aura-t-elle sur tant de vanités d'un jour ? L'homme célèbre prendra-t-il une attitude plus gracieuse dans le silence du tombeau ? Que font à celui qui vivait hier, les discours de ceux qui vivent aujourd'hui ? L'univers est changé pour l'homme mort ; à son dernier soupir l'illustration l'a quitté. Si même dans l'ordre présent, la pratique du devoir est le plus bel emploi de la vie, c'est parce que la paix intérieure donne la seule jouissance qui ne s'affaiblisse point. Soyez utiles, non pour qu'on vous nomme avec emphase quand vous ne l'entendrez pas, mais pour que le bien se réalise, et que votre dernière heure s'écoule doucement.

Les livres ne changent pas le cours des choses, a dit un homme qui avait fait beaucoup de livres. Toutefois il remarquait ailleurs que les divers peuples obéissaient à des livres, et il a dit expressément en plusieurs endroits :

les livres gouvernent le monde. Cela peut se concilier ; si les livres n'agissent que rarement les nations , ils les conduisent d'âge en âge. Les moyens positifs , ceux que préfère le pouvoir, ont des effets moins durables. Un incendie rapide frappe les yeux, mais bientôt il s'éteindra ; au contraire , lorsqu'une mine inflammable a reçu une étincelle , soixante ans après on la trouve changée tout entière.

Ce n'est pas une obligation invariable d'employer un style mâle , et de n'écrire que sur des objets importans. De nombreuses erreurs peuvent être diversement combattues. On peut et on doit observer les abus particuliers comme la dépravation publique. Pour ramener les hommes , quelquefois on les poursuivra jusque dans les ridicules de la vie privée. Les heures n'appartiennent pas toutes aux pensées graves ; mais ne saurait-on conserver jusque dans les distractions de l'esprit quelques intentions de cette sagesse qui désabuse, ou qui tranquillise ? Il faut plaire, dit-on, il faut offrir aux lecteurs ce qu'ils aiment. Ne ferait-on pas mieux de leur dire ce qu'il

faudrait qu'ils aimassent? Tandis que le siècle entraîne la foule des hommes de lettres, les grands écrivains préparent un autre siècle.

Les ténèbres s'éloignent, mais il reste encore d'épais nuages. Ne voudrez-vous pas être les défenseurs des générations futures, les législateurs de l'homme moral? Favorisez, dans de sages desseins, la lente et irrésistible puissance de l'opinion. Peut-être une peuplade reculée, peut-être même une des nations les plus séduites recevra-t-elle des impulsions favorables. Savons-nous avec certitude s'il ne se trouvera pas un homme qui veuille la vraie prospérité des peuples sur lesquels il aura obtenu du pouvoir ou une grande influence?

Ceux qui ont écrit, non par désœuvrement, ou dans des vues sordides, mais pour parler à l'homme de ses intérêts les plus chers, ont jugé qu'ils avaient le droit de dire tout ce qu'ils croyaient conforme à la vérité. Il se pourrait qu'une doctrine fautive parût quelquefois opportune; mais généralement elle serait dangereuse. C'est à peu près à cela que se réduit cette question importante : toutes les

vérités sont-elles fécondes , ou peut-il y avoir des erreurs salutaires?

Au milieu des mensonges , de certaines vérités nuiraient momentanément , parce qu'elles se présenteraient seules. L'imposture pourra même servir d'appui à quelques vertus , et divers préjugés occasioneront des actions généreuses. Mais si la vérité était connue , et suivie en tout , la condition humaine serait incomparablement moins malheureuse. Une vérité imparfaite ne promettra que des avantages imparfaits. Si vous discernez le vrai dans un point , tandis que vous voyez tout le reste sous un aspect trompeur , c'est peut-être un mal de plus , du moins pour le présent : des lueurs dans l'obscurité causent du trouble. C'est l'accord , l'ensemble , c'est l'esprit d'ordre qui finirait les malheurs des peuples.

Il faut surtout aux esprits étendus la vérité entière , et on pourrait dire qu'ils la possèdent , puisque la chercher c'est déjà l'obtenir , quant aux conséquences morales les plus directes. Sans doute des esprits bornés abusent

de ce qu'ils savent; mais est-il un moyen de parler aux bons esprits sans s'exposer à scandaliser ou à déconcerter les autres, c'est-à-dire sans s'adresser au public? Avant l'imprimerie, les sages étaient presque les seuls qui s'avisassent de lire ce qu'effectivement les amis de la vérité doivent seuls bien lire. Les hommes qui n'avaient que de l'esprit faisaient rarement les frais nécessaires pour étudier de semblables manuscrits; mais aussi quelques gens désœuvrés pouvaient acheter le plaisir de critiquer, sans y rien entendre, des ouvrages que la pauvreté d'Épictète l'avait privé de connaître. Aujourd'hui, ne pas parler à tous, ce serait se taire pour tous. La morale, qui n'est pas seulement dans l'habitude, comme on affecte de le croire, exige plus que jamais des idées justes. On ne peut être arrêté par les inconvéniens accidentels de la publicité; le plus grand des maux serait le silence recommandé comme un moyen si prudent d'éviter ces faibles périls. Ayons, s'il se peut, un grand nombre d'esprits raisonnables, du moins par imitation. L'indiffé-

rence des autres hommes, l'artificieuse ironie, les erreurs même cesseront alors, ou auront peu d'effet. Le temps montera que si, en écrivant pour les simples, on se fait approuver sans peine, ce n'est qu'en parlant aux amis de la vérité qu'on peut vraiment se rendre utile.

DE L'AMOUR
SELON LES LOIS PREMIÈRES

ET SELON

LES CONVENANCES DES SOCIÉTÉS MODERNES.



DE L'ORDRE GÉNÉRAL.

Nous ne connaissons que des rapports ou des formes; l'essence des êtres et leur cause resteront impénétrables. Notre intelligence se borne à mieux exercer quelques facultés, à remuer plus vivement quelques particules, à calculer des modifications peut-être illusoires à d'autres égards.

Dans les actes de la vie ordinaire , en évaluant des proportions , et en combinant des mouvemens , les hommes préparent ce qu'ils croient propre à rendre agréable leur passage sur la terre : c'est l'art. Dans une sphère plus vaste , en étudiant la marche du monde , ils découvrent quelques lois constamment apparentes de cet ordre infini : c'est la science. Toute science , toute industrie , toute règle humaine , au milieu de l'univers inexplicable à jamais , supposent pourtant l'observation de certains phénomènes qui sans cesse résultent des lois premières.

Des moyens féconds et nombreux furent établis ; les suites en sont livrées à l'action éventuelle des principes , et aux frottemens multipliés de tout ce qui sera cause ou obstacle. La pensée qui manifesta ces lois en aura déterminé , non pas précisément les effets successifs , mais toutes les conséquences possibles. La sagesse aura dit : Je n'ai pas statué expressément ce que je permets. L'opposition des forces et des propriétés inégalement

réparties subsistera : quelquefois altérées, ou ranimées accidentellement, elles conviendront toujours à mes desseins. Je n'ai point fixé le moment où s'éteindra un désir, où s'arrêtera une volonté, où la passion même succombera ; mais tout restera soumis aux ressorts universels. J'ai assuré la perpétuité de ce mécanisme ; je veux que toujours nouveau, toujours imprévu dans les détails, il soit en spectacle aux êtres animés, aux diverses émanations intellectuelles, que partout elles s'efforcent d'en diriger quelque impulsion, et que chaque composé, durant son heure, entre en partage de la vie intarissable.



DES AFFECTIONS HUMAINES.

Si nous connaissions l'étendue des rapports qui unissent tous les êtres , nos affections n'auraient point de limites dans leur objet. Nos vœux , nos goûts , notre activité dépendent des perceptions les plus propres à indiquer une partie de cet enchaînement.

Des sensations différentes ont un foyer

commun dans l'unité de chaque être. L'action occasionée par l'influence des objets extérieurs suit deux modes, dont l'accord appartient à la loi de la régénération des formes, et dont les contrastes, souvent mal appréciés, mais toujours conciliables, animent notre existence.

L'homme s'aime lui-même : il n'agirait pas s'il pouvait ne pas s'aimer. Il aime ce qui est actif et même tout ce qui est organisé. Cet amour de la reproduction, de la perpétuité paraît inséparable du principe qui nous fait vivre. L'homme sera surtout capable de s'intéresser ou de s'attacher à tous les êtres animés. S'il cessait de souffrir en voyant souffrir, s'il cessait de partager des sensations comparables aux siennes, il tomberait dans une indolence stupide, et ce serait vainement qu'il croirait s'aimer encore lui-même. Il n'est point d'affection réellement bornée à celui qui l'éprouve. En relation secrète avec tout ce qui sent, l'homme est ému par les jouissances ou par les peines des êtres qui l'envi-

ronnent , et il faut à son bonheur le bonheur et le perfectionnement de ce qu'il connaît.

En aimant les autres hommes , on agrandit sa pensée. En voyant que nous sentons comme eux , ou que d'autres animaux sentent de même , on songe aux analogies dont se compose l'ordre général. Ces rapports, dont chacun de nous est le centre , à quelques égards, et qui ne pourraient finir que là où finiraient toutes choses , font de nous des portions de l'univers intelligent, des unités vivantes dans les nombres de la nature. Cette dépendance mutuelle et pleine d'harmonie , cette vaste chaîne soutient le monde.

L'instinct, et quelquefois la réflexion , dirigent les êtres sensibles; malgré leurs erreurs, ces agens particuliers deviennent des ministres de la loi suprême. L'obéissance raisonnée à cette loi serait la science de l'être qui voudrait librement. Si l'homme est libre conformément à sa persuasion, cette soumission volontaire sera le plus beau fruit de la vie humaine.

Un être isolé, s'il pouvait en exister parmi les êtres visibles, ne serait point parfait, sa vie restant pour ainsi dire dans l'attente, il ne deviendrait ni bon ni heureux. Le complément de chaque chose est placé hors d'elle. Toute possession dont on ne communiquerait pas les avantages irriterait les désirs, sans donner de contentement ; elle fatiguerait le cœur, et ne le nourrirait pas. Des sensations partagées seront plus fécondes. C'est ainsi que tout ce qui existe se maintient en se reproduisant, et que le dessein général s'achève ; c'est alors que tout ce qui est animé se repose avec satisfaction.

Chaque être rencontre dans son espèce ce dont il a besoin sous ce rapport. Dans la nôtre surtout, ces biens, en quelque sorte extérieurs, se présentent sous deux formes principales. Les hommes ont deux manières de sentir avec force et simplicité, ce sont l'amitié et l'amour. Tout autre besoin direct paraîtra plutôt un joug qu'une prérogative, et tout autre besoin d'imagination, avec un but

personnel, ne sera qu'une vanité douloureuse ou une vanité puérile.

Pour que l'union soit bonne, il faut que les êtres qu'elle rapproche soient semblables, et différens. Cette convenance se trouve, en une même espèce, ou dans la différence des personnes, ou dans celle des sexes. Le premier accord, l'amitié, résulte d'un faible degré d'opposition entre des êtres distincts. Le second, l'amour, est produit par une grande différence entre des êtres de même nature.

Nous n'avons pas seulement à chercher ce qui doit plaire; il faut aussi que nous évitions ce qui pourrait nuire. Mais l'aversion a peu de flexibilité; c'est une force défensive, une résistance qui protège isolement. Au contraire, l'amour est le lien du monde : cette force active, plus variée, plus impétueuse, anime et conserve les familles.

Les fins inconnues paraissent n'exiger expressément que le renouvellement des générations, ou la conservation des races : la prospérité et la durée de chaque être sensible

n'ont de prix que dans sa seule opinion. L'amour d'un sexe pour l'autre sera donc l'affection essentielle, l'amour proprement dit.

Ce besoin d'aimer se retrouve chez ceux même; qu'on en croirait peu susceptibles. Il subsiste dans les cœurs les plus austères, dans les tempéramens les plus froids, et jusque dans l'âge où on pourrait désirer d'en perdre le souvenir. Plus d'une fois l'amour gouverna ceux qui paraissaient décidés à le proscrire, ou ceux qui, par un autre genre de fanatisme, auraient voulu renoncer à toute chose,

On se laisse trop abuser sur la plupart de nos inclinations. Les mouvemens de notre âme, durant nos jours terrestres, sont des conséquences, ou visibles, ou plus cachées, de nos rapports matériels. Dans l'amour, le désir de voir concourir d'autres volontés avec la nôtre, pour que les incertitudes soient terminées, cet espoir souvent combattu peut produire une sorte de délicatesse ou d'impulsion fréquemment négative; toutefois ces désirs et ce trouble ont eu pour origine le besoin animal.

D'émotions en émotions, les appétits semblent s'éloigner de leur source, et ils excitent divers sentimens qu'on trouve mystérieux, principalement peut-être parce qu'ils sont indirects. Tout est soumis parmi nous aux nécessités du corps. Les penchans qu'on affecte de trouver honteux, comme si la véritable honte n'était pas de méconnaître sous les divers rapports notre destination, ces premiers penchans sont les seules causes certaines de nos liaisons les plus vantées, lors même que de telles affections n'indiquent pas positivement le but où elles conduisent, lorsqu'elles paraissent ingénieuses, et pleines de grâce ou de dignité, lorsque enfin elles inspirent quelque mépris pour toute humeur brusque et discordante, pour toute organisation imparfaite à nos yeux.

Dans une cité heureuse, le principe des passions, le mouvement de préférence d'abord involontaire serait consacré; mais aucun homme n'entretiendrait en lui des sentimens extrêmes. Bien que ces dispositions naturelles

ne conservent rien d'essentiellement mauvais dans l'ordre social, puisque cet ordre même a nos affections pour base, de sages institutions réprimerait la force immodérée des penchans exclusifs, afin de prévenir les haines et d'abrèger les disputes. Si quelquefois on doit s'abandonner à la vitesse d'un cheval dont l'ardeur amuse ou fortifie, c'est parce qu'il a été dompté, parce qu'il s'arrêtera aussitôt qu'on cessera d'approuver ce grand mouvement.

Il n'appartient pas, dites-vous, à un législateur d'ôter aux hommes les inclinations que leur a données la nature. Mais elle leur a donné l'envie, la perfidie, le désir d'immoler tout être sensible opposé à leurs caprices. Faut-il laisser à l'homme ses passions? Il n'aura pas besoin de législateurs, et en effet, plusieurs pays célèbres peuvent se flatter de n'en avoir jamais eu. Selon vous, on saura concilier ces passions. Sans doute; elles seront réglées, comme elles le furent à Babylone, à Rome, à Samarkand, dans les capitales de Périclès et de Constantin.

La passion est permise à l'homme incapable de raisonnement, à l'homme peu instruit : elle l'empêchera de se livrer à la paresse dont les sociétés naissantes ont peine à sortir. Mais, dans une véritable cité, on connaîtrait d'autres ressorts, et les passions seraient alors aussi inutiles qu'elles sont généralement dangereuses. Si la règle austère par laquelle on se promet d'éteindre les désirs fait des esclaves ou des fourbes, l'arrangement licencieux qui admettra les passions multipliera les rivalités et rendra illusoire le repos public.

On a entrepris de mettre d'accord ces deux règles qui n'ont de commun qu'une égale impuissance ; mais le désordre n'existe-t-il plus quand des dehors honnêtes semblent le couvrir, quand cette dissimulation le rend plus immoral ? Nos véritables maux sont la suite de ces écarts. Pourvus d'une industrie variée, nous n'aurions besoin que de l'exercer utilement pour nous rendre favorable même ce qui nous menace. Malgré les épidémies et les ouragans, malgré la stérilité ou l'insalubrité

de plusieurs régions, assez de biens peuvent environner l'homme. Malgré de fréquens dangers et une sagacité inquiète, il échapperait, avec de l'union, à tant de misères contre lesquelles il a reçu des armes, s'il n'était point tourmenté d'une misère plus grande, s'il se délivrait de ses passions (1).

Mais d'où attendre aujourd'hui une amélioration formelle et rapide dans les mœurs des peuples? Le soin des finances et des lois pénales a fait oublier les institutions. Ordinairement celui qui administre des états se borne à employer les hommes tels qu'ils sont, et souvent même il craindrait de les réformer.

DE L'AMOUR.

Dans l'ordre naturel, les moyens sont féconds. Un seul rapport s'étend à de nombreuses parties du monde. En séparant des organes dont l'irritabilité rendra momentanément la réunion très-séduisante, ou même indispensable, la nature a mis un terme au brutal égoïsme et à la défiance farouche. Désormais il faudra qu'on se cherche, et qu'on s'occupe

de se plaire mutuellement. Ainsi naîtront la prévoyance , l'industrie , les coutumes patientes de la vie domestique, et d'autres relations , ou d'autres amitiés , et l'audace dans les entreprises , et sans doute la parole, c'est-à-dire toute l'activité des races humaines.

L'unité de l'espèce est divisée en quelque sorte. Cependant les oppositions même deviennent le lien de deux êtres que distinguent leurs penchans et leur organisation, mais qui, nécessaires l'un à l'autre , feront céder à ce besoin leurs diverses habitudes. Ceux qui naissent chaque jour de ce rapprochement perpétueront néanmoins les différences originelles. Le mystère s'accomplit au moment où l'impulsion intime parvient au plus haut degré (2). C'est le résultat de la vie même de l'animal , ou ce qu'on pourrait nommer l'entière expression de ses facultés. Là se voient mieux et la destination de l'homme actif, et l'énergie de l'homme sensible : celui qui n'a pas aimé ne sait pas bien le pouvoir de l'ame dans la vie ordinaire.

Si on a porté très-souvent l'exagération dans l'amour, un système contraire et moins facile à expliquer aggravait aussi le désordre. Cette résistance superstitieuse pouvait tenir à d'autres inclinations généralement funestes. Elles parurent seules irréprochables, seules nobles peut-être, et tandis qu'à force de sacrifices, elles excitaient l'enthousiasme, des affections propres à tout concilier étaient réprimées, avilies ou proscrites. L'amour bien compris eût gouverné la terre; l'ambition la fatigue et la déprave. L'amour est la chaleur inépuisable qui rajeunit les êtres, les fait fleurir et les revêt d'espérance. L'ambitieuse imposture est le feu stérile des volcans, cette sombre ardeur qui reste dans les souterrains, qui répand des cendres, qui ouvre des abîmes, dont la fumée corrompt l'air, dont les lueurs apparaissent au milieu des ténèbres, et dont les traces hideuses se propagent sur un sol bouleversé.



DU SENTIMENT DE L'AMOUR.

Lorsque des chants d'une expressive simplicité, ou la vue d'une retraite choisie, nous indiquent pour la première fois les biens que l'univers doit contenir, nous sommes dans notre printemps : le charme de ces impressions embellit les images que n'a pas flétries l'expérience. Séduits par les couleurs dont se

revêt l'avenir, par une douce lumière dont tout semble annoncer les progrès, nous ne savons pas quel sombre espace nous aurons à traverser. Nous croyons que les désirs conduisent au bonheur, ou du moins nous supposons que le but sera toujours en perspective. Ignorant ce que l'ordre accoutumé déguise, nous n'avons pas même un pressentiment du joug qu'on nous réserve, et de l'amertume des regrets qu'il ne faudra plus avouer.

Les différentes relations de tous les êtres visibles nous ont fait pressentir des sources de délices. Nous y serons ramenés par la rencontre d'une famille solitaire et satisfaite dans sa modération, ou par la curieuse âpreté d'un site sauvage. Si néanmoins on éprouve alors quelque besoin de s'éloigner des hommes, ce n'est pas dans le dessein de les éviter indistinctement : lorsqu'on est juste et vrai, on les aime toujours. Mais on voit avec des émotions que peut-être on ne retrouvera plus un abri sous des roches, le muguet au pied des hêtres, un pré que la lune éclaire entre de jeunes

buissons et des bois silencieux. L'attente des dons inconnus se répand de toutes parts, comme les nuances diverses d'une joie indéfinissable. L'espérance, qui n'a pas encore enfanté le plaisir, est une beauté vierge dont on a seulement deviné les grâces. On ne l'a entrevue qu'en songe ; mais depuis ce moment elle semble errer dans les airs, sourire auprès des fleurs, et se glisser sous les branches. ou dans les eaux tranquilles.

Chez quelques hommes, il est vrai, l'organisation paraît trop lourde, trop farouche. L'amour, n'excitant alors aucun mouvement ingénieux, diffère à peine de ce qu'il peut être chez les autres animaux. Qu'est-ce que l'amour dans une ame sans profondeur ? Que seraient des affections morales étrangères aux secrètes beautés du monde ? Cependant l'énergie des sentimens sera-t-elle toujours un attribut ou une cause de génie ? Ne verra-t-on pas des hommes d'un mérite peu ordinaire négliger volontairement, et par une exception difficile à comprendre, tout ce qui tient à l'a-

mour? quelquefois même ne paraîtront-ils pas incapables d'aimer ?

Quand l'intelligence est faible , les désirs semblent d'abord n'en dépendre en aucune manière ; et cependant nos affections ne pourront s'éloigner de ce qui , avec plus ou moins d'attention , de maturité , de délicatesse , sera jugé convenable par nous-mêmes. Chaque penchant provenant de rapports nécessaires , ou particuliers , entre nous et les choses , en fait naître de nouveaux ou d'accidentels entre les choses et nous. Si on a conservé du jugement et de la droiture , si ce que l'on admire , ou ce que l'on aime , mérite en effet cette préférence , ces relations nouvelles seront bonnes et utiles.

Le principe moral de l'amour est l'idée de l'ordre , des proportions , de l'élégance ; c'est l'attrait inséparable de tout signe de perfection. L'amour bien senti suppose le goût de ce qui est beau , de ce qui est honnête , sincère , généreux (3). Le beau n'a qu'une origine , et les traces en sont analogues. Dans

une ame grande , tout sera élévation , ou pureté ; il n'y aura qu'artifice , brutalité , ineptie , dans une ame basse. Les émotions fortes développent rapidement le caractère ; elles peuvent déterminer de louables penchans , et quelquefois aussi elles donneront de l'audace au vice qui ne se connaissait pas.

L'objet particulier de l'affection qu'on éprouve doit en changer les conséquences. C'est souvent ainsi que l'amour peut énerver l'ame , ou l'affermir. Tantôt il la purifie , et tantôt il la dégrade. Les uns cherchent le bonheur dans des plaisirs ou des sentimens irréprochables , tandis que les autres se livrent à des liens trop vulgaires , et dont ensuite il faut désavouer les vils avantages (4).

Tout homme entend la voix du plaisir , mais avec d'extrêmes différences dans la manière de l'interpréter. A force de grâce ou de scrupules , on ferait du plaisir des sens un bonheur de l'ame , et ce genre de possession ne connaîtrait plus de bornes. Il est beaucoup de femmes , il est des hommes qui peuvent ainsi

tout vivifier. Des désirs modérés suffisent quand on sait donner de la valeur au moindre incident : on imite alors la nature, qui fait sortir d'une seule cause divers effets, avec une continuelle surabondance.

Plusieurs hommes célèbres ont accusé l'amour de vanité ; mais ils n'ont pu le dire d'une manière absolue. Sans doute quelque chose manque dans l'amour, ainsi que dans toutes nos affections, ainsi que dans nos desseins concertés le plus habilement. On découvrira toujours de la vanité dans les efforts de l'homme, et dans son inquiétude ; on sentira ce vide irremédiable dans les biens que le temps amène, qui ne peuvent subsister, que les désirs embellissent, et que la jouissance dissipe. Comme nous avons été faits surtout pour espérer, la possession même d'une femme dès long-temps chérie ne vaudra pas, dans nos souvenirs, le premier mouvement d'amour, et ce frémissement de bonheur auquel on s'abandonne le jour où on sait que le choix est mutuel.

Indépendamment de la volupté, c'est-à-dire

lorsqu'elle est différée, les relations des sexes ont encore beaucoup de charmes, si l'organisation est heureuse. Il n'est pas réellement donné d'aimer à celui qui est incapable de retenue dans les penchans, de rectitude et de dignité dans la pensée. Averti par ses sens, il n'ignorera pas qu'une femme doit être aimée d'un homme; mais il ne comprendra rien de plus, et il lui suffira de rencontrer une de ces ébauches qui n'ont reçu que la forme matérielle du sexe dont elles auraient dû être.

Il faudrait savoir tout aimer dans une femme aimable, et inspirée par l'amour: sans cesse elle reproduit quelque trait de la beauté inépuisable. Le prestige qui la captive elle-même, se retrouve dans ses idées, dans ses paroles, dans tous ses mouvemens. Si elle apercevait en elle un défaut, elle s'en inquiéterait si adroitement qu'on l'en croirait plus parfaite. Il n'est point d'obstacles sérieux pour celle qui doit plaire; elle les fera valoir même, ou avec candeur, ou avec d'ingénieuses dis-

tractions, accordées par ce génie d'amour qui trouble et console l'univers.

Quel homme, hardi dans ses suppositions, aurait su imaginer l'accord de simplicité et de beauté, les formes séduisantes du sein des femmes? On y voit, au milieu même du repos, la ferme attitude de la vie; mais tout mouvement y laissera du calme. Lorsqu'il cessera d'être doucement ému, la respiration du moins l'animera. Disposé pour arrêter habituellement notre œil, et gracieux jusque sous le voile, indice le plus apparent de la loi la moins méconnue, et d'une fécondité qui justifie le délire des sens, composé des courbes les plus harmonieuses, sous une blancheur si heureusement interrompue, et toujours voluptueux, ou même un peu lascif, mais comme le demanderait la pensée même, il est assez vivant, assez mobile dans l'agitation pour ramener le désir, et assez pur dans la nudité pour des momens tranquilles. Peut-être quelque chose manquerait aux diverses autres joies de nos heures si mélangées, aux

prodiges de la mélodie, comme aux suaves parfums des fleurs; mais quoi de plus entraînant que la libre vue du sein montré exprès, sans beaucoup d'hésitation, par une femme belle de corps, et d'un caractère sûr? Et le regard, et la voix, et le sourire! Avec de tels moyens donnés à l'amour, ni le joug de la famille, ni l'active civilisation des peuples n'ont rien qui surprenne.

Cependant beaucoup d'hommes n'éprouveront pas entièrement ces impressions : des peines inévitables ont flétri leurs espérances. Jeunes encore, ils oublient d'aimer; pensifs, et chargés d'inquiétude, ils cèdent au découragement. On n'a que peu d'heures pour entrevoir ce que la terre contient d'aimable. En excitant d'inutiles passions, notre industrie irréfléchie substitue des vœux assez multipliés pour nous affliger toujours, à des besoins plus indépendans, et suivis de plus de contentement. La nature même, l'inexpliquable nature, prend peu de soin des êtres qu'elle anime; alternativement elle doit les soutenir,

mais elle les consume tous. En achevant la destruction de ce qui était, en commençant aussitôt celle de ce qui est, la nature s'attache surtout à préparer ce qui sera : durant ce travail des mondes, sans doute le but des transports de l'amour n'est pas la félicité des êtres aimans (5).

Lorsqu'on est près d'aimer, ce sentiment paraît une condition de la vie même; quand on est aimé, c'est plus peut-être, et toute autre manière d'exister semblerait intolérable. Si, au contraire, les vœux sont restés sans objet, l'amour s'éloigne enfin, et le besoin qui fatigue, doit cesser d'être constamment senti. Quelquefois, il est vrai, le mot d'amour, le mot seul, suscite des regrets étranges, un sombre sourire, des idées fatales et irrésistibles. Mais ensuite on rentre dans une sorte de stupeur morale, et on se joindrait volontiers à ceux qui regardent ces sentimens comme des caprices d'une ame trop occupée des choses idéales. En effet, que restera-t-il de ces riantes figures dont se compose dans la jeunesse le

fantôme de la vie ? Cependant si nos jours n'étaient que des ombres, si notre prudence se bornait à un choix frivole dans une suite de vanités, il faudrait encore avouer que l'une des plus pardonnables serait celle qui nous animerait naturellement, sur la scène avilie où nous aurions pourtant à nous perpétuer et à nous soutenir.

La passion doit une grande partie de son pouvoir à la mobilité même des désirs, et peut-être à une sorte d'attention nécessaire pour éviter des sujets de crainte, ou des occasions de refroidissement. Cette incertitude qui excite et entretient l'amour, produit la délicatesse, sans laquelle il aurait moins de durée. L'amour nous entraîne au moyen de la suite inégale des dons qu'il fait lorsqu'il ne les fait pas tous, et il grandit au milieu des entraves d'où provient l'enthousiasme. On est heureux par l'activité de la pensée, par une impulsion puissante dont les progrès exercent toute l'intelligence. De nombreux incidens, qui peuvent renaître et varier chaque jour, devien-

nent des plaisirs parce qu'ils se rapportent au plaisir extrême dont l'attente se prolonge. Sans eux, cette jouissance, passagère d'ailleurs, se trouverait trop positive et trop connue : l'amour serait encore un besoin, et ne serait plus un lien. Généralement ce qui doit attacher, c'est ce qui ne se renferme pas dans les bornes du présent, ce qui, au lieu de donner la satisfaction, la promet ou la rappelle. Tous les plaisirs de ce genre soutiennent l'espoir, tandis que la possession l'arrêterait, ou quelquefois le détruirait : c'est ainsi que l'amour peut long-temps recevoir de nouvelles forces de ce qui est déjà voluptueux, sans être encore la volupté.

Souvent des perceptions qui semblent tenir de l'infini, tant les effets en sont pénétrants et subits, ramènent le vague sentiment de l'amour. Au moment où le sommeil sera prêt à nous échapper, un bruit favorable surviendra, et des accens déjà moins confus agiront sur notre pensée encore soustraite aux lois que vont imposer les occupations journalières.

Des réminiscences se mêlent alors aux dernières traces d'un rêve séduisant. Nous ne sommes pas rentrés dans l'ordre habituel, dans la vie régulière et circonspecte; nous éprouvons quelque avant-goût d'une vie meilleure. Le génie des cœurs honnêtes nous apparaît; il nous promène avec rapidité dans un monde qui ressemblerait au nôtre, sans en offrir les sollicitudes, et parmi des hommes faits comme nous, mais non découragés. Le réveil dissipera ces erreurs; nous ne sentirons plus qu'une froide nécessité qui nous retiendra sur la terre aride, et nous n'aurons en perspective que l'heure où la vie s'éloignera sans avoir été ornée de ces délices que nous avions attendues naïvement.

Ne vous arrêtez pas à quelques dehors spécieux; examinez notre attitude morale, toute notre manière de vivre. Vous renoncerez à y voir des marques d'un vrai bien-être, et vous excuserez ceux qui cherchent par cette raison même d'agréables distractions. Quel serait le fruit des heures pour tant d'hommes qui n'ont

rien de grand à opérer ? Quand notre œuvre est trop inconstante pour notre repos, et néanmoins trop restreinte pour nos forces, il convient peut-être que d'autres espérances écartent celles dont l'objet se trouve inaccessible, ou reste inconnu.

Quelquefois c'est le sentiment de l'amour qui soutient la jeunesse au milieu même des travaux : elle se croit incapable de renoncer à ce qui plaît si naturellement. Plus tard, l'amour redonne quelque énergie à ceux qui ne peuvent être émus sans des circonstances particulières. Seul guide pour les uns, seul moyen de consolation chez d'autres, il peut tout surmonter ; rien ne le remplace sans efforts, et volontiers on se persuade qu'il remplacera toute chose. Accord précieux des sentimens, désirs qu'on voudrait déclarer, désirs non moins pressans, mais désavoués toujours, impétuosité suspendue, résistance équivoque, favorable incertitude qui, pouvant captiver par la contrainte même, et embellir ce qu'elle diffère, refuse beaucoup afin de promettre davantage,

mouvements et caprices du cœur, vous contribuez tous à la force de l'amour. A l'occasion d'une volupté fugitive et trop souvent aveugle, il offre une joie extrême; en paraissant dissiper les douleurs bien que nos destinées soient interverties, en rappelant la confiance, il semble recommencer le cours de nos instans, ou réveiller en nous des souvenirs ineffaçables. Il plane dans l'espace, et en reproduisant vers les régions supérieures de douces images qu'on ne distinguait plus, il ranime même ce que peut-être on abandonnait volontairement : c'est un voile sur le vide où nous devons tomber.



DES FINS DE L'AMOUR.

Sans quelque idée secrète de la plus vive jouissance de l'amour, les affections les moins sensuelles dans leurs effets apparens ne naîtraient pas, et, sans quelque espoir semblable, elles ne subsisteraient pas. Nul autre plaisir accordé à tous les hommes ne peut exalter au même point le sentiment de l'existence.

Les ressorts de la vie seront ébranlés en nous avec force dans les instans où commencera une vie nouvelle. Il convient qu'aux moyens propres à conserver la vigueur ordinaire se joigne une impression plus active, seule capable d'établir une autre série de sensations, dans un autre être assez bien constitué lui-même pour subsister après la chute et la décomposition du premier.

Des besoins chaque jour renaissans occasionent nos mouvemens habituels; mais pour exercer la pensée par la diversité des situations, pour exciter des penchans variés, il fallait un désir plus impétueux et moins fixe. Des appétits presque uniformes peuvent susciter des soins auxquels l'ame ne prendra qu'une faible part. L'amour, en multipliant nos sensations, a plus de puissance; il donnera aux forces morales d'une espèce quelquefois inepte ou grossière l'étendue dont elles étaient susceptibles.

Cette nécessité de l'amour rend avide d'émotions nouvelles, comme si toutes le favori-

saient. On veut rencontrer l'occasion de ce dernier plaisir que l'attachement le plus opiniâtre n'obtient pas toujours après des années d'agitation, d'espérances et d'alarmes. Si l'amour a un objet déterminé, il acquiert plus de violence; il peut même paraître irrésistible lorsqu'il est inspiré par la vue d'un genre de grâce, d'un genre de beauté conforme à la disposition particulière des désirs.

La nature est un continuel changement. On pourrait dire que les êtres une fois produits, elle n'a plus qu'à les remplacer toujours. Elle invite impérieusement un homme à faire naître d'autres hommes; elle l'excite ainsi à s'affaiblir lui-même, et c'est dans les voies de la vie que souvent elle le mène à la mort. Prétend-il user sans retenue de ces facultés imposantes, mais précaires, la jouissance et la perte seront simultanées. S'il ne songeait qu'à se conserver, en évitant de fortes sensations, il resterait peut-être assujéti; ses jours pourraient s'éteindre dans la langueur. Si au contraire il désire ardem-

ment d'éprouver tout ce que peut sentir un cœur humain, non-seulement son ame se refroidit, mais cette volupté, dont il approchait lorsqu'il satisfaisait un instinct plus simple, il ne s'en pénètre qu'en diminuant les forces nécessaires pour la retrouver.

DE LA CONSERVATION DES DESIRS.

L'entière activité des forces intérieures ramène seule, d'année en année, ces impressions profondes, ce facile enthousiasme, ces joies indéfinissables, tout ce mouvement de la tête ou du cœur, qui est la vie de l'homme, et que les vraies impulsions de l'amour doivent seconder. Pour que ces forces, diverse-

ment senties, ne se trouvent jamais insuffisantes, il faudra les tenir en réserve. Sans doute la fréquente surabondance de nos moyens présentera de longues difficultés ; mais cette inquiétude d'un sang généreux est un bienfait de la nature. Si vous préveniez ce trouble, si, le jugeant incommode, vous renonciez à la modération, en vain vous conserveriez une apparente vigueur. Quand vous n'aurez en vous que le nécessaire, ou l'indifférence attristera vos journées, ou bien, livrés à la capricieuse recherche des plaisirs, vous ne rencontrerez qu'ennui et lassitude.

L'imagination embellit la volupté même, et c'est peut-être le véritable besoin des voluptés qui fait le charme de tout ce qu'on imagine. Sans le juste consentement de l'intelligence, que serait une fonction animale ? Un soulagement à obtenir : rien de plus. Mais dans le vague d'une ardeur que l'abus n'aura pas éteinte, les jouissances se rattacheront vivement à des idées générales de fécondité, de perpétuité, d'union intime, à l'idée tou-

jours présente de la beauté universelle. Dans les voies que nous ouvre alors le désir, nous cherchons, tout émus par l'espoir et le retard, un attrait qui puisse régénérer à nos yeux le monde vivant. Ces suppositions se multiplient, s'étendent, se modifient comme l'involontaire variété des songes, et reproduisent l'image aérienne d'une femme sans voile. Ce n'est que grâce, élégance, abandon, volupté naïve : ce sont les formes les plus pures, les poses les plus libres, les fantaisies les plus heureuses.

L'attente d'un plaisir prochain ne sera pas moins douce, moins entraînant que ne pourrait l'être le plaisir même, toujours dérangé par quelque incident, toujours flétri par quelque discordance, toujours altéré par ce qu'il y a d'inflexible dans la terrestre vérité des choses. L'idéal, singulière réalité du plaisir, l'idéal nous est devenu naturel. Il nous faut une illusion qui ne subjugue pas, qui ne trompe jamais, qui prolonge le contentement. Gardons avec soin cette sensibilité, cette impa-

tience de l'ame , cette jeune aptitude , principe des clartés du génie , précieuse effervescence qui promet le perfectionnement des choses, et qui, au milieu de ce qui est , nous fait toujours entrevoir ce qui pourrait être. Sagement ménagées , ces facultés deviennent notre soutien jusque dans l'affliction : il importe de les maintenir, et il sera beau de s'en laisser importuner avec persévérance.

Vous qui avez, dès le commencement, des idées de devoir et d'honneur , prenez de fermes résolutions. Sans vous soumettre à une règle mal à propos sévère , ne consommez pas dans des liaisons inutiles les heures qui nous sont comptées pour un autre usage. Ne perdez pas dans des bras vulgaires les sentimens que doit toujours réveiller la présence d'une femme aimable. Jeunes encore, promettez d'honorer le nom d'homme, d'entretenir en vous les prompts émotions , les inspirations d'un cœur que ne dégradent jamais des plaisirs honteux ou immodérés, de ne point

hâter la décadence de l'âge, de respecter le don inappréciable, d'éviter enfin, pour l'avenir, cet opprobre de végéter éternels, ne connaissant plus que de froides prétentions, des souvenirs fastidieux et un esprit débile.



DE L'AMOUR,

CONSIDÉRE SELON LA DIFFÉRENCE DES SEXES.

Dans la plupart des espèces animées connues de nous, l'un des sexes féconde les germes dont l'autre accomplira le développement. Parmi les hommes, il serait possible que l'accord eût lieu d'une manière trop inégale, et que cet acte essentiel fût négligé. Peut-être la vi-

vacité même des désirs n'eût-elle pas suffi pour que la race se conservât toujours nombreuse. Asservis par les misères où nous serons plongés tant que la vanité n'aura point de frein positif, abondamment pourvus d'ailleurs de laborieux passe-temps, quelquefois nous céderions peu à des émotions que nous pourrions différer d'écouter. Il fallait le concours des moyens détournés, l'attrait des perceptions morales : ces sentimens si étendus feront du besoin des sexes la propension habituelle du cœur, ou la plus douce des pensées.

Au milieu des liens que le plaisir formera, on conservera de part et d'autre des penchans produits par une organisation différente. Les démonstrations extérieures appartiendront à ceux qui étant plus libres à cet égard, voudront presque toujours l'accomplissement de leurs désirs. Mais la femme, chargée de former l'enfant avec lenteur, et de l'allaiter ensuite, redoutera souvent ces devoirs qu'il faudrait remplir patiemment, et elle aura droit de s'y refuser.

Retenu par les convenances d'une organisation plus délicate, ce sexe, moins porté à de hardies tentatives, permet seulement ce qu'il est contraint de désirer aussi; mais ne pouvant rien exiger, il ne pardonnera guère si on répond mal à des intentions déclarées indirectement. Comme c'est en secret que la femme a demandé l'occasion de se livrer à ces plaisirs, si enfin elle les partage visiblement, ce sera quand il ne semblera plus naturel de prétendre les éviter. En les avouant, elle veut paraître les avoir éprouvés par condescendance, et on dirait qu'elle consent à les recevoir, uniquement faute de pouvoir se dissimuler que déjà elle les a donnés.

Dans ces rapports, si les émanations invisibles ont autant d'importance qu'on l'a quelquefois supposé, sans doute celles de la femme indiquent une grande inégalité personnelle. Leur effet doit être plus voluptueux qu'impérieusement lascif. Moins dissemblables, celles de l'homme n'annonceront guère qu'une mâle

puissance , et elles éveilleront des désirs moins relatifs à l'agrément qu'au besoin .

Quelque différence qu'on aperçoive entre un homme remarquable et un autre homme , il en existerait de plus décisives entre une femme très-aimable et une femme dépourvue d'agrémens . C'est ainsi que la rivalité en amour sera plus inquiète , ou plus chagrine entre les femmes . Ces mouvemens jaloux auront d'ailleurs , parmi elles , beaucoup de prétextes , soit parce qu'elles ne refuseront guère d'écouter l'imagination , sorte de guide inconsidéré , mais complaisant , soit à cause de la vanité qui leur est attribuée , et dont en eliet chacun se garantit mal , lorsque , sans avoir l'esprit absorbé par les affaires , on se voit dans un monde assez agité pour que la vanité le séduise perpétuellement .

L'homme le plus éloigné de l'indifférence aimera rarement comme savent aimer un certain nombre de femmes . Tandis qu'elles s'attachent surtout à ce qui offre de la stabilité ,

de faibles avantages extérieurs entraînent souvent les hommes. Quelquefois néanmoins ils discernent la véritable amabilité qui ne résulte pas des seuls dehors, et qu'on doit admirer comme une expression de l'ame. Chez beaucoup de femmes, cette amabilité semble être le naturel même ; chez les hommes, si ce n'est pas seulement une manière accidentelle, c'est du moins une qualité peu commune.

Quand l'amour subjugue la pensée des hommes, il s'offre ordinairement comme un moyen de recevoir de la joie, ou d'attendre des délassemens, comme un but particulier au milieu des sollicitudes qui reculent en général celui de nos efforts. Une femme a d'autres raisons pour vouloir être aimée, pour se montrer aimable : les soins de l'amour-propre le demandent. Lorsqu'un homme ne forme pas de liaisons, il passe pour n'y avoir point songé ; mais une femme à qui nul ne s'attacherait semblerait avoir échoué de toute part.

L'amour n'est pas seulement flatteur pour

les femmes; il peut avoir plus de gravité à leurs yeux , et même , en y réfléchissant , quelques-unes d'entre elles l'invoquent pour remplir toute leur destination. Déjà mères dans leur pensée , bien qu'elles ne se rendent pas compte de cette prévoyance , et cherchant aussi un soutien pour elles-mêmes , elles exigent dans l'homme qu'elles préfèrent , plus de mérite que d'agrémens. Souvent une femme se trompe dans l'appréciation des avantages qui la captivent , et souvent le mérite qu'elle prétend découvrir est imaginaire , ou celui qui la frappe se trouve un peu frivole ; mais enfin ce sont de belles qualités qu'elle suppose , ou du moins c'est à elle qu'il fut suggéré principalement de chercher des perfections (6).

Ce serait une grave erreur de prétendre assimiler la femme à l'homme , quand il s'agit de soumettre à des règles les droits , ou les velléités de l'amour. Des différences essentielles et multipliées dans l'organisation , en occasionnent de très-naturelles dans les habitudes. Les hommes ont besoin d'une circonstance

qui les excite ; il faut qu'ils soient émus par la beauté ou par les grâces. Moins assujetties à cet égard, les femmes examineront plus souvent si l'honneur n'a rien à objecter, et elles prépareront le moment, tandis que l'homme, en suivant presque indistinctement ses désirs, ne voudra que de vives sensations.

Placée d'ailleurs dans une sorte de dépendance, la femme souhaite, avant tout, qu'il ne lui soit fait aucun tort. Un homme demande, non-seulement qu'une femme ne se refuse pas aux plaisirs, mais aussi qu'elle soit douée de ce qui invite à en reconnaître la puissance. Au contraire, toute femme destinée à devenir mère de famille, et capable de réflexion, s'efforce d'oublier le plus bel homme en faveur de celui qui ne possède que des avantages extérieurs assez ordinaires, mais dont les principes ou la conduite n'inspirent aucune crainte, et dont le caractère sera ferme dans les temps difficiles.

Les femmes pourront être appréciées autrement par les hommes. L'amour n'exige

d'elles aucune faculté virile , et même il n'en attend pas positivement des qualités fortes. On a trouvé très-remarquables les Clorinde et les Thalestris ; mais le seul charme irrésistible serait celui qui sans doute distinguait Eurydice.

On demande si la volupté a plus de pouvoir sur le sexe qui ne l'invoque pas hautement ? Elle en a plus , du moins à quelques égards. Les travaux et la vigueur même des hommes peuvent leur faire négliger l'amour ; mais les soins constans de la maternité font sentir aux femmes de quelle importance il doit toujours être pour elles. Il faut considérer aussi que dans l'homme les émotions spéciales de l'amour n'ont qu'un seul foyer , tandis que la femme réunit les organes de la conception , et ceux de l'allaitement. Nos sentimens sont tous déterminés par ces causes matérielles. Quelle que puisse être l'autorité de l'ame, elle reste soumise en grande partie aux moyens visibles : tout art s'exerce d'une manière analogue à l'instrument dont il peut disposer.

Si les désirs étaient quelquefois plus ardents chez les hommes, cela même pourrait faire penser que l'amour serait d'un intérêt plus constant aux yeux des femmes, et qu'elles trouveraient assez doux de parvenir à exciter ces transports. Vraisemblablement il n'est pas rare de conserver plus de souvenirs de ce genre de triomphe que du penchant qu'on a éprouvé soi-même.

La première existence de l'enfant occupe et affecte particulièrement la femme. C'est donc chez elle qu'il serait le plus difficile de détourner du but les besoins physiques. Que les actes virils aient ou n'aient pas de résultat, la complexion de l'homme, et ses habitudes, ne seront pas différentes. S'il est père, il ne le peut sentir. Tout est changé au contraire pour la femme qui a conçu; jamais elle ne reprendra exactement les formes ou l'organisation d'une femme restée vierge. Aussi voit-on les désirs en quelque sorte maternels de l'amour, ces vœux involontaires, s'affaiblir dès le premier temps de la grossesse, tandis

qu'au paravant, loin de les suspendre, la possession leur avait donné de nouvelles forces.

Si les hommes s'arrêtent à de simples sensations, il leur est très-souvent facile de vivre séparés des femmes ; mais, à ne considérer également que les nécessités des sens, les femmes ont beaucoup plus besoin des hommes, puisqu'elles ont besoin d'être fécondées. Lors même qu'elles ne le sont pas, une entière jouissance a changé leur situation physique d'une manière moins importante, mais sensible toutefois, et qui résulte de ce qu'on désigne par le mot imprégnation. Sans doute la nature veut que les hommes se souviennent aussi de la fin proposée à tout ce qui reçoit la vie ; cependant le désir général de se reproduire est moins dominant chez eux, en ce sens qu'il ne se rapporte expressément qu'à des minutes rapides. Dans tous les lieux d'ailleurs, une femme voit qu'elle n'a pas de temps à perdre pour se livrer aux fonctions qui doivent occuper sa jeunesse presque entière ; mais, à moins d'admettre l'unité du mariage,

les hommes pourraient mal employer leurs forces à cet égard durant la plus grande partie de leurs jours, et remplir néanmoins leur tâche assez de fois pour que la population ne diminuât pas.

D'après ces mêmes causes, les femmes sont plus portées à la constance. Il faut excepter, soit celles qui ambitionnent une célébrité non moins contraire à l'amour mieux entendu qu'au genre d'honneur établi dans nos climats, soit celles qui, voulant le plaisir avant tout, et même ne voulant rien de plus, mais, malgré elles mécontentes de cette stérilité, sont portées par une secrète inquiétude à chercher ailleurs ce que pourtant elles fuient. Ces exceptions doivent être nombreuses dans les villes; mais enfin toute femme en qui les suggestions de la vanité ou d'autres calculs n'auront pas changé l'impulsion première, ne craindra guère de rester au même homme, pourvu qu'il la rende habituellement féconde. Disposée à faire un choix, sinon irrévocable, du moins conditionnellement défi-

nitif, elle ne sera point fâchée que ses enfans se regardent comme ayant le même père, et, dans toutes les occasions, elle retrouvera volontiers en lui, non pas peut-être son unique, mais son principal appui.

Quant aux hommes, la plupart d'entre eux songent moins à la sécurité qu'à l'amusement, et moins aux suites de la jouissance qu'à la jouissance même; ce n'est donc pas sans effort qu'ils parviendraient à s'occuper toujours de la personne qu'ils auraient cru d'abord ne pouvoir cesser d'aimer. La beauté des femmes ne se soutient pas durant plus de la moitié de la vie, comme la force des hommes; le temps de l'amour sera moins long chez elles, et sera encore abrégé par des interruptions, les unes fréquentes, les autres considérables. Il en résulte que l'imagination de l'homme suppose assez généralement la possession de plusieurs femmes. Entraîné par un grand besoin de mouvement, et se sentant destiné à vivre peut-être dans des climats divers, il se dit qu'il formera des liaisons con-

formes à l'instabilité de sa fortune. Mais une femme se borne plus volontiers à un seul attachement, parce qu'il dépendra de l'homme d'être à peu près semblable à lui-même dans toutes les semaines de trente ou de quarante années, soit parce que les premières déterminations relatives à l'amour doivent avoir plus de suite chez les femmes, d'après leurs goûts sédentaires, et à cause de l'assiduité, agréable pour elles, que demande l'éducation des jeunes enfans.

L'homme se livre sans crainte à ses penchans ; mais on l'accuse de se tromper beaucoup sur leur durée. En effet son activité le porte d'une chose ordinaire à une chose difficile, d'une entreprise à un autre, d'un désir satisfait à un désir inopiné. Au contraire le partage de la femme est une réserve timide ; elle reste incertaine, et, luttant contre elle-même, elle délibère long-temps. Si elle cède, les conséquences n'en seront-elles pas fatales ? Mais aussi, en résistant toujours elle rendrait inutiles ses propres avantages. Elle

se donne enfin , et c'est alors qu'elle aime de tout son pouvoir. Elle cherche à faire admettre comme un engagement sérieux un accord momentané : plus circonspecte, elle s'attache avec force aux choses établies ou réalisées , comme si ce qui est obtenu se trouvait, par cette seule raison, acquis sans retour.

Les impétueux désirs de l'homme embrassent rarement un long avenir. Moins libres , ceux de la femme sont plus soutenus ; elle veut plus tranquillement peut-être, mais avec moins de diversion , des habitudes voluptueuses. Si l'homme n'a besoin que de peu d'instans pour concourir à la perpétuité de l'espèce, si, au contraire , un seul enfant modifie l'existence physique de sa mère jusqu'à ce qu'elle cesse d'allaiter, sans doute la disposition à la constance ne doit être naturelle que chez les femmes, et c'est l'ordre social qui aura fait de la persévérance des hommes une qualité louable. Dans la vie sauvage , dès que l'objet essentiel serait rempli, on verrait presque toujours l'homme porter ailleurs son in-

quiétude, tandis que la femme s'occuperait de sa nouvelle situation : ainsi vivraient les enfans qui , à la rigueur , n'auraient eu qu'un instant besoin d'un père , mais qui réclameraient long-temps les soins maternels.

Cependant l'union durable, dont la société même ne suppose pas nécessairement l'exactitude, bien que dans nos siècles on l'ait prescrite au nom de la nature, l'un on presque irrévocable n'exige rien d'absolument contraire à l'ordre réel. Cette fidélité s'accorde avec le mode social approuvé de plusieurs grands peuples, et quand elle commence sous d'heureux auspices, elle paraît assez consolante pour adoucir le joug. Nos relations en tout genre se multiplient tellement que si nous en suivions avec indépendance la mobilité, il en résulterait beaucoup de confusion. Pour trouver une situation qui dédommage du repos d'esprit réservé aux hommes simples, il faut de la suite dans les penchans, et de la dignité dans les mœurs. Lorsqu'on ne peut plus s'abandonner à des mouvemens irréfléchis, ou

cherche exclusivement un appui dans des liens de famille, ou, en d'autres termes, quand on renonce à se livrer avec confiance aux dispositions du sort, on a besoin de se ménager une autre perspective, et de devenir plus content de ses propres desseins. Tristes spectateurs de la fuite des années, nous voudrions du moins que nos attachemens parussent invariables : s'ils nous séduisent quand ils sont nouveaux, ils ne nous intéressent pas moins quand l'habitude les consacre, et paraît en faire une condition de notre existence.

Des refus dont les motifs, très-divers chez les femmes, peuvent devenir opiniâtres, prolongent les désirs de l'homme, et doivent souvent les rendre passionnés. Mais, ainsi reculé, le but des sens deviendra presque déshonnéte aux yeux de ceux qui adopteront aisément des préventions. A des vœux directs seront substitués des besoins vagues, qui produiront les fantaisies de l'opinion, et les écarts de la pensée. La femme acquiert un pouvoir nouveau, lorsque l'aimant avec plus d'incerti-

tude, on l'aime avec plus d'illusion : elle prend sur les hommes un empire qu'elle oppose à leur force, pour se soustraire à la dépendance, et qui soutient contre un orgueil souvent trop rude, un orgueil ingénieusement flexible.

C'est pour les hommes même un avantage spécieux. Ils ne tardent pas à mettre les passions au-dessus des simples désirs, comme, en beaucoup de pays, ils préfèrent à la vigueur d'un tempérament sain la fougue de l'ivresse. Ils s'abusent avec bonhomie; flattés d'une résistance qui doit plus tard céder à un violent amour, ils ont soin de croire qu'elle cessera seulement quand chacun d'eux le désirera. Comme c'est une confirmation des privilèges auxquels ils attachent un grand prix, les femmes ne négligeront pas de faire de la chasteté des femmes, indépendamment même de la force de l'engagement, leur première vertu, et d'offrir une sorte de garantie d'une fidélité sans laquelle le titre de père de famille n'aurait plus rien que d'onéreux. Néanmoins cette

contrainte semble exiger de la part des femmes une adresse à laquelle il sera rare de ne pas joindre la dissimulation, et qui pourra entraîner jusqu'à des perfidies les caractères dont l'indocilité n'est qu'une faiblesse déguisée.

La plupart des hommes préfèrent que les femmes, même en cédant, paraissent encore résister, et qu'elles ne partagent que très-secrètement le désir qu'elles veulent satisfaire. Ce vœu s'accorde jusqu'à un certain point avec l'ordre général; mais il est à croire qu'une disposition si fréquente n'est pourtant pas universelle à beaucoup près. Elle sera plus constante chez ceux à qui les émotions douces seront étrangères, ou qui ne verront dans l'amour que leurs propres jouissances. Avec une sensibilité moins restreinte, ou, si on veut, moins physique, l'on ne connaît rien au contraire de si flatteur que d'être la cause visiblement préférée des plaisirs de la femme qu'on aime. On la trouve parfaitement aimable, si elle sait concilier avec la ré-

serve qu'exigent ou la faiblesse des sens de l'homme, ou d'autres motifs, ces démonstrations libres, et cet abandon voluptueux qui donnent tant de prix à la possession.

C'est surtout parmi les femmes que doivent se trouver un grand nombre de personnes presque uniquement occupées de l'amour, puisque les femmes paraissent adorées quand l'homme est seulement chéri. N'eussent-elles ni passions ni désirs, l'amour serait encore pour elles une source d'illusions; elles voudraient même alors se persuader qu'elles aiment, pour ne pas se priver d'être aimées. La vanité paraît froide, mais elle tire de sa durée une force inattendue qui peut influer sur tous nos sentimens, et à laquelle on résiste mal lorsqu'on ne s'en est pas défié d'abord. Dans de certaines circonstances, il est presque impossible de renoncer à aimer; dans presque toutes il est pénible de renoncer à plaire. Ne croyons pas que tout puisse s'expliquer en amour sans l'amour-propre. Moins entraînant, l'amour-propre se tait quelquefois,

mais il est indestructible. L'amour ne sera que par instans une condition de notre existence ; l'amour-propre restera en nous jusqu'à notre dernier jour. Le vœu de chasteté n'a rien qui surprenne quand il est fait par de très-belles femmes : l'importance incontestable des sacrifices en offre presque le dédommagement. Mais une femme qui ne possède que les avantages dont l'amour peut toujours se contenter, ne refusera guère d'être l'objet d'un attachement honnête, surtout en admettant que cette inclination pour elle devienne déraisonnable, et dégénère en une passion éclatante.

Si la perte de la jeunesse affecte surtout les femmes, ce n'est pas uniquement parce qu'elles tiennent plus encore que les hommes à une liaison passionnée, ou même aux plaisirs. Il faut observer que les effets de l'amour ayant chez elles un terme bien connu, la seconde partie de leur vie différera plus visiblement de la première. Les hommes descendent une pente égale et presque insensible. La

femme tombe tout à coup; elle franchit en quelques mois quinze années de la décadence humaine. Beaucoup d'hommes vieillissent sans avoir fait des pertes absolument irréparables; mais, bien que les femmes semblent jouir d'une longue santé, au-delà du dixième lustre, tout symptôme de vieillesse doit leur causer des regrets plus amers. On a dit des acteurs et des courtisans forcés à la retraite qu'ils avaient à mourir deux fois : la plupart des femmes auront également besoin de savoir deux fois renoncer à la vie.



D'UNE SECRÈTE INIMITIÉ DES SEXES.

On a donné sous quelques rapports trop d'étendue aux suites de la différence des sexes. On exagère tout , et , même après les excès , il se trouve quelqu'un pour proposer des choses encore inouïes.

C'est la nature même qui dans plusieurs

espèces , en avertissant le mâle de demander vivement le plaisir , suggère à la femelle d'en éluder un instant les lois , pour y céder à sa manière ; mais la libre activité qui distingue la race humaine , ajoute quelquefois à ces divers mouvemens des sentimens et des prétentions étranges. On a changé la brusque attaque d'un sexe et la simple résistance de l'autre en une multitude de moyens d'attaque et de résistance ; l'amour-propre en a fait une guerre défensive , et trop souvent offensive , une guerre pleine d'adresse , de subtilités , de fausseté. Quelquefois en cherchant à tromper , on devient exigeant ; on prescrit la fidélité en s'attribuant un privilège contraire , et on affecte de resserrer le lien dont on se détache soi-même. Jadis il n'était point rare de passer la vie entière dans ces luttes infructueuses , tandis qu'ailleurs on se vouait sans retour à une constance systématique ou bizarre. Suscitées d'abord par l'amour , mais dépravées par l'orgueil , ces différentes passions n'étaient

plus conformes à la première inspiration du cœur ; elles suivaient les caprices d'un temps où on voulait quelque fanatisme jusque dans les choses profanes.

En général la rivalité des sexes est peu naturelle ; mais, chez les Français surtout, elle a dû résulter en partie des tristes démêlés qu'avait suscités la galanterie même. Cette espèce de point d'honneur, cette guerre d'amour-propre dans les relations qui en paraissaient le moins susceptibles, produit plus de maux qu'on ne le croit communément. Les hommes supposent qu'à l'exception du manège de la cupidité, les hostilités doivent se terminer à leur avantage ; mais lorsqu'ils corrompent les femmes, ils s'avalissent eux-mêmes, et ce ne sera jamais impunément qu'ils feront parmi elles un grand nombre de victimes. Le sentiment le plus vanté se change en amertume quand il s'éloigne de l'ordre qui, bien compris, serait l'accord en toute chose.

Si vous parvenez à captiver une femme, au

moyen des louanges , ce n'est pas seulement parce que sa vanité est flattée : le souvenir des agrémens qu'on possède , conduit à l'idée de ne pas les laisser inutiles. Comme il est naturel qu'une femme aimable soit aimée, ce pouvoir de plaire la dispose à aimer elle-même. On désire entrer dans des voies où on peut se montrer honorablement. S'apercevoir de cette destination , c'est déjà s'engager à la remplir : on songe au prix de ce qu'on peut donner , et bientôt, afin de ne mériter aucun reproche , on s'attendrit.

Quand une femme joint à des inclinations droites la candeur de l'inexpérience , quand elle réunit toutes les facultés de l'amour , il faut bien qu'elle aime. Tous les moyens de plaisir sont en elle , il faut qu'elle soit aimée. L'homme qu'elle rencontre est à ses yeux l'homme qui lui est destiné ; ce sera une justice de lui consacrer sentiment et beauté , énergie de l'ame , et grâces de l'esprit. On entre dans la vie ; que serait-elle sans amour .

sans union ? Pourquoi l'harmonie de ces mouvemens , et cette voix habile à tout dire , et ce sourire si puissant sur le cœur de l'homme ? C'est à l'amour qu'appartiennent cette main formée pour les plus douces caresses , cet œil dont l'art inépuisable resterait inutile , ces formes qui changeraient sans avoir été connues , ce sein qui un jour se flétrirait sans avoir été admiré ! Les émotions profondes ou impétueuses , l'ambition du cœur , l'héroïsme de la persévérance , tout favorise , tout commande l'amour. Il faut écouter ce que l'univers redit sans cesse ; il faut remplir ce rôle flatteur qu'on sait si bien , que tout rappelle , que le jour prépare , et que la nuit prescrira. Quelle femme sensible imaginera de renoncer à de si tendres impressions ? Les cœurs purs sont vaincus les premiers ; plus susceptibles d'élévation , comment ne seraient-ils pas séduits par celle que l'amour affecte. En prétendant choisir avec bonheur , on hasarde tout , et on s'égare en voulant ne céder qu'à

une juste estime. On se donne avec enthousiasme parce qu'on aimerait ainsi la vertu : on se perdra, parce qu'on se vante à soi-même un homme qui ne songe nullement à réaliser des suppositions semblables. Mais doit-on s'occuper beaucoup d'un avenir qu'éloigne le charme actuel ? Vivre, c'est aimer, et aimer aujourd'hui. Tout l'indique, tout le veut. L'intolérable inquiétude des heures silencieuses, une progression à suivre, un espoir à entretenir, une fidélité à couronner, le désir de commencer à payer de longs sacrifices, d'autres désirs encore, et des incidens favorables, et une certaine crainte jalouse, et une certaine curiosité, tout le demande ; tout concourt à faire tomber une femme aimante dans les bras de Lovelace. Elle aime, elle s'abandonne ; mais cet homme veut seulement un triomphe d'amour-propre. Il va à ses fins, tandis qu'elle croit aux suites d'une mutuelle affection ; il réussit, et ne sait rien de plus. Le lendemain elle est étonnée, elle

est détrompée. Estime générale , sécurité de la maison paternelle , faciles plaisirs d'une ame qui n'aurait pas été troublée , tout a disparu. Il ne s'agit plus d'illusions heureuses durant la confiante jeunesse ; il faut repousser l'espérance , et chaque jour supporter les lenteurs de la mort.



DE L'AMOUR

SELON LES LIEUX ET SELON D'AUTRES
CIRCONSTANCES.

Quand des peuples , indépendans par leur position , voudront adopter une de ces formes caractérisées qui diminuent le malheur si elles ont été sagement conçues , et qui , jusqu'à ce qu'on en ait trop abusé , semblent le diminuer encore , si même elles restent défectueuses ,

on pourra trouver dans les relations de l'amour un grand moyen de faire aimer la cité. Mais les climats extrêmes opposeraient des obstacles, tandis que le ciel de Catane ou d'O-Taïti faciliterait ce qu'on voudrait établir en ce genre.

Dès le temps d'Hippocrate et même d'Hésiode, on remarquait l'influence qu'exerceront toujours sur le plus impérieux des penchans, les différentes températures, le choix des alimens, la mollesse ou les habitudes laborieuses. Dans l'Occident, l'amour, plus attrayant que redoutable, pourrait soutenir habituellement l'ame : c'est une pensée très-douce qui doit animer nos relations, et qui embellira nos instans. Mais dans quelques régions méridionales, souvent la jalousie est atroce; l'amour, en y fermentant comme la colère, fortifie les inclinations despotiques, et le plaisir même inspire la fureur.

Les hordes qui luttent contre d'autres besoins pressans, les hordes errantes ne voient guère dans les rapports des sexes qu'un amu-

sement, ou bien un devoir patriotique. L'amour n'a chez ces peuplades que des saisons, ou plutôt des heures : on s'en occupe quand on n'est occupé ni de chasser ni de se venger ; quand les danses sont finies et les pipes épuisées, lorsque dans les huttes de toute la plaine il ne se trouve pas un seul baril de boisson forte.

Ainsi, les femmes tombèrent quelquefois dans un assujétissement qui n'était plus la dépendance des choses, mais la soumission aux hommes. Dans l'Orient, elles paraissent moins libres que parmi les Européens, ou plutôt elles s'y arrangent d'une autre manière, les unes pour le bonheur, les autres pour la licence. Chez les peuples dont les mœurs sont plus grossières que simples, les femmes peuvent être dégradées. Ou elles reçoivent un maître que l'amour ne choisit pas ; ou elles aiment en esclaves, soit qu'elles admirent un guerrier impitoyable, soit qu'elles restent seulement étonnées devant celui dont le regard est dur et le bras vigoureux.

Mais lorsqu'une tribu peut-être les chargea de pénibles travaux, ce ne fut pas un simple abus de la force, et la détresse des hommes même y eut beaucoup de part. Quelquefois, sans doute, dans la vie sauvage, les affections suivies sont inconnues : les désirs, uniquement relatifs à la jouissance, doivent s'y éteindre trop vite. Il se peut que le mépris pour les femmes soit presque inévitable quand on ne connaît d'autres sentimens que les brusques et rares transports du besoin ; mais il est douteux qu'en aucune contrée elles ignorent généralement l'art de se soustraire à l'oppression, et il faut se défier de tant de voyageurs qui portent dans des pays nouveaux les idées du leur. Habités à regarder la culture comme le principal travail du peuple des campagnes, ils ne considèrent pas que, si au milieu des forêts, on sur des rivages battus par la tempête, les femmes défrichent un peu de terre devant la cabane, les hommes font des chasses de cent lieues, et dirigent des pirogues entre les récifs, malgré les courans.

Chez les peuplades des latitudes froides , plusieurs causes pourront condamner les femmes à une grande infériorité. Quand la guerre ou la fatigue sont continuelles , la force du corps devient le premier des avantages. Les femmes obtiendront peu de déférence , ou même d'égards , dans ces pays , tant qu'une civilisation plus avancée n'y rendra pas les hommes meilleurs juges d'un autre mérite , tant qu'ils méconnaîtront les effets de la sensibilité , de la constance du cœur , de l'esprit d'ordre dans la vie domestique.

Sous un ciel moins défavorable , mais encore éloigné des tropiques , on n'est souvent conduit aux plaisirs , durant la première saison de l'amour , que par de forts attachemens ; ensuite , d'autres occurrences offrant quelquefois les plaisirs seuls , on s'habitue à ne plus les regarder comme inséparables des sentimens extrêmes. Cette sorte d'expérience ôte à la passion une grande partie de son pouvoir. Une affection tranquille suffira dès lors pour la volupté , puisque les désirs mieux connus

donneront moins d'espérances chimériques.

L'éloignement, l'aversion ou l'espèce d'horreur qu'inspirent, selon les climats, les suites de la révolution lunaire chez les femmes, fournit aussi une explication du traitement inégal et dur quelquefois, qui leur est réservé. Ce mal, n'appartenant qu'à leur sexe, paraît les avilir dans les pays chauds, où toute putréfaction est prompte et redoutée. Une loi orientale veut qu'on répudie celles qui se laissent approcher dans ces momens funestes. Si avec des soins qui exigent quelque connaissance des arts, on peut rendre ces inconvéniens moins frappans, on ne saurait les faire oublier, surtout dans les contrées où le tempérament de l'homme n'a point de repos.

La plupart des femmes attachent beaucoup de prix à leurs perfections extérieures, au prestige d'amabilité inséparable sans doute de ce qu'on appelle leurs charmes; mais l'obstacle trop connu, qui les déconcerte au milieu de ce triomphe, se reproduit presque en tout pays, comme s'il était indispensable qu'un tel assu-

jétissement bornât leurs prétentions (7). L'amour même ne peut nous tromper long-temps sur les misères humaines. Celle-ci est-elle expressément destinée à interrompre nos songes les plus voluptueux? Peut-être ne fallait-il pas moins, afin que la passion avouât qu'elle vit d'illusions, afin que la beauté ne régnât pas seule, et qu'une raison sévère conservât quelque empire sur toutes nos inclinations. Sans une contrariété, sans une humiliation de cette nature, il se pourrait que l'homme fût trop facile à subjuguier, ou qu'il se trouvât au contraire rarement captivé, parce que les femmes négligeraient alors l'industrie attentive qui leur attire bien des hommages.

Mais cette incommodité qui les fit regarder si souvent comme l'objet d'une malédiction originelle occasiona en leur faveur, dans d'autres lieux, une sorte de culte. Lorsqu'on observa l'accord de ces incidens périodiques avec les mouvemens de l'astre qui préside aux choses mystérieuses, l'idée vint de respecter les femmes comme susceptibles d'éprouver

une influence toute particulière. On leur demanda des révélations; elles furent déclarées soumises à l'action spéciale de certaine puissance cabalistique. Plusieurs peuples du nord reconnaissaient en elles un heureux penchant pour la divination, un commencement d'esprit de pythie, une inspiration demi-céleste: l'imagination mobile des femmes semblait autoriser une semblable superstition. Elles ont été consultées chez les Celtes sur des objets importans. Cet ascendant bizarre obtenu dans des pays hyperboréens en faisait pour elles, malgré les difficultés de l'accouchement au milieu des glaces, le plus beau climat, et contrastait avec la supériorité que l'homme affecte vers les régions équinoxiales, indépendamment même du degré de civilisation.

DE L'INFLUENCE DE L'AGE

SUR LES PENCHANS.

Des femmes d'un certain âge furent souvent aimées par des hommes très-jeunes ; mais quand ils devinrent âgés , celles qui sortaient à peine de l'enfance parurent seules leur plaire. La possession d'une femme établie dans le monde peut flatter l'amour-propre de l'a-

dolescent que le monde étonne, et la supériorité qu'elle semble conserver s'accorde avec l'espèce d'idolâtrie des premières affections ; mais quand ce même homme verra les approches de la vieillesse, quand déjà plusieurs femmes auront soin de lui parler avec une humiliante déférence, il lui sera sans doute agréable de paraître jeune encore aux yeux les plus jeunes. Quelques autres hommes auront été frappés des changemens qui s'opèrent chez un grand nombre de femmes avant qu'elles cessent de prétendre à l'amabilité ; ils voudront n'avoir pas à craindre de rencontrer ces traces du temps. D'autres enfin cèderont à des motifs secrets, et sentant qu'ils ne sont plus eux-mêmes ce qu'ils furent, ils préféreront une femme qui ne puisse pas, d'après ses souvenirs, les comparer à des hommes jeunes.

En cherchant ici les raisons de ce qui arrive fréquemment, on ne prétend pas en inférer que cela doive toujours être. A la vérité, si

dans la première jeunesse on a joui de l'amour avec peu de discrétion, il est probable qu'ensuite les sens seront plus calmes, ou les désirs plus bizarres. Cela ne prouve point que le milieu de la vie ne convienne jamais aux plaisirs; mais les craintes surviendront, parce que les forces auront été employées avec une précipitation qui les aura diminuées. Si, au contraire, cette effervescence dont le sang est susceptible n'avait pas eu lieu d'abord, elle serait naturellement dans l'âge mûr ce qu'elle eût été à vingt-cinq ans.

Il se peut même que les désirs deviennent plus fixes et plus importuns lorsqu'on est moins jeune. Non-seulement il reste peu d'années propices, mais on s'aperçoit que chaque saison s'écoule rapidement. Désabusé de plusieurs autres espérances, on a réfléchi sur l'inépuisable diversité des douceurs de l'union domestique. A vingt ans, ou à vingt-deux ans, tout amusait; le jour était rempli de distractions, et, durant la nuit, un sommeil rarement

interrompu rendait l'oubli facile. Sans doute on devait être plus exposé à des attachemens subits et impétueux, à ces illusions qui subjuguent toutes les facultés; mais si nulle rencontre semblable n'éveillait les sens, ils paraissaient quelquefois assez tranquilles, malgré l'ardeur générale des sentimens. C'est vers trente-six ans, et au-delà, que le désir d'une intimité voluptueuse se présente avec une nouvelle force. Il se change pour ainsi dire en une détermination raisonnée : ce qui n'eût offert que beaucoup d'agrément vingt années plus tôt semble être devenu un besoin, parce que la première jeunesse du cœur n'étant plus, on voudrait enfin tenter le sort pour en obtenir quelque félicité.

Si les premières années de la jeunesse semblent convenir presque seules à l'amour passionné, c'est surtout parce qu'il a quelque besoin d'inexpérience. Beaucoup d'hommes et quelques femmes sont jeunes au milieu de la vie; mais d'autres habitudes ren-

dent alors les inclinations du cœur moins séduisantes. Dans l'âge de la confiance, on n'était pas peut-être aussi profondément sensible; néanmoins l'humeur paraissait plus aimable. Après des années remplies de sollicitudes, il se peut qu'on excite un intérêt particulier; mais ce sentiment, sans être inconciliable avec l'amour, n'en occasionera guère les entraînantés erreurs, ni chez les hommes qui cherchent au contraire des distractions, et quelque souvenir de l'ancienne joie, ni chez les femmes qui, voulant un appui, s'attachent à tous les genres de prospérité, à moins qu'une circonstance imprévue ne demande d'elles un entier dévouement.

L'amour passionné est un moyen pour imprimer, au sortir de l'adolescence, un mouvement presque irrésistible à des organes dont il cessera bientôt d'être la seule loi. Quand on est fort jeune, il se peut qu'on attende la passion, et qu'on ne juge pas suffisant un simple attachement, un choix raisonnable; mais,

vers le milieu de la vie , loin de croire nécessaires pour le plaisir des liens qui dégénèrent en servitude , nous oublierions tout-à-fait ces transports , si notre raison avait moins rarement la vigueur et la maturité convenables à cet âge.

Les liaisons formées par le plaisir ne supposent l'amour passionné qu'aux yeux de ceux dont l'esprit n'a guère d'indépendance. Si on n'est pas sous le joug d'une passion , en a-t-on moins des sens , en a-t-on moins et les désirs du cœur , et le sentiment de l'amour dans presque toute son énergie ? Pour excuser quelques faiblesses , des femmes auront imaginé d'alléguer un penchant insurmontable , et on a fini par déclarer avilissant tout plaisir que ne commandait point la passion. Posséder sans aimer , c'est , dit-on , se rapprocher de la brute ; mais , quelque parti qu'on prenne , cette analogie se retrouve toujours dans la possession. Est-ce d'ailleurs le seul rapport sous lequel nous paraissions condamnés

à nous conduire comme les autres animaux ,
dont il faut bien sans cesse partager les fon-
ctions les moins nobles , et de l'industrie des-
quels la nôtre n'est si souvent qu'une imi-
tation?



DÈS MOEURS AUSTÈRES.

Peut-être le renoncement à l'amour viendrait-il au chef, au législateur de quelques peuplades encore simples. Tous ses momens appartiennent à son ministère, et les destinées publiques devienment pour sa pensée un aliment inépuisable ; chargé des seules fonctions qu'un homme supérieur puisse dé-

sirer, il n'a pas besoin de se livrer à des impressions d'un autre ordre.

Mais dans la vie ordinaire pourquoi exiger de constantes privations? Aplanissez les voies du bonheur individuel, si vous voulez qu'on cesse de s'introduire d'un pas oblique dans celles de l'injustice. On a quelquefois traité de moralistes hypocrites les partisans de l'austérité. Il est permis de croire du moins qu'un zèle pur n'inspirait pas la plupart d'entre eux contre une facilité de mœurs qui n'ôterait rien à la bonté du peuple, et qu'ils furent animés par des considérations d'intérêt, par des préventions irréfléchies, ou par le désir de se faire remarquer de la multitude comme de vertueux personnages.

Si les institutions étaient fortes, la voix du plaisir n'entraînerait au crime que des êtres déjà familiarisés avec le mal, ou assez ineptes pour qu'une surveillance particulière fût le seul moyen de régler leur conduite. Ces malfaiteurs, ces gens éparés ne peuvent former qu'une exception. Lorsqu'ils paraissent don-

ner de l'inquiétude, on se demande si l'administration aurait commis des erreurs assez grandes pour rapprocher de ces misérables une classe plus prépondérante.

Dans les mœurs du grand nombre, l'austérité serait très-déplacée. L'exactitude seule est juste et belle. L'austérité ne produit rien; si elle peut faire cesser des désordres visibles, elle les remplace par d'autres désordres plus contraires à la morale. Sous des règles imprudentes qui ne sauraient changer le fond des choses, le silence règne peut-être; mais on apprend à s'exprimer à voix basse, et les principes de conduite devenant équivoques, la dissimulation multiplie des dédommagemens inexcusables.

Quel serait le mérite d'une résistance conseillée par les préjugés seuls? N'aurait-elle pas à la fois contre elle les penchans et la réflexion? Lorsqu'on n'aura pu éviter de se tromper, on fera bien de suivre avec courage et avec constance les préceptes qu'on révèrera; mais on serait plus près de la sagesse

si on joignait aux forces convenables pour accomplir le devoir la raison qui, en apprenant à le discerner, fournirait de puissans motifs pour rester ferme dans des limites bien connues.

Soyons prudens et circonspects ; soyons scrupuleux. Mais, afin de rester vraiment bons, et afin de n'être point dupes, abandonnons les maximes qui aigrissent le cœur, ou qui au moins l'isolent, tandis que la volupté même pourrait diriger nos mouvemens vers le bien commun. Il est vrai, la liaison la plus séduisante ne présenterait, dans des circonstances illégitimes, que de faux avantages, et sans doute l'amour digne d'un être pensant n'existera jamais qu'entre des personnes libres de tout engagement contraire. Mais si les privations et la retenue sont louables quand l'utilité n'en paraît pas chimérique, des sévérités sans but seraient des erreurs de l'esprit : attachons-nous à mieux entendre la loi réelle.

DE LA CONTINENCE , DE LA CHASTETÉ.

L'excès et le désordre seraient plus particulièrement funestes dans les relations de l'amour , dans ces habitudes qui influent sur tant d'intérêts, sur le sort des familles, sur toute notre manière de penser. Indépendamment des lois civiles qui ont à stipuler les droits d'hérédité , ou ce qui concerne l'éducation

des enfans, le législateur sera tenté de recourir à diverses règles pour suspendre en partie, pour ralentir l'effet des désirs dont l'abus paraît difficile à éviter; mais, en les réprimant quelquefois, rarement ces précautions les rendront plus heureux ou moins fatigans, si elles restent soumises à des principes contradictoires.

On a dit, avec quelque vraisemblance, qu'à une époque désastreuse, après de fortes commotions du globe, l'idée d'apaiser la Divinité avait inspiré un aveugle dévouement. C'était un grand mérite parmi les restes malheureux de la société, de renoncer pour elle à ce qui semblait, surtout alors, l'avantage le plus séduisant; chacun devait se sacrifier en partie, dans l'espoir d'obtenir qu'elle subsistât.

Peut-être aussi la disette frappa-t-elle des tribus renaissantes sur une terre bouleversée, peut-être donna-t-on le choix, de la mort ou de la continence, à des hommes qu'il paraissait trop difficile de nourrir. Cette ancienne

direction des esprits aura pu empêcher d'établir ensuite d'autres lois, qui eussent été plus convenables dans des siècles où de nombreuses familles se répandaient sans crainte sur un sol dont la végétation redevenait abondante (8).

On pourrait aussi trouver, du moins à l'égard de l'un des sexes, une cause de cette estime singulière pour la continence, dans une opinion qui paraît avoir prévalu chez les anciens. Ils ont souvent exigé de l'athlète une retenue invariable, parce qu'ils se sont persuadé que le plaisir, quelque modéré qu'il fût, diminuait les autres facultés de l'homme. A la vérité, les chefs des gymnases pouvaient obtenir, par cette extrême privation, comme par l'excès des alimens, un très-grand développement de forces chez quelques sujets. Le sort des autres inquiétait peu; une ville était flattée d'avoir son Cléomède ou son Polydamas, et ne se proposait rien de plus. Divers autres usages tenaient à ces exagérations systématiques. Ainsi se multiplieraient ici, avec trop d'étendue, les considérations naturelle-

ment indiquées par l'étude des rapports mutuels des sexes : ces analogies entraîneraient à rechercher presque généralement l'origine des coutumes et des préjugés que se sont transmis les différens âges.

Nulle prévention ne s'est propagée plus opiniâtrément que celle qui consacrait la chasteté. Le vieux joug que reproduisirent les prêtres de Thèbes ne fut pas entièrement secoué par les esclaves qui échappèrent, dit-on, à celui d'un Pharaon de Tanis. Les enfans d'Israël sont restés Egyptiens malgré leur hégire, ou malgré le génie de leur conducteur; et le moderne Occident, malgré son mépris ou son aversion, forme, avec ces disciples de Moïse, une longue alliance. L'Égypte a fait des ouvrages durables : ses systèmes et ses rites semblent destinés à subsister autant que les monumens qu'elle a élevés comme des bornes, contre les forces du temps, et dont, à l'imitation peut-être de quelque vieux peuple de la Haute-Afrique, elle a voulu que les nations futures mesurassent la durée, moins

par les jours de l'homme , que par les révolutions des astres (9). Cet ascendant fut subi de nouveau par ceux qui, en faisant schisme avec Israël , ne s'en éloignèrent que lentement. Hébreux ou gentils , au milieu de leurs fêtes et de leurs pratiques ; Thubétains, Perses, ou Africains , dans leur morale et dans leurs dogmes , ils sont fondés à dire , en un sens , que tout ce qui était avant eux avait pour destination de leur préparer les voies.

Le précepte , ou le conseil théocratique de l'abstinence en amour , fut probablement le principe des rites mêmes qui paraîtraient appartenir à une doctrine contraire , et que tant de peuples ont pratiqués vers l'Hindoustan , l'Égypte et la Syrie. L'exposition du phallus dans les temples n'aura été qu'une suite des preuves directes de la mutilation des prêtres. Cet usage, ainsi considéré, ne semble plus en opposition avec la continence perpétuelle ; il se rapporte à l'ensemble des mortifications , des sacrifices humains, des divers modes de pénitence , à une espèce d'exaltation tellement

triste, qu'en excitant de la surprise, elle se répandit avec beaucoup de promptitude. Cette disposition à souffrir volontairement et sans retour, ce culte de la douleur, n'est-il pas, comme la soif du plaisir, une des infirmités de notre race inégale et fanatique, puissante et malheureuse? La légèreté qui, en détournant les yeux du mal, le laisse se perpétuer, est elle-même un grand mal; toutefois ce ne serait pas un penchant moins déréglé de ne s'occuper que de la souffrance, et de s'y attacher habituellement. Le sage ne craint pas de consulter, d'étudier la douleur; cependant, bien loin de la reproduire toujours et par système, il ne l'entretiendra qu'avec mesure dans le cœur humain, que la tristesse doit perfectionner d'abord, mais dont, à la longue, elle diminuerait la généreuse liberté.

Peut-être aussi le soin d'exposer aux regards du public une preuve d'abnégation succédait-il, en quelques contrées, aux coutumes, que, durant l'ancienne faiblesse des peuples, on avait établies dans le dessein de favoriser les

progrès de la population. Pour faire croire que le ciel condamnait enfin les usages accrédités d'abord, il aura suffi du désastre de quelque métropole du culte où avaient figuré les emblèmes de la fécondité générale. De nos jours, n'a-t-on pas cité comme un châtiment du ciel la ruine de la ville napolitaine d'Isernia, où les traces des anciennes processions du phallus n'ont été détruites que par ce tremblement de terre?

Dans l'âge du monde où on ne lisait pas, et où l'on commerçait peu, la hardiesse des institutions dégénérait quelquefois en bizarrerie. A côté de la licence légale, d'autres nations portaient un autre joug, celui de la privation absolue chez plusieurs classes d'hommes dédommagées par d'autres prérogatives. Sans être plus embarrassés qu'aujourd'hui pour interpréter la volonté céleste, les docteurs de la loi avaient jadis des fantaisies plus naïves, auxquelles on obéit encore.

Avant les progrès de l'industrie, on ne connaissait guère d'autres joies que celles de l'a-

mour, et pourtant c'était alors, dans l'opinion d'une partie de l'Orient, un devoir, une nécessité politique de se priver de ces plaisirs, afin de suspendre le courroux du ciel. Les idées relatives à la propagation se trouvaient liées au culte de l'Être puissant dont la vengeance avait sans doute puni la multiplication des hommes. Pour paraître devant les autels, on évitait donc tout ce qu'on regardait comme une souillure. On voulut que le mal fût impossible, ou que le dévouement fût attesté; on mutila les uns, tandis que les autres étaient seulement rasés, ou circoncis. Des femmes épilées et nues dansaient devant le bœuf saint, et la nudité fut prescrite pour les fonctions de sacrificateur. Chez les modernes, on a vu de semblables prétentions à une orthodoxie toute particulière : elle s'éloignait de la pureté qu'on préconise généralement avec le plus de persistance, mais elle n'était pas beaucoup plus étrange (10).

Les épidémies qui renaissent constamment sous diverses formes, la petite vérole si dan-

gereuse encore dans de vastes régions , la hideuse maladie d'Haïti , l'éléphantiasis dont les îles du grand Océan , le Brésil , l'Abyssinie , le Congo , les Moluques , le Bengale ne paraissent pas délivrés , que les Africains portèrent dans les Antilles , et dont on a vu des traces jusqu'en Provence , en Hollande , ou en Ecosse , tous ces fléaux seraient insuffisans pour balancer l'accroissement de population qu'excitent nos lois civiles. Mais , tandis qu'on lutte contre des calamités presque inévitables , on reproduit sans relâche les maux que les hommes doivent aux hommes ; on encourage un esprit de pénitence qui dénature leurs penchans (11) , ou une passion pour la guerre , qui , sans nécessité même , interrompra les plus douces habitudes. La multitude verra d'un œil prévenu ces travers qui seront principalement son ouvrage ; chacun s'y conformera docilement , et si pourtant ils sont désapprouvés quelque part , beaucoup d'hommes diront que ce blâme est une singularité , ou même une innovation alarmante.

Le prix attaché par plusieurs nations à la virginité des femmes ne provient pas seulement de ce qu'on a trouvé de flatteur dans la possession exclusive on en peut voir une des premières causes dans l'idée que l'on s'était formée de la continence habituelle. Pour que cette doctrine de l'austère répression des désirs se perpétuât, c'était assez qu'elle eût été admirée d'abord; mais d'autres motifs contribuèrent à la faire adopter parmi nous, et lui conservent pour long-temps encore des partisans. De temps immémorial, dans presque toutes les contrées les plus habitées, les lois supposent qu'une forte partie de la population doit rester grossière et indigente. Que cette populace se multiplie, qu'elle travaille, qu'elle ne vole pas ses maîtres, qu'elle soit désunie et patiente, le reste est son affaire. Quand les choses sont disposées avec cette sagesse, l'amour peut entraîner un grand nombre de gens à des excès honteux ou criminels. L'inconvénient de l'amour devait donc frapper les chefs, les princes du peuple; ils se res-

souvenaient du délire que peuvent occasioner de fortes émotions , et généralement ils n'étaient plus d'âge à chercher , ou peut-être à comprendre les ressources qu'un véritable législateur trouverait dans des penchans impérieux , mais susceptibles de tant de modifications.

D'autres ont renoncé au plaisir dès leur jeunesse , et n'ont pu conserver de viril que les regrets : en proscrivant la volupté , en intimidant la conscience , ils obtinrent de l'ascendant. L'agitation de l'amour timoré offrant plusieurs moyens d'exercer sur les esprits une influence conforme à l'insatiable désir de dominer sourdement , les ministres de divers cultes recommandèrent la continence. Ils étaient sûrs d'obtenir beaucoup de soumission , en exigeant des sens ou du cœur un certain nombre de sacrifices. L'amour a singulièrement contribué à l'autorité du sacerdoce romain. On aurait pu s'éloigner du tribunal de pénitence pour éviter d'autres aveux ; mais ordinairement ceux de l'amour sont doux à faire ,

et d'ailleurs ils ont dû paraître curieux à entendre.

Dans le mélange qui compose notre morale , d'excellens préceptes, rectifiés même peut-être en traversant les âges , se trouvent confondus avec l'abstinence rigoureuse , avec cette règle incommode que des sectaires ont vantée comme la plus angélique des vertus. Les femmes surtout peuvent chercher dans les lois exagérées de la continence un refuge contre des désirs trompés à d'autres égards ; c'est un mérite scrupuleux , un honneur auquel on tient d'autant plus qu'il a coûté davantage , et qu'une longue habitude lui a déjà donné chez d'autres victimes tous les caractères du fanatisme.

On pouvait aussi être prévenu en faveur de la continence par la profondeur même des sentimens relatifs à un acte qui d'abord avait semblé un besoin aveugle. En remarquant que les affections de l'amour tenaient à une faculté qui devait avoir beaucoup d'effets dans le monde visible et peut-être dans le monde intellectuel,

on aura trouvé analogue à nos idées sur la perfection de ne jamais séparer l'emploi des forces génératives de cette fin qui leur donne tant d'importance. Une telle résolution, qui ne laisserait que fort peu d'instans pour l'usage de ces facultés essentielles, aurait quelque chose de mâle et de très-honorable (12); mais, outre l'invraisemblance de l'exécution, du moins, au milieu du trouble des songes, on doit sentir que la volonté de la nature n'est point qu'on s'impose à cet égard une loi absolue, puisque la fécondité des organes surpasse considérablement les résultats directs. De mille graines une seule produit un nouvel arbuste; les autres ont une destination différente. Ainsi, le plaisir des sens peut être utile de diverses manières; il exerce fortement la pensée, en préparant de justes épreuves, et ce serait un grand moyen de rapprochement, de conciliation, ou même de perfectionnement moral.

La continence est une exception dans le mouvement des êtres, une particularité dans l'ordre universel. On ne doit pas la conseiller

indistinctement, puisqu'il est impossible de la prescrire toujours; cependant l'équité sociale conseille ou exige de fréquentes privations. Le mérite d'une entière continence est chimérique; mais ce serait un excès non moins déraisonnable et plus funeste encore de ne soumettre ses caprices à aucune loi. Nous ne pouvons pas regarder comme un bien ce qui attaque les droits des autres hommes, ou ce qui détruira notre propre bonheur et notre repos. Par des raisons aussi fortes, par des conséquences aussi certaines des lois inviolables, un plaisir qui ne nuit à personne, et dont il n'est pas à croire que nous ayons dans la suite quelque juste repentir, doit être mis au nombre de nos droits dans la vie ordinaire, et devient une compensation des peines ou des sollicitudes dont elle est remplie.

La continence, selon la première acception du mot, cette fermeté motivée, ne peut être qu'une vertu: il est bon, dans l'intérêt du plaisir même, qu'on soit toujours maître de soi. Contenir, ou réprimer ses désirs, ce n'est

pas les combattre avec obstination. La raison les suspend lorsqu'il le faut , mais sans vouloir les éteindre ; toutes les fois qu'il n'est pas criminel , humiliant , ou dangereux de les suivre , elle les autorise , et elle en approuve la liberté naturelle. Ce qui est toujours convenable , et pour l'individu , et pour la société même , c'est la réunion de l'honnêteté et de la liberté : quand cette alliance est vraie , elle a quelque chose de sublime.

L'inutilité des privations n'est pas la seule objection à faire contre une extrême sévérité. Ne devons-nous pas craindre qu'on se jette dans le désordre , en haine d'un ordre défectueux , ou d'une règle trop sévère ? Si toute résignation était à la fois un acte et un moyen de vertu , les harems , ainsi que les couvens , pourraient renfermer beaucoup de femmes admirables. S'il en est autrement , s'il faut donner au mot de vertu un sens plus élevé , parmitant d'Européennes dont la conduite est régulière , celles dont la chasteté n'a d'autre

soutien que l'asservissement à des opinions irréfléchies, ne sont pas réellement vertueuses, quelque courage que suppose leur retenue. Aux yeux de celui qui, ne se bornant pas au moment présent, ne se laisse jamais surprendre par une application vague des meilleures maximes, l'entière abstinence peut n'être pas moins insensée que la licence même. Une pureté imaginaire serait une faiblesse très-propre à corrompre la morale : des principes mal combinés s'altéreront au lieu de se féconder mutuellement.

La force des promesses, et la modération, ou la prévoyance, sont des dispositions de la nature aussi utiles que les penchans les plus impérieux. Quand on ne sait pas concilier ces diverses lois, on appelle vertu l'entêtement avec lequel on suit précisément celles que d'abord on aurait voulu changer. Des hommes justes au contraire, les connaissant toutes, les suivraient toutes également. Celui-là seul s'approche de cette perfection, qui ne redoute

aucun sacrifice pour faire son devoir , quelle qu'en soit l'étendue , mais qui hors de là se plaît franchement à contenter ses désirs.

Susciter des difficultés sous prétexte d'exercer l'ame , c'est ouvrir une source d'erreurs. Si vous voulez vous affermir , il suffit que vous saisissiez dans les occasions les plus ordinaires celles qui demanderont une raison courageuse, et qui seraient négligées par le commun des hommes. N'entreprenez pas un travail stérile ; les vertus indispensables sont assez difficiles dans plusieurs circonstances , et il reste à faire assez de choses plus dignes de vos généreuses résolutions. Le courage réel est plus patient qu'audacieux. Les obstacles ne l'étonnent pas ; mais, loin de les chercher , il n'affecte jamais une préférence farouche pour ce qui sera plus pénible , et non plus convenable. La sagesse doit rester franche et pleine de candeur ; la sagesse ne peut être qu'une manière habituelle de vouloir , ou d'agir librement , d'après la recherche impartiale du vrai et de l'honnête.



DES MOEURS,

CHEZ QUELQUES PEUPLES ANCIENS.

Dans l'ordre universel, nous sommes appelés seulement à voir des effets; les moyens sont tous inexplicables à nos yeux. Même après plusieurs siècles de civilisation, peu d'esprits sont frappés de cette ignorance générale; mais, à l'égard de l'acte de la génération, il en aura

été autrement peut-être dès le second âge des tribus. Le besoin de la défense aura fait désirer de multiplier principalement le sexe valeureux ; c'est surtout ainsi qu'on aura été amené , soit à des vues hasardées , soit à des idées religieuses , sur ces secrets de la reproduction.

En attachant aux diverses parties du mécanisme du monde les êtres puissans , mais subordonnés , les nombreux agens imaginés entre nous et l'ordonnateur suprême , on supposa aussitôt que plusieurs déités présidaient aux mystères de l'amour , à ces fonctions indispensables toujours présentes à la pensée , toujours curieuses pour notre avide intelligence. Ces déesses subalternes aidaient à l'accomplissement de la grande loi que Vénus a désignée ; mais leurs noms récents apprennent peu de chose sur les traditions des premiers âges.

On n'estimait guère alors l'apparente retenue , la décence uniforme qui , sans rendre nos mœurs plus exactes , les vieillit en quelque sorte. Il faut pourtant avouer que si l'affectation de déguiser , dans notre conduite

extérieure , les souvenirs d'un acte qu'on ne saurait toujours éviter lui-même , n'a pas commencé chez des hommes non éclairés , quelques hommes adroits ont pu s'en promettre de spécieux avantages. Ils ont pu se dire qu'une morale servile conviendrait à la multitude qu'ils achèveraient d'avilir par d'autres maximes , et ce système n'est pas inconnu aujourd'hui dans les lieux les plus vantés.

Le dogme de deux causes générales produisant tous les phénomènes , quelque erroné qu'il paraisse quand on l'interprète mal , quand on n'admet pas en même temps une autre cause première , ce dogme était du moins une conception vaste. En se rapprochant de cette hypothèse , on a dû adopter quelque symbole de la force active , ainsi que des propriétés mobiles dont les combinaisons maintiennent le monde. Comme on ne s'efforçait pas alors de découvrir dans presque toute chose un côté plaisant ou défavorable , l'organe de la génération , loin de paraître rappeler de honteux besoins , devint le signe reli-

gieusement consacré des faveurs célestes. On l'a même choisi comme un emblème de la nature universelle, dont la fécondité est le caractère le plus visible, et dont c'est l'attribut de conserver au moyen du renouvellement (13). Le lingam et le pulleiar parmi les Hindous, le phallus dans le culte isiaque, et, dit-on, dans les mystères d'Eleusis, furent l'objet de la vénération publique. Les Assyriens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Égyptiens, les Grecs, ou même les Romains, et les peuples du Mexique et du Congo parurent d'accord en cela. Dans la plupart de ces contrées de jeunes vierges portaient un phallus de forte dimension au milieu des processions, ou des pompes, et on croit que ce fut d'abord en mémoire du grand taureau, l'ancêtre des espèces vivantes.

Il n'était pas étonnant que l'on eût pris pour une figure de la force générale ce qui rappelait assez bien les impénétrables opérations de la nature (14). Cet emblème n'était pas noble à tous égards; mais on a prouvé

depuis qu'un choix plus ridicule n'avait rien d'impossible. Ceux qui ont préféré ce dernier simulacre qu'on arbore plus hautement, et dont il faut déguiser le véritable nom, devraient ne pas sourire avec mépris lorsqu'ils rencontrent dans les cabinets des curieux les petites idoles que de certains ressorts achevaient de rendre vénérables pour les gens superstitieux de cette époque.

La nature même indique comme la plus importante faculté de l'être animé, celle qui lui procure les émotions les plus douces qu'il connaisse dans la vie ordinaire, et les plus fortes qu'on ait jamais éprouvées sans souffrir. Quelques législateurs ont su trouver dans ce qui appartient à l'union des sexes un des principaux mobiles de la vie humaine. Par une suite de ces idées, dans des temps si différens du nôtre, l'organe viril n'a plus été l'instrument d'une fonction brute et aveugle; on y voyait une expression énergique de toute force vivante. Au milieu des choses terrestres, il était, en ce sens, ce que paraît être

le soleil dans la partie de l'univers où nous sommes placés. Ces deux signes, les plus caractéristiques qu'on pût choisir, ont été admis en même temps, soit chez les Orientaux, soit dans leurs colonies du Nouveau-Monde.

Les brahmes avaient une statue qui représentait l'ensemble des choses, et qui réunissait les deux organes. L'un se rapportait au soleil, et désignait les principes de fécondité qui descendent des régions supérieures; l'autre était la lune, et le monde sublunaire qui est perpétué ou vivifié par cette communication. Dans le Bhagvat-Geeta, Kreeshna dit à Arjoon : Le grand Brahm (la nature perpétuellement féconde) est la matière où je place les foetus; je suis le père qui distribue toute semence (15).

On objectera que ces idées occasionaient jusques dans des temples de pieuses pratiques qui, même alors, ne paraissaient pas sans inconvéniens, et qu'il serait difficile de justifier aujourd'hui. Mais du moins les effets d'une sorte de prostitution que les er-

reurs du culte avaient établie, ou faisaient tolérer dans plusieurs pays, n'étaient pas avilissans comme le sera toujours le désordre. Le mal sur lequel on s'abuse dégrade beaucoup moins que celui qu'on fait en le connaissant, en sachant qu'on se livre à la bassesse, et qu'il faudra désormais en prendre l'habitude. Quelquefois même des fautes héroïques, des fautes nuisibles sans doute à la société, agrandiront pourtant sous un rapport le caractère de l'individu. On ne peut être perverti que par une suite d'actions contraires aux devoirs dont on ne saurait se dissimuler la réalité. Ce qui est immoral c'est surtout ce que nous croyons illicite. Quant à ce qui déshonore extérieurement, c'est ce qui est regardé comme déshonorant à l'époque même, et non ce qui passera pour tel dans un autre siècle.

Si, d'ailleurs, les maximes d'une morale passagère peuvent jeter quelquefois un peuple dans de grands écarts, c'est parce que les lumières lui manquent pour sortir d'une situation qu'il blâme lui-même, et qui lui in-

spire peu de confiance. S'apercevant qu'on ne fait pas bien, et ne sachant pas comment on pourrait mieux faire, chacun prend le parti de céder à sa passion. Ainsi se trouveraient peut-être disculpés des auteurs, nos contemporains, qui n'ont pas exclus de leurs plans une prostitution légale : ils ont surtout considéré la secrète dépravation, ou les autres travers dont cet établissement leur paraissait le terme naturel (16).

DU SYSTEME MORAL CONSACRÉ
MAINTENANT.

Nous ignorons si les espèces s'épuisent à la longue , si elles vieillissent par une nécessité de leur nature , ou si les germes ne sont susceptibles d'aucune dégénération. Toujours réparée , peut-être l'espèce diffère-t-elle essentiellement des individus qui semblent détachés de la source de vie , et dont rien de

primitif ne rajeunit les organes. Cependant , si même notre espèce ne doit pas s'affaiblir avant l'affaiblissement général, avant la ruine de la surface du globe , du moins les forces morales de la plupart des peuples , et même leurs forces corporelles changent ou s'altèrent , et ensuite le renouvellement aura lieu jusqu'à d'autres vicissitudes inconnues.

Il se peut que de nos jours on ait souvent plus de science , et autant de génie que les hommes les plus remarquables des vieux âges; mais les obstacles deviennent très-grands , et pour entreprendre de les surmonter , il faudrait du moins attendre un concours de circonstances particulières. Si, en parlant de quelques législateurs anciens , on observait que le trait hardi de leurs ébauches semblerait trop vigoureux en comparaison des dessins corrects et des formes adoucies que leur opposent les modernes, ce ne serait pas attribuer aux siècles où tout commença un avantage positif sur notre temps , où il ne s'agit que de reproduire l'image de certaines vertus

publiques, en éludant pour ainsi dire l'extrême désordre. Les modernes pourraient renoncer à toute législation spéciale, sans que ce fût un signe d'incapacité chez eux, ou de supériorité chez les anciens. Désormais les institutions fortes sembleront presque impossibles à cause du mélange des idées, à cause du commerce, et de l'écriture syllabique. Comment opérer maintenant des prodiges; comment brûler à propos des buissons sur les lieux hauts, ou bien se concerter avec les astres pour qu'ils gardent jusqu'au moment opportun le secret d'une éclipse?

Si les générations futures, en perdant insensiblement des passions trop crédules, n'y substituent pas un grand amour de la justice, on restera sous le double joug de la routine et de la froide cupidité. Si, au contraire, le cœur se soumet aux lois de la pensée, nos descendans seront meilleurs que l'homme impétueux ou aveuglement docile des premiers siècles, et on connaîtra enfin la véritable société, entravée toutefois dans ses développe-

mens par une force d'inertie que les choses n'ont pas toujours eue.

La multiplication démesurée des hommes (17), et le nombre des peuples rangés sous la même obéissance nous livrent presque tous à tant de besoins, et rendent la vie populaire si laborieuse, qu'on ne saurait interrompre les habitudes générales sans exiger d'abord de grands sacrifices (18). Souvent la foule qui pullule au milieu de cette détresse suppose que, dans ces contrées, l'ancienne règle, l'ancienne contrainte, l'ancienne rigueur des mœurs est toujours une suite inévitable du cours du soleil, ou que du moins des changemens importans feraient perdre le fruit de la civilisation.

Nous sommes instruits, et même nous songeons à être exacts; mais quelques anciens, plus entreprenans, avaient des idées plus heureuses. On pourrait dire qu'en général nous ne comprenons qu'à demi ce qu'ils imaginaient, et que nous condamnons avec légèreté ce qu'ils ont su établir. Quelquefois ils

s'écartaient subitement de ce que la coutume avait paru consacrer ; afin de réformer le peuple, ou de mieux le satisfaire, ils hasardaient de fécondes innovations (19). De nos jours, au contraire, on aime à répéter que, dans chaque pays, les lois doivent être faites pour les hommes, et non les hommes pour elles. En arrangeant ainsi de simples réglemens pour des races qu'une autre mesure accidentelle modifiera, on les asservit toujours à un mode politique perpétué avec une sorte d'indolence, au lieu de retrouver en partie la vigueur que donnerait une satisfaction également exempte de rudesse ou de satiété.

On ne s'est pas occupé des intérêts du grand nombre dans le choix des penchans qu'on a résolu de réprimer, ou de ceux qu'on a bien voulu déclarer légitimes. Des hommes dont l'influence était considérable n'ont pas désiré que les choses fussent meilleures : ils avaient d'autres projets. Ils sentaient, par exemple, que si on réunit douze millions d'hommes, et si on les excite à multiplier encore, on étend

l'impôt sur plus de têtes qu'en divisant les peuples comme les vraies convenances sociales ont divisé quelquefois les tribus.

Actuellement il paraît difficile que les principaux usages soient changés, si ce n'est par une grande révolution physique, ou par l'effet d'une assez longue suite de siècles. Cependant, il sera toujours utile de ne pas abandonner l'examen de ce qui devrait être. On entrevoit la possibilité de s'en rapprocher à quelques égards, et il existe des lieux où de véritables institutions ne seraient pas déplacées. Au temps de Lycurgue et de Pythagore, l'Égypte avait vieilli, mais la Grèce était encore jeune. Aujourd'hui des voyageurs inquiets parcourent en tous sens le territoire des peuplades reculées ; cependant plusieurs d'entre elles écouteront sans doute un Djemschid, un Manou, un Zaleucus. Mais ce serait un grand sujet d'alarmes dans le négoce, et l'encens ou le gingembre pourraient devenir plus rares en Europe.

Les Orientaux imaginèrent des substances

immatérielles , de purs esprits. Cette idée se propageant et devenant dominante, il fallut bientôt paraître adopter des mœurs analogues à celles des êtres surnaturels qu'on admettait. Avec ces hautes prétentions, et une grande négligence, on ne pouvait établir une morale vraie, heureuse, généralement respectée. Avant les scrupules dont Octave s'avisa lorsqu'il crut que la décence faisait partie du rôle qui lui restait à jouer, il paraît que l'Italie avait rarement rougi des lupercales ; mais plus tard, quand une sagesse, qu'on disait toute nouvelle, eut aboli ces fêtes scandaleuses, on vit des chèvres descendre des Alpes à la suite des armées.

Les anciens avaient aussi des préjugés politiques, mais variables selon les pays. Ils durent sentir qu'il est sage, ou même indispensable, d'accorder beaucoup aux désirs, pour conserver le droit de les modérer dans différentes occasions, et pour s'en réserver les moyens. En reconnaissant qu'une sévérité plus exigeante ne pourrait empêcher de secrets écarts,

dont les progrès sont rapides quand on est réduit à les tolérer, ils voyaient que la naissance légale de tous les enfans ne suffisait pas, qu'il fallait encore autoriser, indiquer même des jouissances irrégulières pour ainsi dire, et qu'enfin le cœur humain voulait du moins quelque image des excès.

Lorsqu'ensuite on abandonna les cultes d'Isis et de Vénus, au lieu d'opérer la juste réforme des mœurs, on affecta de blâmer les inclinations les plus naturelles. Cette retenue trop rigoureuse devait produire, selon les caractères, ou un asservissement périlleux, ou de l'hypocrisie. Interdire trop constamment aux hommes ce qui subjugue leur imagination, et ne pouvoir leur montrer l'utilité d'une règle si difficile à suivre de bonne foi, c'est renoncer même à inspirer le désir de la perfection morale. La vraie pureté et la servitude sont incompatibles; on voulut les réunir, et il n'en résulta qu'une superstition licencieuse, ou une tristesse fanatique.

DES PRÉVENTIONS RELATIVES A L'AMOUR.

Ce qu'on a inconsidérément opposé à la force naturelle de l'amour, a contribué surtout à le rendre funeste. Avec des soins mieux dirigés, et en veillant d'abord à ce que les désirs fussent convenablement satisfaits, on serait parvenu à les régler enfin. Nul système de conduite ne pouvant arrêter d'une ma-

nière durable les suites de la loi de procréation , il faudrait en reconnaître toujours la puissance, mais ne pas permettre à l'imagination de l'exagérer. En renonçant surtout à cette prétention de se croire humilié lorsqu'on partage un besoin qui est universel , il importerait de ne jamais souffrir que le prestige destiné à rendre l'amour entraînant, subjuguât la raison , au lieu d'en suspendre seulement l'austérité.

Sous l'influence de l'esprit sacerdotal le plaisir fut déclaré trop sensuel , et l'amour trop séduisant. On eût dû reculer devant la difficulté de proscrire une inclination sans laquelle la vie ne se transmettrait pas ; mais qu'y a-t-il de déraisonnable que l'enthousiasme n'entreprenne ? On se figura que des contrées entières devaient se rapprocher des règles cénobitiques. Cependant la plupart de ceux qui , dans ces temps reculés , s'étaient séparés du monde , et qu'on prenait pour modèles , n'avaient cherché qu'un moyen d'attirer les regards : loin de prétendre indiquer

par leur exemple les vraies lois des sociétés humaines, ils ne s'étaient promis que d'étonner le peuple, et sans doute ils avaient pensé que rarement on les imiterait.

Non-seulement tout ce qui est en nous appartient d'abord à nos intérêts personnels, mais ces intérêts, quelque modification qu'ils subissent dans l'ordre de choses où nous vivons, continuent à se rapporter en un sens aux besoins du corps. Dans nos affections les plus indirectes, dans les désirs variés d'un cœur que l'on suppose inexplicable, dans l'agitation de l'ame la plus vaste, d'une ame toujours occupée du monde moral, on ne trouvera pas un mouvement tout-à-fait étranger à l'impulsion des organes visibles (20). Si au lieu de soumettre les sens à une règle prudente, on les refroidit, on diminuera le génie ou la sensibilité. Notre intelligence, qui ne peut sans s'immoler elle-même abandonner l'empire, ne doit pas pourtant chercher à se soustraire aux convenances de l'ordre matériel, aux fins de la vie terrestre.

Il ne faudrait pas même condamner l'amour

passionné , si ce trouble de l'ame , le plus excusable néanmoins , pouvait être généralement surmonté assez vite pour ne pas occasioner la servitude de la raison. Quant aux plaisirs des sens , puisqu'ils sont indispensables , ils n'ont rien de contraire au vrai perfectionnement des sociétés. Ces biens peuvent rester du moins , et même avec quelque superfluité , à tant de gens que ne consoleront pas d'autres perspectives favorables. Dans ce qui est à la portée des esprits ordinaires , qu'y a-t-il de meilleur que l'amour ? Ils ne peuvent guère s'élever dans le monde intellectuel , ils ne peuvent l'aimer principalement ; laissez-leur la volupté , qui est pour eux la plus féconde portion du domaine de l'homme. Le sentiment de l'honnête ou du juste , et le besoin de l'ordre moral doivent conduire au besoin d'aimer. L'amour a le beau pour objet , et s'il égare quelquefois ceux qui , privés de lumières , sont disposés par leur situation à l'artifice , ou à la violence , il soutient particulièrement les cœurs généreux.

On paraît préférer actuellement aux réso-

lutions fortes , aux prétentions limitées de l'homme raisonnable, une insatiable agitation, une continuelle inquiétude. Les mouvemens nécessaires ne suffisant plus pour occuper les heures , de nombreuses combinaisons suscitent des espérances qui du moins ne pourront pas manquer toutes à la fois. Vous aurez chaque jour quelque travail à terminer , et en vieillissant , vous pourrez vous croire jeunes , à cause des puérilités qui vous séduiront malgré votre fatigue , ou plutôt en raison de cette fatigue même.

Quoi qu'il en soit , dans l'ensemble de choses dont l'amour reste à jamais inséparable, les plus vertueux efforts ne sauraient avoir d'autre objet immédiat que les mutuelles convenances qui se rattachent au besoin de ne pas souffrir, et à cette nécessité humble ou triviale, de dormir, de digérer , de communiquer la vie. De ces derniers besoins , celui qui est le moins fréquemment impérieux , aura le plus de pouvoir sur l'imagination. Comme il demande d'ailleurs que les intentions d'un

autre être , sensible ainsi que nous , s'accordent avec les nôtres , un grand nombre de vœux s'y rapporteront , et le sentiment des analogies s'étendra dans l'ame avide d'aimer.

Des esprits chagrins que leurs inimitiés conduisent au mépris des hommes , confondent les mouvemens naturels avec la licence. Ils condamnent indistinctement les émotions de l'amour ; ils n'imaginent que des gens abrutis , et ne savent supposer que des affections criminelles. Cependant si l'amour paraît quelquefois avilir , c'est qu'il découvre la bassesse particulière des esprits , et leur incapacité : rien ne la prouve mieux que le mauvais usage d'une chose bonne en elle-même , ou l'abus d'une faculté heureuse. Si l'amour a fait beaucoup de victimes , c'est que trop longtemps on n'a vu dans cette loi universelle qu'un moyen de population , au lieu d'y voir aussi un attrait souvent utile pour rendre moins fatigant le joug social. En prétendant obéir à l'amour , si l'on s'est jeté dans les voies trompeuses de l'égoïsme , ou si l'on s'est

livré à des plaisanteries immorales, c'est qu'il est très-difficile de respecter de mauvaises maximes, lorsque la prévention ne les déguise plus, et de ne pas regarder comme futile ce que le législateur même à travesti d'une manière un peu burlesque.

L'homme primitif semble n'être plus. On aperçoit l'empreinte, mais seulement parce qu'elle est ineffaçable; on la discerne avec peine sous une sorte de grâce importune, et dénuée de toute originalité. De jour en jour une main dangereusement adroite multiplie les entraves autour de nous; sans cesse elle prétend réformer ce qu'embellissait la nature, et le sein de Vénus s'est flétri sous le poids de ces ornemens disparates.

Dans aucun siècle connu on ne s'occupa de tout ce que les inspirations de l'amour produiraient pour l'avantage de la cité. Jamais aussi peut-être on n'a pris le parti de ne déterminer que les points essentiels, et d'admettre ensuite ce qui conviendrait à chaque caractère, afin que partout on fût libre sans

désordre. Ce serait une entreprise assez vaine d'indiquer maintenant d'autres maximes ou d'autres institutions ; ces idées ne seraient à leur place que dans un livre destiné à paraître, dix siècles après nous, parmi des hommes qui désireraient enfin le contentement général.

Déjà toutefois des erreurs sont ébranlées ; plusieurs peuples se rapprochent, se connaissent, et commencent à juger le passé. L'Asie et l'Europe ont eu l'éclat qui suit, dans les premiers âges de la vie sociale, le goût des prodiges. Des côtes de Formose jusqu'à celles de l'Irlande, la vanité a parcouru les régions diverses, et le malheur les a illustrées. La vanité retarde ou détruit le bien ; elle s'annonce comme suffisant au bonheur, et c'est en cela qu'elle nous trompe toujours. De certaines régions du Nouveau-Monde, effrayées de nos tristes succès, obtiendront peut-être, dans leur force, des destinées plus simples et plus favorables : la raison semble y être attendue. Quelque part, sans doute, des générations

véritablement instruites rejetteront une allégresse discordante, qui se fait entendre au milieu des gémissemens ; elles sentiront que l'avantage du plus grand nombre devient la loi suprême, et que la première condition d'une vie heureuse n'est pas de rencontrer des jouissances passionnées, mais d'éviter la douleur, ainsi que les privations inutiles. Chez ces générations nouvelles la volupté sera puissante, et elle sera paisible. Les dérèglemens, les perfidies, les attentats, que des moralistes encore abusés lui reprochent, seront regardés comme un reste des siècles d'ignorance. Si alors quelques pages de cet écrit subsistent, on dira : L'auteur a laissé pressentir dans son temps ce qui devait convenir au nôtre.

L'amour pourrait prêter sa force à nos bonnes résolutions, aujourd'hui moins énergiques que patientes. Avant de parler de lui comme si on devait en rougir indistinctement, il fallait en étudier les différens résultats possibles. Les lois premières sont d'un ordre supérieur à tous nos systèmes. La règle positive n'aura

pas d'effets louables, si elle ne s'annonce pas avec vérité comme une suite, une conséquence des lois premières. Que cette imitation devienne ou reste libre, mais sans cesser d'être conforme à notre nature; que la loi convenue, que la loi écrite varie selon les lieux, mais sans s'éloigner du type indestructible (21).

La prudence, l'équité, l'indulgence à l'égard de l'amour, influeraient sur une partie essentielle de nos institutions, puisqu'il doit causer les impressions les plus vives, et surtout les plus générales. Si on voulait entreprendre de rédiger ces réglemens, on aurait à considérer surtout que la justice exige la modération du cœur et l'ascendant de la pensée. Il faudrait écrire cette partie de la législation du genre humain dans la langue universelle, dont le besoin jusqu'à ce jour a été vainement senti. Si cet ordre nouveau relatif à l'amour était proposé en Europe, il serait rejeté comme hasardé ou romanesque; mais s'il était réalisé au loin, peut-être serait-ce pour toujours. On verrait que la loi naturelle, bien inter-

prétée, est exempte de tout grave inconvénient; que la race humaine n'est pas dépravée, mais troublée; que nos erreurs sont accidentelles, et que notre expérience particulière, si utile à consulter, n'est pas pourtant l'unique sagesse.



DE LA LIBERTÉ SANS LICENCE.

Si les hommes que des femmes subjuguent se couvrent de ridicule , ceux qui oppriment des femmes deviennent justement odieux. Le bon sens et la droiture suffiraient pour éviter cette alternative , mais on se laisse entraîner par les seuls mots d'amour et de plaisir. On n'agit avec prévoyance que dans des intérêts

dont le calcul semble plus positif; on affecte d'oublier que les diverses suites sérieuses des plaisirs ne permettent pas de s'y livrer indiscretement, que l'esprit d'ordre est toujours indispensable, puisque l'ordre est le fondement des sociétés, et qu'enfin la grande affaire de la vie est la conduite morale.

Sans y avoir assez réfléchi, on se trouve engagé. On s'est livré d'abord aux capricieuses illusions d'un attachement qui ne doit produire rien d'heureux, et quand il est dans sa force, n'ayant pas celle de le vaincre, on se figure qu'il conviendrait peu de ne point saisir quelque occasion favorable. Mais, commençant à voir les inconvéniens de ce lien dès qu'il n'est plus nouveau, promptement fatigué d'une femme qu'on avait promptement aimée, on découvre en elle des défauts dont on suppose avec soin les progrès vraisemblables, et on l'abandonne lorsqu'on lui est devenu nécessaire.

Il existe rarement un véritable accord entre les sensations de deux personnes qui se choi-

sissent mutuellement. Si néanmoins chacun sacrifie un peu de sa manière, on parvient quelquefois à concilier ces oppositions. Les convenances dans le plaisir perfectionneraient les hommes. L'harmonie des sentimens élève l'ame ou la satisfait, ce qui sera souvent une même chose. Mais pour obtenir un avantage qu'il semblerait si naturel de se promettre, il faudra peut-être un bonheur particulier : le sort contribuera plus qu'on ne le pense, à décider si nous vivrons bien avec ceux qu'il rapprochera de nous, et même si nous rencontrerons précisément le mérite dont l'idée nous séduit dans nos suppositions d'une vie fortunée.

Si quelque habitude voluptueuse chez une femme qui auparavant ne manquait pas de force pour garder la continence, si ce changement chez celle qui ne dépend que d'elle-même, influe sur son caractère, et commence à la dégrader, c'est qu'elle est encore prévenue de l'idée, qu'en cédant à ses desirs sans y être obligée, elle commet une faute. En tout genre,

des actions indifférentes, et même des actions louables, corrompraient par degrés ceux qui, les regardant comme injustes et honteuses, se les permettraient pourtant. Si à l'époque où des femmes s'écartent d'une retenue sévère, elles cessent de paraître aimer généralement ce qui est honnête, c'est qu'elles étaient disposées à cet oubli; sans doute elles avaient toujours eu le malheur de ne reconnaître d'autres principes que les rigueurs d'une pureté imaginaire, et d'autre fondement du devoir que le souvenir des leçons du premier âge. C'est par les suites d'un mauvais choix que l'ame achève de se dépraver, ou par des vices dont l'amour et le plaisir ne sont que l'occasion accidentelle : quand on n'est pas ferme dans le bien, tout sert de prétexte pour le mal. Un esprit juste n'a guère à craindre ces dangers; il est ennemi du désordre plus encore que de la contrainte. Il peut dire hautement que, dans nos contrées, et presque partout, de simples libertés sont indépendantes des lois; mais il reconnaît aussi qu'il ne serait

jamais excusable s'il manquait à ses engagements.

On assure que chez quelques peuples (22), particulièrement chez des tribus brésiliennes, les filles se donnent sans aucun scrupule, et sont souvent offertes par les chefs de la famille, non-seulement aux étrangers, mais aux jeunes gens du pays, tandis que la femme qui manque à ses promesses est punie avec sévérité. Cette distinction serait conforme à la nature des choses. Il paraît aussi que, malgré le peu de vêtemens de ces Indiens, la pudeur n'est pas inconnue chez eux; ils en savent bien l'esprit, s'il est vrai qu'on y parvienne à laisser ignorer le moment des incommodités périodiques. Chez une partie des peuplades Madecasses, on regarde comme sacrés les engagements du mariage; mais on voit avec indifférence de jeunes personnes encore libres se donner, quand il leur plaît, à des étrangers même.

Vers la rivière de Sierra-Léone, dit Matthews, les filles doivent être chastes; mais ce

serait une impolitesse de la part des femmes mariées de se refuser aux désirs d'un amant. « Si pourtant, ajoute-t-il, le mari désire trouver son tour pour avoir un enfant de sa femme, il l'oblige de jurer qu'elle sera sage quelque temps ; si dans cet intervalle, soit violence , soit persuasion de son amant , elle cède à ses désirs , elle le confesse sur-le-champ à son mari : les deux amans subissent une punition honteuse , et sont pour toujours voués au mépris et à l'infamie. » Il y aurait du moins quelque droiture dans ces mœurs ; mais, en supposant qu'elles aient été observées avec exactitude , elles sont plus défectueuses que les coutumes attribuées aux Brésiliens et aux Madecasses. Le mariage admet difficilement une liberté si générale : il semblerait alors n'avoir plus d'objet. D'ailleurs, les femmes coupables auront-elles le courage de se vouer à la honte ? La plupart d'entr'elles ne préféreront-elles pas se taire , et , sans s'exposer au mépris dont on parle , le mériter doublement ?

« On prétend , dit Bruce , qu'autrefois les

femmes égyptiennes passaient à leur choix des bras d'un homme dans ceux d'un autre....

Il est permis de croire que cet usage leur venait d'Abyssinie ; car dans ce pays les femmes vivent comme si elles étaient communes à tout le monde , et leurs plaisirs n'ont d'autres bornes que leurs volontés. »

Que de nations n'avaient pas deviné que l'abstinence fût la meilleure loi des mœurs ! Dans les lieux où peut prévaloir cette fausse doctrine , il appartient du moins aux disciples des sages d'en rejeter les rigueurs habituelles, comme aussi imprudentes qu'inutiles. La justice, la droiture devraient former l'unique assujétissement chez l'homme , puisque les autres chaînes qu'on lui fait traîner lui donnent l'attitude incertaine de l'enfant qu'on a toujours conduit par la main. Il est d'ailleurs des caractères et des tempéramens auxquels on ne pourrait, sans de grands dangers , interdire quelque diversion. Il ne faut pas demander de tous les mortels cette fermeté difficile , cette invariable retenue qui ne conviendra jamais qu'à un pe-

tit nombre : les autres hommes éprouveraient, en de certaines rencontres, un vertige à peu près semblable à l'effet des liqueurs fortes, et ils oublieraient leurs résolutions.

Aux mœurs effrénées ou incultes ont succédé des mœurs dérégées avec élégance. Un jour viendra peut-être où la vérité, l'ordre, l'équité gouverneront les corps politiques auxquels des lois morales sont tellement nécessaires que si on n'en proclamait pas du moins le simulacre, ces grandes familles ne subsisteraient pas. Il ne faut point désespérer de cette réforme, suite probable ou possible de notre civilisation. Le désir anime l'homme sauvage ; le raisonnement dirige les hommes instruits (23). Lorsqu'il existe des lois et des lumières, les erreurs passionnées diminuent d'âge en âge, et la raison s'affermit. Ces progrès sont lents, mais ils paraissent naturels, et sans doute on les distinguerait mieux sans la confusion, peut-être inévitable, que ramènent les inimitiés des peuples. Déjà on observe dans la complexion même des Européens un

changement qui , sans paraître bon à tous égards , est analogue à ce perfectionnement : la puissance de l'esprit , selon l'expression d'Hufeland , commence à prendre le dessus.

La liberté en amour peut produire de vrais biens si elle est raisonnée , ou de grands maux si elle est irréfléchie. La diversité d'organisation expose autant les hommes à se jeter dans une intempérance licencieuse , que dans d'austères privations. Ces deux dangers ne sont pas toujours égaux : la différence dépend beaucoup des temps. Ce n'est pas dans le nôtre qu'on aura principalement à craindre les sévérités d'un entêtement fanatique , ou même d'une exagération chevaleresque.

Ce qui sera sensuel avec une sorte de dignité si l'on ne s'écarte pas de la droiture , dégènerait en vice , en abrutissement , chez des gens dénués de tact ou de caractère. Un mérite trop rare c'est d'aimer l'ordre. La volonté constante de le chercher avant tout détruirait le danger des mouvemens du cœur. La raison n'est pas réduite à les proscrire lors-

qu'elle est assez ferme pour les régler. C'est , disait Mallebranche , l'amour libre, habituel, dominant de l'ordre immuable , qui fait la vertu , et il n'est pas d'autre vertu que l'amour de l'ordre.

Nos idées s'enchaînent ; nos opinions se prêtent un mutuel appui. C'est d'après l'ensemble des lumières et des penchans d'une femme qu'on peut connaître d'avance la conduite qu'elle suivra , tant que l'amour n'aura point perdu tout pouvoir sur elle. Si elle ne reçoit durant la première jeunesse que des notions exactes sur les divers objets, sans doute ses inclinations ne deviendront pas contradictoires , et il y aura toujours de l'accord entre sa manière d'agir et le but qu'elle se proposera. On peut laisser une grande autorité sur elles-mêmes aux femmes qui ne paraissent pas disposées à confondre la licence avec la liberté, aux femmes qui ont en partage le sentiment de l'ordre. Ce discernement ne leur permettra jamais de rejeter ce que la raison avoue : comme elles auront envisagé de sang-froid ce

qui pourrait les flatter le plus , elles sauront se déterminer selon les temps ; et si elles paraissent faciles dans quelques circonstances choisies , dans toutes les autres elles resteront inébranlables.

Quelque méthode qu'on adopte pour réprimer ou pour éclairer le vulgaire , on n'évitera jamais tous les inconvéniens qui naissent de la différence des goûts et des situations. C'est parce qu'on trouve partout des obstacles et des périls , que tant de gens craignent de suivre une route peu battue. Dans le chemin de la foule les faux pas ne sont attribués qu'à la fortune ; mais quand celui qui s'avance seul en fait un , on déclare que c'est la suite de cette erreur , et le juste fruit du désir d'innover. Que dans de certaines classes dix filles élevées selon l'usage reçoivent leurs amis en secret , ou disparaissent avec eux , c'est pure fatalité sans doute ; mais qu'une seule , dirigée dans des principes différens , commette néanmoins une faute , on dira aussitôt : Voilà ce que produisent de tels systèmes ! Asservis par leurs

habitudes, les hommes ordinaires n'observent point que si jadis on avait ainsi condamné toute réforme, ce principe auquel on ne saurait toucher, disent-ils, sans profanation, cet usage qu'ils respectent, n'aurait jamais pu s'établir.

Il faut avouer toutefois qu'en s'écartant des idées les plus générales, on hasarde d'abord quelque chose. Ces règles étant très-connues de tout le peuple, s'il vous y voit attaché, il ne se méprend pas sur vos intentions; mais si vous y substituez une autre conduite, il vous juge avec la précipitation qui le caractérise. Ne vous comprenant pas, et néanmoins s'obstinant à interpréter ce que vous faites, il tire de vos opinions, de vos démarches, de vos maximes plusieurs conséquences très-différentes de ce que vous vous proposiez.

En effet, se dira-t-on peut-être, pourquoi désirer de rendre légitimes ou raisonnables les consolations de nos heures passagères? Il semblerait plus opportun de s'asservir douce-

ment à la coutume des lieux où l'on se trouve. Rien de sérieux dans les études, rien de loyal dans les plaisirs, l'apparente soumission du cœur, l'oubli ordinaire de la raison, un docile mépris pour ce qui n'est pas approuvé de tout le monde : voilà de quoi se compose une vie commode et sûre. Hommes présomptueux, et difficilement satisfaits, à quelle fin une autre ambition vous fut-elle suggérée ? Est-ce une voix qu'il faille écouter, ou peut-être une prérogative qu'on fasse trop valoir ? Exposés à prendre vos vœux pour des droits, vous cherchez à vous établir au milieu de ce qui s'écoule, et vous voulez rester entourés des ombres que vous ne reverrez pas. Est-il vrai que vous éprouviez le besoin d'un bonheur suivi, d'un lien constant, d'une joie presque idéale ? Dans les maisons consacrées au traitement des insensés, on en a vu à qui il paraissait nécessaire d'avoir un diadème sur le front, ou un bras d'airain. Nos désirs sont-ils généralement destinés à modifier les incidens qui nous concernent dans le mouvement général ?

Quand un homme est livré à des maux dont il ne peut concevoir le but , quand il périt avec d'extrêmes douleurs, il s'indigne contre la nature, et il voudrait apprendre à toute une génération de quelle manière sont agitées des fibres qu'il croit importantes. Cependant une enveloppe étroite cache et contient ces peines infinies. Le monde peut les ignorer , tandis qu'on se prétend accablé sous le poids du monde. Ces angoisses sont renfermées dans la pensée , dont l'organe même est incertain ; et chacun , entraîné sur une pente où nul ne remontera , se consume en désirs, ou en regrets , sans pouvoir troubler le silence de l'ordre inexorable.

SI TOUT L'HONNEUR DES FEMMES DOIT
CONSISTER DANS LA CHASTETÉ.

Dès que la société se forma, il fallut s'occuper des désirs inconsiderés qui pouvaient la troubler journellement, et ce qui parut surtout indispensable, ce fut sans doute de soumettre à quelque discipline la volupté, naturellement indocile, et déjà embarrassante dans ses suites diverses. Le mal ne consista

pas dans la loi de retenue , mais dans d'inutiles rigueurs , dans une exagération accablante qui devait diminuer l'ascendant de la vertu. « Pourquoi ce plaisir, si pardonnable en lui-même, demandait un écrivain du siècle dernier, a-t-il une influence si pernicieuse ? C'est l'effet du prix que nous y avons attaché. Lorsque rien ne pourra plus aggraver la honte, quel soutien les vertus trouveront-elles au fond de l'ame ? »

On ne se borna pas à recommander une réserve prudente sous plusieurs rapports, et une continence modérée; on se mit à préconiser toute privation. Par une double erreur, souvent on paraissait exiger des femmes la chasteté seule, et souvent on en exigeait trop de chasteté. Plusieurs fois elles ont été déshonorées sans s'être rendues coupables. Chez la plupart de celles qui ne murmuraient jamais, l'abstinence était moins une vertu qu'une superstition, et chez d'autres ce n'était pas de la sagesse, mais de la vanité.

Les différences que la nature avait établies

entre les sexes, indiquaient des différences analogues entre l'honneur des femmes et l'honneur des hommes ; mais on a changé ce contraste en opposition. Comme si la vertu ne devait avoir qu'un mode pour chaque sexe, on a fait consister toute celle de la femme dans la continence, et toute celle de l'homme dans la bravoure : beaucoup de gens ont dû croire que s'ils se faisaient remarquer en cela, on les dispenserait du reste. Souvent abandonnée à des sectaires, la science des devoirs n'a pas été rectifiée avec autant de soin que d'autres parties moins essentielles de la civilisation. De nos jours même, l'esprit de la morale, dans ce qu'on appelle le monde, n'est guère autre chose que l'honneur, tel que les Barbares l'entendaient quand ils se répandirent en Occident.

Les femmes, il est vrai, doivent joindre une circonspection particulière à la décence qui forme la loi commune. Il est aussi de leur intérêt, non moins que de celui des hommes, qu'en général le sexe qui a besoin d'appui soit

fidèle à ses engagemens. Si le mariage devenait pour la plupart des hommes un état très-fâcheux, ils l'éviteraient, et un grand nombre de femmes vivraient plus malheureuses, jusqu'à d'autres changemens dont l'époque ne peut être prochaine.

Mais n'exigeons pas que le plaisir ait constamment pour but direct la procréation, puisque cette première fin de l'amour n'en est pas la seule fin connue. En vain une grande pureté flatterait notre orgueil ; elle ne serait pas bonne si elle ne laissait pas écouter tous les conseils de la raison. Cette dignité trop systématique, que le vulgaire achèverait de corrompre, cette sévérité extrême proposée indistinctement à tous les caractères, substitueraient la haine de la contrainte au sentiment du devoir. Les facultés reçues de la nature étant beaucoup plus étendues pour le plaisir que pour la maternité, ne condamnons pas toujours une femme indépendante, et sûre d'ailleurs de n'être jamais entraînée au-delà de ce que sa raison excuse, ne la blâmons pas si l'idée lui vient

d'agir très-librement avec un homme , sans lui être attachée , sans prétendre même que ces momens doivent se renouveler avec lui.

Ne proscrivons pas ce qui n'enfreint aucun droit , ce qui d'ailleurs , ne dégénérait pas en excès , n'altère ni la fermeté de la tête , ni la vigueur de la santé. Seulement réservons notre approbation formelle pour les moyens d'atteindre réellement au but proposé par la nature. Sans cette perspective de paternité , redisons-le en toute occasion , sans cet espoir et ce dessein , les jouissances seront toujours fort peu dignes que la pensée s'y arrête , et en prépare gravement le succès. Ce ne sera qu'un jeu ; mais sera-t-il nécessairement criminel ? Assez souvent , dit-on , les nègres de nos colonies s'avisent d'avoir quelque chose à raconter dans ces instans-là. Ils en estiment beaucoup la durée , parce qu'ils obtiennent rarement dans la servitude d'autres plaisirs. C'est en restant unis qu'ils commencent leur histoire. Chez les plus ingénieux elle est dramatique , et elle suppose des entr'actes. Ils ont

l'art , puisque l'art se mêle à tout , ils ont , ou , si l'on veut , elles ont l'adresse de ménager ainsi deux dénouemens. Pauvres négresses ! irons-nous condamner à quelque peine particulière ces timides esclaves pour des passe-temps semblables ?

Aimer ce serait faire un choix de la personne avec laquelle , d'après de certaines sympathies , on espérerait avoir des enfans heureusement constitués , et doués au moral de facultés précieuses. Aussi convient-il qu'avant d'aimer nous pensions avoir bien choisi , puisque le lien sera sérieux , et l'engagement exclusif. Mais il n'en est plus ainsi lorsqu'on est réduit à négliger les fins naturelles , lorsqu'il ne s'agit que de céder à l'invitation des sens d'une manière exempte de tout reproche , bien que dépourvue d'une régularité beaucoup trop difficile pour être expressément obligatoire. Sans doute il faut encore choisir ; mais comme le choix est accidentel , c'est assez , sous ce rapport , de se plaire à peu de chose près , et pour le présent.

Beaucoup de caractères ne sont pas assez fermes pour dédaigner ces plaisirs d'un ordre très-inférieur, ou n'ont pas pris assez tôt cette fermeté de résolution. Mais si l'on est doué d'une imagination élevée, si l'ame est puissante, si on a conservé le pur sentiment de la convenance, on attache peu de prix à une volupté concertée de manière que même en s'accomplissant elle restera stérile. Alors ce qui promet le plaisir sans le donner encore a plus de valeur, parce que les biens, pour nous qui passons sur la terre et n'y demeurons pas, ne sont jamais que des espérances. Féconder le sein d'une femme, c'est lui promettre les joies maternelles, et souvent se préparer à soi-même les douceurs de la famille. Mais le plaisir dérangé par une prudence importune, cette prétendue possession qui n'a point d'avenir, ne suffit qu'à l'imagination aride et à l'esprit vulgaire, ou du moins ne captive que faute de réflexion. Qu'une femme que vous ne pouvez voir avec indifférence vous charge de lui apprendre à nager,

qu'elle soit un moment nue devant vous , et qu'une autre fois elle se donne , mais en exigeant que cette fantaisie devienne infructueuse , certainement c'est le premier de ces deux souvenirs qui , dix années après , vous sera doux si vous conservez dans leur harmonie les dons naturels. Généralement, espérer , même sans jouir , c'est vivre ; mais jouir sans en rien espérer , c'est entendre de trop près les menaces du néant !

Ne cherchons jamais à détruire les sentimens réservés, entraînants, inexprimables que peut accorder l'amour. Laissons-lui dans tous les siècles, sans trop d'illusions néanmoins, les couleurs poétiques capables de répandre du charme sur des journées qu'à d'autres égards l'amour lui-même attristera. Mais chaque chose a naturellement aussi une expression plus simple qui doit dépendre des instans. Les convenances changent , et toutes , à des degrés divers , sont bonnes si elles sont observées à propos , si l'esprit est juste et l'âme indépendante. Pour l'union essentielle, atten-

dez ordinairement l'affection, en évitant toutefois le degré qui produit l'aveuglement. Pour des amusemens au contraire, quelque grâce et quelque délicatesse suffiront. Affecter d'être subjugué, afin d'avoir un prétexte pour se dispenser de la continence, ce serait un surcroît de faiblesse, et quelquefois une humiliation de plus. Des maximes inflexibles, des préceptes déraisonnables seraient souvent éludés; préférons une règle moins chagrine, moins scrupuleuse peut-être, mais suivie plus sincèrement.

Ayons en toute chose plus de rectitude que de rigorisme. Qu'il en soit ainsi de cette espèce de protection que les femmes ont droit de réclamer non-seulement de leurs proches parens, mais de tout homme d'honneur. Qu'elles se voient soutenues au besoin, non pas dans un trivial esprit de galanterie dont il leur serait si facile d'abuser, mais selon la justice. Si donc elles se trouvent compromises par l'imprudent et volontaire effet d'une confiance qui ne peut jamais les justifier, ce n'est pas une raison pour que leurs frères, par

exemple , aillent dire aux hommes dont elles seront mécontentes : Il convient que nous succombions , vous ou nous. Ceux mêmes qui croiraient permis de chercher à faire preuve de courage dans un combat singulier , pourraient attendre, ce semble, des occasions moins ridicules. Mais une femme irréprochable devient-elle victime d'un complot , a-t-on employé pour la tromper des moyens qu'elle n'ait pu connaître , voilà celle dont on se déclarera l'appui, à quelque sacrifice qu'il faille se résoudre.

DES PRETENTIONS EXCLUSIVES.

L'ordre moral ne peut être opposé à l'ordre physique ; c'est une même chose sous une autre acception. Il faut considérer les lois morales ou comme la cause ou comme la conséquence perpétuelle, et en quelque sorte préétablie, des mouvemens du monde visible.

S'il est une force naturelle qui semble trop

grande pour l'effet qu'elle est destinée à produire , c'est qu'il faut toujours le réaliser en partie. Souvent le but paraîtra passé de beaucoup ; mais sans cela on y fût rarement arrivé au milieu de la diversité des temps. Par une suite de ces vastes dispositions , notre curiosité , nos fantaisies , nos désirs enfin s'étendent au-delà du vrai besoin : c'est ainsi que nous serons entraînés à les suivre infailliblement , malgré des doctrines timorées qui les combattront.

Beaucoup d'animaux sont jaloux ; ils se battent , ils s'exposent à la mort pour écarter des rivaux. Nous sommes excités d'abord par le même instinct ; mais la raison , cette combinaison réfléchie des différentes impulsions , doit les modifier selon les circonstances. Quel avantage l'homme retire-t-il de la réunion de ces mobiles quand il ne sait pas , en les opposant l'un à l'autre dans l'occasion , faire un choix qui serve à le perfectionner lui-même ?

C'est une partie essentielle de la destination de chaque homme de contribuer à la durée

de la race humaine ; il a reçu cette mission , pour ainsi dire. Non-seulement en général , et comme appartenant à l'espèce , il voudra être un des agens de cette procréation , mais il prétendra l'être à sa manière , et perpétuer ce qui le caractérise. Ce n'est pas assez pour lui que des enfans naissent en nombre suffisant. Sous ce rapport un homme répondrait aux besoins de cent femmes ; mais chaque homme demande momentanément une ou plusieurs femmes réservées pour lui seul , afin de reproduire son organisation personnelle combinée avec celle des femmes à qui une secrète analogie lui fait désirer de s'unir. De ces actes particuliers dépendra , dans les différentes régions , le maintien de l'espèce , avec ses nombreuses variétés. Ainsi l'instinct jaloux s'explique aisément comme loi de la nature ; mais quand la réflexion , ou la retenue , modifient à propos , ou corrigent cet instinct , cela est plus conforme encore aux lois naturelles , à l'ordre compris dans son étendue .

Si l'amour raisonnable peut aussi demander la possession exclusive que veulent quelquefois avec fureur ceux qui aiment passionnément , nous ne devons pas en conclure que ce soit un droit dans toutes les rencontres : lorsqu'il nous est ôté , il ne faut plus y mettre d'importance. Si ce privilège n'est pas confirmé par une promesse positive , et s'il reste étranger aux liens de famille , il cesse d'être précieux aussitôt qu'on n'aime plus à nous en faire jouir. Les unions légales ont leurs convenances ; l'amour libre en pourrait reconnaître de fort différentes.

Ce qui est à la fois sévère et inconsidéré s'éloigne toujours de la justice. Néanmoins des préjugés peuvent de temps à autre contribuer à maintenir l'honnêteté des mœurs , le calme , la bonne intelligence. C'est un moyen condamnable , mais il peut réussir comme d'autres expédiens que l'on vante aussi , comme la sécurité qu'on obtient dans les harems en faisant des eunuques , comme le déshonneur des fils , pour le crime de leur père ,

dont la conduite leur était apparemment soumise , enfin , comme les tortures qui ne laissent pas d'aider à découvrir quelques malfaiteurs (24).

La jalousie convient à la plupart des animaux, parce qu'ils n'ont pas d'autre garantie. Mais chez l'homme , si des transports jaloux annoncent quelque force , c'est celle d'un amour insensé. Les soupçons , les vaines démarches, tant de bruit, d'erreurs ou de disputes sont d'un cœur faible et d'une raison infirme. Dans un véritable attachement mutuel on est à l'abri de ces perplexités ; on n'a rien à craindre , à interpréter , à découvrir. Lorsqu'on aime en conservant la raison , nécessairement on estime ce qu'on aime , et l'estime exclut toute idée de perfidie.

On ne peut regarder les sollicitudes passionnées comme l'effet d'un sentiment noble et mâle. Faire toujours consister l'honneur à posséder seul une femme, n'est-ce pas supposer sans exception , et dès lors très-faussement , qu'un homme qui laisserait à la sienne

beaucoup de liberté , ne s'y résoudrait que par faiblesse , ou d'après des calculs ignobles? C'est ainsi que les opinions les plus dénuées de fondement influent sur les mœurs d'une partie du genre humain. La droiture et le bon sens d'un homme marié ne le préservaient pas toujours du mépris ; on lui reprochait les fautes qu'il n'avait pas partagées, ou qu'il n'avait pu prévoir, et il était compromis lorsque des hommes sans mœurs venaient compromettre, ou soupçonner, ou calomnier sa femme. On consacrait d'avengles coutumes qui paraissaient introduites par l'honneur même, et l'honneur avait alors trop d'écarts pour que la jalousie fût exempte de fureur, ou même de folie.

Si une femme qui se donnait à vous par l'effet de sa libre volonté, se donne aussi à quelque autre, pourquoi ne pas savoir renoncer au sentiment plus délicat que vous ne devez plus attendre d'elle? Et si elle s'attache à vous tromper, vous, qu'elle paraissait chérir, mérite-t-elle que vous regrettiez amère-

ment une liaison qu'il serait honteux de ne pas rompre ?

Il est de sages précautions , et souvent le désir de s'assurer du vrai , n'est point de la jalousie , mais de la prévoyance. Lors même qu'on n'est pas lié par des affections très-durables , la possession exclusive est ordinairement approuvée de la raison. Les soins à prendre alors ressembleront à ceux qui assurent le succès de toutes les entreprises, ou qu'exige l'ordre dans la vie domestique.

L'incertitude est un mal plus grand que l'événement même qu'on nous cache peut-être , ou que peut-être nous supposons mal à propos. Dès que nous savons comment on se conduit à notre égard , nous voyons ce que nous avons à faire nous-mêmes, et c'est ce que des esprits justes et droits demandent avant tout. A quelque genre de péril que soit exposé un caractère courageux , il ne peut être déconcerté que par le doute, et il ne se plaint que de la perfidie.

Être abandonné d'une femme, ce serait une

simple contrariété ; mais ignorer s'il convient de lui témoigner constamment la plus grande estime , ou s'il faut se hâter de rompre avec elle , c'est la position la plus difficile où puisse tomber un homme dans le cours ordinaire des choses. On lit à ce sujet, dans le *Spectateur* d'Addison, une remarque qui n'est qu'une phrase de comédie. « Etrange ardeur de chercher ce qu'on trouvera en frémissant , et de se désespérer tant qu'on ne parvient pas à s'assurer un motif de désespoir ! » Certainement le plus inepte esclave de la jalousie ne désire pas apprendre qu'on lui est infidèle ; mais il voudrait savoir enfin si cela est , ou n'est pas. Cette inquiétude ne devient vicieuse que chez ceux qu'elle préoccupe sans cesse , et dont elle trouble la pensée.

DE LA CONSTANCE.

On se plaint trop des inclinations naturelles. N'ayant su presque rien faire autrefois pour établir l'accord entre les hommes, et ne le pouvant plus, on se plaît à leur attribuer une perversité indélébile. C'est dans l'opposition de tant d'usages, c'est dans les effets

d'une industrie si variée, c'est dans la confusion des lois qu'il faut chercher surtout la cause de ce qu'on nomme légèreté, méchanceté, inconséquence. En observant mieux, on avouerait que souvent chacun de nous est à peu près ce qu'il peut être au milieu du monde tel qu'il va. On trouverait la raison de tout ce qui se passe dans ce cœur mobile, qu'on a dit impénétrable; on reconnaîtrait que nos plus forts penchans, légitimes dans le principe, et indépendamment des conventions locales, ne cesseraient pas d'être bons, ou pourraient être rectifiés aussitôt dans une société qui n'aurait pas imaginé de les proscrire.

L'inconstance des sentimens n'est pas surprenante. Est-ce généralement un mal que nous cessions de désirer ou d'aimer avec ardeur ce que nous cessons de poursuivre? Nous devons nous occuper moins avidement de ce qui est obtenu, puisque le soin de notre conservation n'a plus d'efforts à nous conseiller. Aussitôt qu'un besoin s'apaise, la nature,

en affaiblissant les goûts qui s'y rapportaient, y substitue un sentiment plus vif des autres besoins qu'il faudra satisfaire. L'habitude aura, il est vrai, beaucoup de pouvoir; mais quand les inclinations qu'elle entretiendra, et dont l'ordre social pourrait tirer de grands avantages, ne seront pas fortifiées par la réflexion, elles ne pourront préserver de quelque impression subite, et elles laisseront aux hommes les moins froids une sorte de liberté qui, seule, ferait place à de nouveaux désirs.

L'ordre social, en modifiant les effets des lois premières, ne doit pas, et ne peut pas en effacer toutes les traces. Supposons la constance plus rare chez les hommes que dans le sexe à qui sa constance apparente procure des soutiens, ce contraste paraîtra l'ouvrage de la nature même. Dès qu'une femme n'est plus féconde, ou si elle est enceinte, les facultés de l'homme qui ne s'en éloigne point ne deviennent-elles pas inutiles?

Au milieu de devoirs très-divers, et que

sans retenue on ne pourrait espérer de ne pas enfreindre, la constance paraît une suite du nécessaire repos des ames saines; mais les événemens, qui ne la prescrivent pas toujours, peuvent même la rendre déplacée. Les affections prolongées seront chères à l'homme juste, et cette disposition générale influera sur sa conduite; mais de la seule force des engagements résulteraient des devoirs absolus. Néanmoins dans ces relations, comme dans toutes les autres, une promesse tacite peut devenir obligatoire : quand on n'aura pas l'intention d'agir comme si on promettait ce qui peut être naturellement supposé, il conviendra de faire entendre qu'on ne s'y engage pas.

Les sentimens des deux sexes peuvent différer beaucoup en ceci. Les femmes qui obtiennent enfin le plus d'ascendant sur l'opinion, celles qui ne veulent se livrer à aucun désordre, et dont le premier désir est d'être mères, ne manquent point de motifs particuliers, et de raisons plausibles pour élever au

rang des vertus la constance du cœur ; mais il est d'autres exigences aussi bizarres que fréquentes. Si on y cédaît, on devrait, dans les plus faibles liens, dont l'agrément est pour un sexe le seul avantage, et pour l'autre le seul but discrètement avoué, dans ces rapports dénués d'importance, on devrait, en évitant d'une manière infaillible ce qui peut rendre sérieuse une liaison d'amour, se montrer gravement fidèle comme s'il s'agissait d'unions véritables, ou en d'autres termes, il faudrait considérer comme sacré un amusement vain, il faudrait honorer par une religieuse persévérance le soin scrupuleux de ne jamais bien faire. Il ne tient pas à de certaines personnes, en grand nombre dans nos villes, que ce mérite, amalgame assez curieux, ne passe pour un juste supplément aux lois morales ; mais, quelles que soient les insinuations à cet égard, les hommes sentiront que si la fidélité devient un devoir lorsqu'elle est et a dû être formellement promise, ou une convenance lorsque la paternité est presque in-

dubitable , hors de là cette prétendue obligation se réduirait à un joug doucement imposé à leur bonhomie.

Ce qui diminue beaucoup la valeur des promesses passionnées , c'est la témérité avec laquelle on affirme qu'on voudra, qu'on désirera demain ce qu'on désire , ce qu'on veut aujourd'hui, et qu'on ne pourra changer de vues dans une situation différente , ou même dans un autre âge. Sans doute il est naturel de se figurer qu'on aimera long-temps ce qu'on aime beaucoup; mais ce n'est pas assez pour jurer qu'il n'en sera pas autrement. On peut attester une sensation actuelle, et on peut aussi déclarer une résolution que le devoir fera suivre; mais on ignore si le cœur jouira plus tard de ce charme qui maintenant paraît propre à le subjuguier sans retour. Bien que la force du sentiment qu'on éprouve persuade que la mort seule pourra l'éteindre, la raison ne permet pas d'y compter sans quelque doute , et nul homme n'étant parfaitement sûr des impressions qu'il recevra, les sermens à cet égard

sont absurdes quand ils ne sont pas perfides.

Indépendamment de ces protestations équivoques, dont les plus ardentes sont les plus trompeuses, tout lien entre des personnes honnêtes devient un engagement de veiller à la satisfaction mutuelle tant que ce lien durera. Il n'a plus de force quand les dispositions intérieures changent de part ou d'autre; on doit donc avouer ce changement. Peut-être même serait-il mieux de promettre d'avance une semblable franchise; l'entière sécurité dont on jouirait alors rendrait l'intimité plus heureuse (25).

Lorsque ces liaisons se réduisent à la satisfaction des sens, elles restent encore soumises à des loismorales. L'honneur suppose l'estime ou la bonne foi, lors même qu'on n'éprouve pas un attachement sérieux. Trop libre, le plaisir s'éloignerait bientôt; on le retient en le réglant, et en distinguant d'un appétit grossier les sensations réservées à une espèce qui ne peut se soustraire à cette dépendance,

mais qui peut ne s'y abandonner qu'avec choix.

Si vous êtes doué de quelque prévoyance , vous préférerez à d'amusans caprices une affection durable , et vous désirerez qu'elle ait quelque chose de solennel. Les jouissances du cœur reçoivent ainsi une garantie ; elles sont même augmentées par la vraie connaissance des caractères. L'âge avancé qui regretterait les autres plaisirs de l'amour saura jouir encore de ceux-ci ; l'amitié ancienne qui remplacera d'autres émotions , rendra moins sensible la perte des désirs , puisqu'elle fera tout subsister , excepté ce dont le besoin ne subsistera plus.

Cependant , si l'amabilité a cessé plus tôt , ou s'il se trouve que vous ayez manqué de prudence et de pénétration , votre refroidissement ne doit pas être attribué à l'inconstance. Chez l'homme même la véritable inconstance est moins commune qu'on ne l'a prétendu. Quant à celle qui dans le mariage provient de l'habitude, c'est-à-dire de l'expérience et d'un

peu de satiété , on n'a pas autant à la craindre qu'une certaine préoccupation d'esprit , qu'un secret mécontentement , suite naturelle de tant de démêlés ou de sollicitudes , que reproduisent chaque jour les intérêts de famille.

Sans doute de mauvais choix , l'amour-propre , une affectation de légèreté , d'autres motifs moins excusables encore peuvent faire songer à des plaisirs nouveaux , et la conduite des hommes à cet égard n'est pas toujours le fruit de leurs réflexions. Il faut avouer aussi que le changement offrirait des avantages réels , si la constance n'en préparait pas de plus solides. Ceux-ci deviendront tous les jours plus assurés. Si notre faiblesse et les vicissitudes de notre destinée s'opposent à ce que la fidélité soit prescrite indistinctement , elle n'en donne pas moins des biens précieux , toutes les fois qu'elle est un peu favorisée par les circonstances. Ce qu'on pourrait se promettre dans le changement , ce serait le renouvellement d'une agi-

tation séduisante , d'une sorte de vertige qu'il est naturel, mais non toujours raisonnable de préférer à la paix des liaisons établies. Ainsi les gens passionnés seront les plus inconstans : au lieu de félicité , leur organisation leur procurera des joies vives , mais ceux qu'ils aiment souffriront bientôt de ce triomphe même.

Les inadvertances qui laissent le prestige se dissiper quand la difficulté cesse, donnent plus de force au desir d'éprouver une affection nouvelle. La douceur du passé devrait entretenir l'amour, lorsqu'il ne peut plus accroître, lorsque l'espérance ne le nourrit plus ; mais trop d'occasions d'acquérir diminuent la valeur de ce qu'on possède, et après le succès on ne s'attache guère à se montrer tel qu'on était d'abord. Dans la solitude, l'amour serait moins passager ; on conserverait attentivement ce dont la perte semblerait irréparable. Sans doute le temps affaiblira malgré nous les premières affections ; mais que ce soit len-

tement et insensiblement. Si nous lui résistions avec persévérance, nous verrions plus d'unions réelles parmi tant de rapprochemens consacrés au moyen d'une sanction qui dès longtemps est accréditée, mais qui en dernier lieu se trouve moins imposante que périlleuse.



DE LA PUDEUR.

Toute prévention paraît sacrée durant les siècles qui lui sont échus en partage. A quel peuple n'osera-t-on pas redire, à quel gouvernement ne persuadera-t-on jamais qu'il serait immoral d'attaquer des erreurs anciennes? On trouve peu d'hommes qui se livrent avec indépendance à la recherche du vrai, et qui ne

montrent ni éloignement , ni prédilection pour les choses inusitées.

Si on n'a pu être d'accord sur l'utilité de la pudeur , c'est qu'on ne l'était nullement sur la nature même de cette affection. Doit-elle être considérée comme une des lois auxquelles nous avons été soumis dès l'origine, ou seulement comme un produit accidentel de nos habitudes ? Ces deux opinions ne seraient pas inconciliables ; mais il faut distinguer de la véritable pudeur , celle qu'on a besoin d'enseigner. Celle-ci , trop souvent , s'écarte de l'ordre réel , et on ne s'en écartera pas moins lorsqu'on n'aura aucune pudeur.

Cet embarras , ce trouble que les désirs enfantent , et qui peut en ralentir les autres effets , ne sera jamais bien interprété par ceux qui l'attribueront à une seule cause. La pudeur provient en grande partie de l'universalité des mouvemens que l'amour occasionne : ils sont d'abord incertains , parce qu'ils seront extrêmes. Nous hésitons , parce qu'il faudra le concours de toutes nos facultés pour

préparer convenablement ces plaisirs, pour interrompre une langueur qui nuirait aux générations suivantes, pour propager hors de nous, fragiles mortels, les forces plus durables de l'espèce.

Bernardin de Saint-Pierre aperçoit dans cette sorte de honte, le combat de deux puissances, de la vigueur physique, et de l'énergie intellectuelle. Mais faut-il conclure de ce combat, que l'une des deux puissances s'élève contre l'autre, afin de régner seule ? Il serait plus juste de voir dans la douce inquiétude de la pudeur, un signe de la réunion douteuse de ces deux forces. Excitées à la fois, elles auront à se soutenir mutuellement, et si, dans l'amour, elles étaient poussées toutes deux aussi loin que nous le croirions possible, on craindrait peu d'avoir des témoins. Le sentiment de la pudeur tient à ces bornes morales, comme à cette prochaine débilité des sens; il rappelle ce qui reste insuffisant ou involontaire dans le mouvement des organes,

et incertain ou immodéré dans les transports du cœur.

Ni cette disposition, ni les difficultés qu'elle fait naître, ne sont essentiellement contraires au plaisir, puisqu'elles appartiennent surtout à la saison de l'amour. On voit même que la pudeur est inconnue des enfans, et imparfaite chez beaucoup de vieillards. Plus naïve et plus exacte quand les mœurs sont pures, quand le caractère est jeune encore, elle semble particulièrement l'attribut du sexe qui fait le plus pour être aimé. Ceux qui n'auraient aucun désir, aucun pressentiment des jouissances, n'éprouveraient aucune pudeur; mais tant que les forces de l'amour sont dans leur plénitude, on ne peut approcher du plaisir sans agitation, et dès lors sans retenue. De vives impressions pour une fin si terrestre doivent causer un moment de surprise à l'ame qui aimait à séparer de l'ordre invisible les besoins sensuels. Que de gens même regarderont toujours comme inexplicables les

joies du cœur, les inspirations poétiques occasionées par un acte qui nous est commun avec tant d'autres espèces étrangères, disent-ils, à cette mollesse enivrante, à ce gracieux délire.

Si ce qui appartient à l'amour était agréable sans mélange, le plaisir deviendrait plus parfait peut-être, et on pourrait le croire plus constant; mais il manquerait d'un obstacle attaché à sa nature, et, alors l'amour occupant trop nos heures, au lieu de les animer seulement, ne tarderait pas à nous détruire. Pour cette raison sans doute, les organes consacrés à la plus grande des jouissances physiques, serviront plus fréquemment à d'autres sécrétions. Ces dispositions nous paraîtraient indifférentes chez des animaux privés, selon nous, de toute dignité; mais en s'étendant jusqu'au genre humain, elles contrarient nos idées de prééminence. Il est certain que cette succession, quelquefois importune, de sensations disparates, doit arrêter la fougue des sens. Lorsque ces contrastes sont plus remar-

quables, la pudeur devient plus forte ; aussi ne se trouve-t-elle pas égale entre les deux sexes (26).

La pudeur est nécessaire , surtout lorsque la raison a très-peu d'autorité. Même de notre temps, si la réflexion devient assez puissante pour s'opposer aux excès , chez ceux dont l'amour - propre accroîtrait dangereusement les désirs, ce n'est guère à elle à réprimer , en de certaines rencontres, l'ardeur de tant d'hommes qui vivent ordinairement sans prévoyance. Pour retenir celui qu'entraînerait une aveugle impétuosité des sens, il faut une autre impulsion de ces mêmes sens. Les voluptés matérielles, les seules qu'il connaisse , le subjugueraient entièrement ; il sera donc quelquefois utile que la répugnance , se joignant chez lui au refroidissement momentané des organes , opère une prompte diversion.

Les traces de pudeur que nous croyons apercevoir dans l'instinct de quelques animaux, ont donné lieu à des interprétations peu vraisemblables. S'ils préfèrent pour leurs

amours des lieux écartés, c'est parce que dans les momens où ils ne sont pas en état de se défendre, ils veulent n'avoir rien à redouter du dehors. Ils n'ont pas honte de dormir, et néanmoins ils cherchent une retraite, afin de reposer sans inquiétude. Jusqu'à ce qu'on ait observé avec attention l'éléphant, et un petit nombre d'autres espèces, il vaut mieux ne reconnaître dans cette sorte de pudeur que le besoin d'un asile pour un acte qui, en absorbant les forces, suspendra la vigilance.

La pudeur n'est pas destinée à faire éviter l'amour, puisqu'il est indispeusable, mais elle doit l'ennoblir. Elle prévient l'abus des désirs sans les éteindre, sans pouvoir jamais empêcher qu'on ne les suive généralement : elle les prolonge en leur donnant à la fois et un frein nécessaire et un attrait plus particulier. Si elle ne préserve pas de tout mélange les choses séduisantes, elle permet quelquefois l'oubli de cet incommode rapprochement, et si d'abord elle semble entraver les plaisirs, c'est d'elle qu'on devra encore se féliciter durant les

jouissances mêmes(27). Toute véritable réserve ne consiste-t-elle pas à différer d'agir, afin d'agir plus à propos. C'est ainsi, par exemple, que nous devenons d'autant plus capables de modestie, que nous avons plus de vraie fierté : nous paraissions nous retirer habituellement de la lutte des prétentions personnelles, pour nous y montrer plus forts dans des occasions décisives et dignes de nous.

Loin d'être naturellement austère, la pudeur doit avertir de ce qui altérerait l'amour, et, sans condamner le plaisir, elle peut le suspendre. C'est une défiance qui tient à l'étendue des sensations, ou une crainte, non de satisfaire les desirs, mais de ne pas les satisfaire assez bien ; c'est de l'éloignement pour ce qui profanerait des émotions peu ordinaires ; c'est un choix rapide entre des amusemens convenables et d'humilians écarts ; c'est enfin une inclination que nous avons à rectifier, mais qui dans le principe ne dépend d'aucun raisonnement, et d'aucune règle politique.

La pudeur provient surtout du mutuel pen-

chant des sexes, et elle aurait peu d'importance dans une contrée où il n'en existerait qu'un seul pendant long-temps. Supposons des lieux où l'amour serait encore inconnu, et dans lesquels on n'aurait aucune habitude prise dès l'enfance de se vêtir avec soin, s'y trouverait-il beaucoup de jeunes femmes qui refusassent de paraître nues en public?

Chez une femme, la pudeur peut se confondre avec la crainte de ne pas rester constamment aimable. Chez les hommes, la pudeur, aussi réellé, quoique moins impérieuse, sera, en grande partie, la honte, le regret de ne pas accomplir tout ce qu'admet leur imagination, ou celle des personnes qu'ils voudraient ne pas mécontenter.

Quiconque n'est pas dégradé par le vice conserve la vraie pudeur, et si les femmes sont avilies, quand elles l'ont perdue, c'est parce qu'elles ne peuvent la perdre tant qu'elles ne sont pas viles. La pudeur a beaucoup de rapport avec cet autre sentiment vague que nous nommons honneur; la susceptibilité

du plus louable amour de soi épure, ou fortifie ces deux affections.

La pudeur naissante se rattache aussi au pressentiment d'un penchant exclusif, plus ou moins durable. On se réserve, en quelque sorte, pour l'individu, séduisant d'ailleurs, avec lequel on aura de l'analogie dans les fins de la procréation. L'instinct de préférence s'éveille quand toutes les facultés de l'amour se développent. Ce choix scrupuleux de la manière et de l'occasion se remarque surtout dans la saison de la vie où l'amour se nourrit d'espérances illusoires, et cet art caractérise le sexe dont les diverses suites de l'amour occupent le plus la pensée.

Parmi nous on ne pourrait nullement justifier des plaisirs aveugles. On a prétendu que la délicatesse, le goût, la pudeur étaient factices, que rien n'était honteux, et que la nature n'avait rien fait de mauvais; mais cette honte, cette pudeur, n'est-elle pas aussi dans la nature (28)? La Métrie soutenait qu'en se cachant pour jouir, l'homme descendait au-

dessous des quadrupèdes. Cependant on ne peut affirmer que cette disposition soit tout-à-fait particulière à l'homme, et, de plus, nous ne voyons pas comment l'étendue de l'instinct serait une marque d'infériorité. Helvétius ne découvrirait en cela qu'une invention à mettre au nombre des raffinemens d'une société trop vieille. S'il en était ainsi, au lieu de se manifester généralement, cette retenue ne serait qu'une ruse de beaucoup de femmes, un soin adroitement calculé. Ce prétendu artifice en amour ne deviendrait pas principalement le partage des êtres de l'un et de l'autre sexe, chez lesquels la sensibilité est plus active, ou dont l'organisation est moins pesante, et le caractère plus sûr, plus franc, plus généreux.

On ne doit jamais avoir honte, dirent les cyniques, de ce que la nature prescrit quelquefois. Ils raisonnaient fort mal. La nature exige, il est vrai, qu'on cède à l'amour en de certains instans; aussi en est-il où la pudeur ne s'oppose pas à ce qu'on fasse ce que demande l'amour, ou bien à ce qu'on en parle

librement. Dans des circonstances différentes, la manière de parler et d'agir doit aussi différer. Le plus inconstant des vrais besoins n'est pas un sujet dont, à toute heure, on puisse s'occuper impunément, et dont il soit toujours permis de s'entretenir dans les mêmes termes.

D'autres moralistes, au contraire, ont avancé qu'une femme ne conservait aucune vertu lorsqu'elle n'était pas entièrement soumise à la pudeur. Cela serait vrai, peut-être, si on parlait de cette pudeur qui fait éviter les abus inconciliables avec le plaisir ; elle a sa source dans le sentiment du beau, et lorsque ce sentiment s'éteint, l'homme moral n'est plus. Mais on entend la pudeur dans un autre sens, d'où résultent des maximes étrangères à l'ordre réel. On soutient qu'une femme qui agit avec quelque indépendance est toujours coupable, toujours dépravée. Il peut arriver, sans doute, que le plaisir conduise au vice, et que, chez des esprits faibles, il en soit du fanatisme de la chasteté comme du fanatisme des sectaires. Quiconque n'admet d'autre règle

que les conséquences de certaines opinions superstitieuses, est perdu sous le rapport moral, s'il perd cette foi ; mais d'autres seraient vertueux en renonçant à toute prévention. Tandis que ceux dont les principes étaient fondés sur des préjugés abandonnent tout en abandonnant la pudeur vulgaire , la seule qu'on leur ait vantée, les femmes qui cherchent et qui aiment le vrai n'ont pas besoin d'autre chose pour se conformer au devoir.

Non-seulement ce sont les femmes qui connaissent le mieux la vraie pudeur , mais elles sont assujéties en plus grand nombre à la pudeur prescrite ; cependant, il ne faut pas attribuer uniquement à cette double impulsion la résistance , ou naturelle, ou équivoque , qui leur donne tant d'ascendant sur les hommes. Nos institutions et nos usages font redouter à beaucoup de femmes de remplir leur destination ainsi que la plupart le désireraient, et cette crainte les fortifie dans leurs pudiques refus.

Ils proviennent aussi de la loi qui oppose ,

dans plusieurs espèces , les lenteurs des femelles à l'impétuosité des mâles. De tels retards servent au plaisir, dont il faut bien alors que la pensée même s'occupe. Les femmes excitent davantage, au moyen de cette hésitation , l'ardeur qu'elles aimaient à faire naître ; elles paraissent ne pas vouloir qu'on se borne à employer une force seulement suffisante , et il leur convient d'être poursuivies, même avec quelque impudence. De simples caprices ne seraient-ils pas interrompus , peut-être par un caprice nouveau, dont quelque rivale deviendrait l'objet ? Elles attendent d'ailleurs qu'une volonté trop momentanée souvent chez l'homme, s'annonce comme assez expresse pour se prolonger presque autant qu'elles le prétendraient elles-mêmes : ce sont des précautions secrètes, afin qu'on soit toujours bien préparé pour ce rôle qu'il ne faut pas remplir avec négligence.

Un avantage habituel de la pudeur est d'empêcher ce qui exciterait dans les autres des désirs qu'on ne devrait pas ou qu'on ne

voudrait pas satisfaire. Très-souvent aussi on peut voir en elle un combat , variable comme notre organisation , entre une fierté d'abord exclusive et un autre intérêt personnel , qui pourtant fera subir la loi d'un maître. Quelque délicate que paraisse l'impulsion de l'amour sensuel , il occasionne un peu de honte, en montrant que non-seulement on a besoin de ses semblables , mais particulièrement d'un d'entre eux. Il en coûte de descendre ainsi, par un choix qui rentre toujours, sous quelque rapport, dans la loi commune, et de ne plus pouvoir se préférer à tout autre , ce qu'avait fréquemment conseillé l'amour de soi.

Observée parmi nous, et portant l'empreinte de notre civilisation déjà ancienne, la pudeur ne peut conserver un caractère simple , que même on ne lui eût pas trouvé à tous égards dans les premiers siècles. Elle varie selon les lieux et selon les personnes. Toutefois les sentimens passionnés étendront ou fortifieront des désirs qu'une sévérité trop systématique voudrait seule proscrire. Malheureusement

lorsqu'on les verra supérieurs à tous les obstacles, on tombera dans cette autre erreur de les déclarer indépendans de notre assentiment, et on s'efforcera d'établir que des penchans capables de faire oublier la pudeur étaient irrésistibles. Cependant l'attente de la volupté suffit généralement pour vaincre en un sens toute pudeur. Celle qui est acquise paraît s'opposer tout-à-fait au plaisir; mais le prestige des jeunes amours la fait surmonter, et plus tard on s'écarte avec moins de difficultés encore de ces maximes de résistance lorsqu'on juge le moment convenable.

Dans les premières tentatives inspirées par l'amour, le doute du succès, l'incertitude quant aux soins à prendre, l'ignorance à l'égard des suites de ce qu'on éprouve, ces différentes causes, en rendant les vœux timides, donnent aux paroles, aux mouvemens, aux démarches, une grâce dont il restera toujours quelque chose, à moins que le sentiment des convenances ne s'éteigne totalement. On avait une façon uniforme d'être habillé, d'agir, de

se présenter ; il faudra un langage différent , des manières , des attitudes nouvelles , et on craindra de surprendre ou d'être curieusement observé. Est-on certain , si on croit déplaire un seul instant , de ne pas rester confus , de ne pas paraître ridicule ? Comment s'assurer de l'approbation dans cette circonstance où les pensées peuvent être , les unes secrètes , les autres déguisées ? L'amour sans expérience sera plein de circonspection . Alors la pudeur , rigoureuse et prompte à s'alarmer , ne négligera aucun expédient ; mais ensuite elle se réduira aux précautions non moins voluptueuses que naturelles qui la constituent essentiellement .

Cette ingénieuse délicatesse convient toujours à l'homme aimant : on la respectera dans les différens âges du monde . Souvent le peu de durée de nos attachemens provient de ce que la pudeur réelle n'est pas assez vigilante ; souvent une familiarité déplacée dans le mariage même , une liberté indiscrete y introduit des dégoûts irremédiables (29) . Ainsi s'affaiblissent les plus douces inclinations , avant le total af-

faiblissement des désirs, ou avant que les besoins d'une famille naissante nous engage à porter l'attention sur les objets plus arides de nos longues sollicitudes.

Le trouble qui précède le plaisir n'en est pas une condamnation, c'est plutôt une suite de la rapide diversité des impressions. Il semble qu'en cela on se trompe d'un commun accord. On écoute de certaines insinuations de l'amour-propre ; on se laisse séduire au point de regarder tout avertissement de la pudeur comme le cri d'une vertu surnaturelle que le ciel même prendrait soin d'opposer à l'incontinence, comme un témoignage en faveur des règles imaginaires qui, en exaltant quelques esprits, ont valu à la chasteté, ainsi qu'à la virginité, de si pompeux éloges.

Les effets si multipliés de la pudeur ne paraîtraient pas contradictoires, si on ne perdait point de vue qu'elle est généralement suscitée par plusieurs causes dont l'influence inégale dépendra de nos coutumes ou de notre organisation. Quelquefois une jeune femme n'as-

pire qu'à satisfaire ses inclinations maternelles ; mais pour jouir de ces sentimens , il faudra en avoir connu d'autres , et il faudra même que des caresses affectueuses deviennent lascives. La pensée de ces assujétissemens humilie cette ame timorée : par une pudeur qui lui est propre , peut-être préférerait-elle que les besoins du cœur n'exigeassent pas le concours des sens. Avec les mêmes opinions , elle cessera d'éprouver ce regret , lorsque des attachemens , qui ne l'avaient pas subjuguée d'abord , lui auront fait négliger l'idée qu'elle se formait de sa propre dignité ; le silence de cette sorte de pudeur sera donc un signe funeste. Mais si au contraire cette même femme désabusée , en aimant toujours la pudeur ne la trouvait plus incompatible avec le plaisir , peut-être dédaignerait-elle , dans une circonstance avouée par la raison , notre pudeur arbitraire , et ce serait un triomphe de la pensée , une force particulière de la volonté. Cette sage indépendance peut élever l'ame , tandis que des faiblesses coupables , ou seulement irréfléchies , la dé-

graderaient : il faut que la pudeur commande aux sens, mais que notre raison commande à notre pudeur même.

L'alliance des désirs et de la pudeur distingue l'amour chez la race humaine, dont quelquefois les perceptions et les idées semblent tenir de l'infini. La raison, qui est le fruit de ces facultés étendues, se refuse à tout plaisir blâmable, et, quand elle est dans sa force, elle fait recevoir avec discernement, avec candeur, les plaisirs modérés. En les admettant comme un bien, le sage préférerait néanmoins de grandes privations à l'amour dénué de pudeur. Les jouissances immorales sont odieuses à l'homme juste, et ses principes le prémunissent contre ce qui pourrait captiver d'autres caractères : la pureté de l'ordre intellectuel doit être présente à l'esprit, au milieu même des nécessités de la vie animale.

DE LA NUDITÉ.

Chez les anciens on trouvait presque partout des esclaves ; mais souvent l'homme désigné comme libre avait , à plusieurs égards , de la liberté. D'autres réglemens caractérisent notre âge : la coutume , qu'on persiste à nommer la nature , a tout prévu , tout déterminé. Les peuples sont entraînés sur une même trace ;

la partie du globe qui ne s'était pas soumise à l'indolence orientale reçoit de notre activité même des chaînes peu différentes. Beaucoup d'hommes qui passent pour de bons esprits liraient avec moins de scandale le récit des plus odieuses trahisons que celui de quelques cérémonies de la vieille Asie, des lupercales du Tibre, et des institutions empruntées à la Crète par Lacédémone.

Les croyances qui avaient autorisé, ou même exigé la nudité dans les fêtes publiques, sont abolies, et néanmoins on cite des exemples modernes de l'indifférence avec laquelle d'autres générations voyaient ce qui surprendrait maintenant (30). Lorsque Louis XI fit son entrée dans la capitale, des filles nues, placées auprès des fontaines publiques, représentaient des sirènes. Dans le jugement de Paris, joué vers ce temps, les trois déesses étaient nues sur le théâtre. Le premier mai ordinairement des femmes se montraient nues sur la scène, et en partaient pour parcourir les rues avec des flambeaux.

On a vu des peuplades qui ne faisaient usage d'aucun vêtement , excepté dans des jours de solennité , ou comme distinction personnelle. Cette coutume n'est pas précisément contraire à la pudeur. La difficulté de se vêtir, surtout d'une manière commode , perpétuait la nudité , soit dans les climats stériles et brûlans , soit même chez d'autres tribus , peu exercées dans les arts. Quant à nous , l'étendue de notre pensée ne nous permettrait guère de vivre ainsi. Au milieu même des hordes sauvages, et avec l'humeur la plus indépendante , mais en réfléchissant , et en sentant , sinon comme nous , du moins autant que nous , on trouverait désagréable cette nudité habituelle. Néanmoins il est facile de supposer des circonstances où l'homme le plus avancé dans la civilisation marcherait nu en public , sans autre embarras que celui qui résulte ordinairement d'une situation opposée aux coutumes anciennes.

Il ne paraît guère moins difficile de renoncer à la nudité dans les lieux qui la permettent ,

que de quitter ailleurs l'usage contraire. On lit dans des relations assez récentes, qu'au port de Jackson, les naturels, loin d'imiter les Anglais, après quinze années de communications, regardaient le soin de se couvrir comme une marque de servitude, et ne songeaient à des vêtemens que dans la saison froide.

Dans les étuves, en Laponie, et dans diverses provinces de la Russie septentrionale, les femmes et les hommes sont réunis, et nus. En sortant de la vapeur on va en plein air, on s'étend sur la neige : c'est ainsi que l'on se rend propre à surmonter l'intempérie de ces climats. Si la cabane du bain se trouve sur la route, et que des étrangers passent, les femmes s'en approchent pour regarder les traîneaux, sans se mettre en peine de ce qu'elles n'ont aucun voile. Dans une foire célèbre qui se tient sur le Gange, à quatre cents lieues de son embouchure, les deux sexes pratiquent leurs ablutions sans se séparer, quoique ces fidèles se dépouillent de tous leurs vêtemens.

On a prétendu que la nudité était prescrite dans l'île que les Européens ont nommée Formose, et on assure que dans une partie des Indes, au-delà du bassin du Gange, les femmes sont presque nues. On ne saurait l'attribuer uniquement au climat; la chaleur ne justifierait point ce que la décence condamnerait. La température est aussi élevée à Senaar ou à Pondichéri, cependant on n'y est pas nu : l'usage en décide, et cela n'a pas d'influence formelle sur la corruption ou la sévérité des mœurs (31). Sans doute c'était par un abus de pouvoir que le char d'Héliogabale était traîné sous de riches portiques par des Romaines entièrement nues; mais aucun prince absolu ne serait obéi s'il avait la même fantaisie à Naples où à Lisbonne.

Pendant les jeux floraux, les filles publiques marchaient nues dans les rues de Rome. Du temps de Caton le peuple n'osa demander ces jeux; mais les mœurs n'en étaient que plus dépravées, selon l'observation d'un contemporain. Dans les repas de luxe, et dans les

festins hospitaliers , quelques peuples joignaient très-fréquemment aux amusemens de la table d'autres fantaisies dont sans doute on abusait , mais qui montraient que ces sortes de choses sont de nature à varier selon les temps et les lieux (32).

Ces usages se perpétuent difficilement lorsque les femmes , ayant beaucoup de liberté , obtiennent beaucoup d'ascendant. Elles comprennent que l'entière nudité , cette épreuve souvent redoutable , ne doit servir à leur triomphe qu'accidentellement , et que d'ailleurs elle ne suppose pas assez d'art. Si en un sens la plupart d'entre elles peuvent la craindre , à d'autres égards elles la désirent peu. L'homme n'est pas séduisant de la même manière que la femme ; au moment où il la veut sans voiles , plus volontiers elle lui laisserait retenir quelques parties de son manteau. Elle choisit d'après les indices que peuvent fournir le visage , et plus encore la forme générale ; les hommes au contraire demandent s'ils retrouveront partout l'attrait dont ils ont

besoin. Cette différence tient à la beauté du sein dans un sexe , et provient aussi de ce qu'il faut à l'autre des désirs impérieux. Absolument parlant, il suffit que l'homme soit propre à rendre des femmes fécondes , tandis que leur moyen de captiver est de paraître très-aimables.

Il est une nudité qu'on doit presque en tout pays éviter habituellement. On aurait tort d'en conclure qu'il y eût quelque chose d'essentiellement déshonnête dans la vue des organes consacrés à des plaisirs nécessaires ; mais cette nudité n'est jamais parmi nous sans quelque effet sur l'imagination , parce qu'elle est très-remarquable dans nos mœurs , et il convient dès lors qu'elle ne soit pas involontaire pour ainsi dire, qu'elle ne soit pas une suite de notre négligence. Peut-être n'y a-t-il rien d'absolument frivole dans ce qui appartient à l'amour. Sénèque a observé que la vraie satisfaction était sérieuse : le vrai plaisir a aussi quelque chose de grave et de réfléchi.

Parmi nous , ceux à qui furent donnés un

prompt sentiment du plaisir, et cette justesse qui en saisit les principaux rapports, ne se trouveraient pas nus devant un témoin, sans que cela leur fût positivement ou agréable, ou désagréable. S'ils pouvaient être dans cette situation avec une indifférence apparente, ce ne serait cependant pas sans dessein, et jamais, surtout, la nudité de certaines parties du corps ne leur paraîtrait à propos, excepté dans une nudité entière ou presque entière. On doit sentir qu'un simple dérangement des habits conviendrait trop à des actions furtives, aux fautes impardonnables de gens qui s'écartent de leurs principes, ou qui manquent à leurs promesses. L'entière nudité est plus indépendante, ou plus féconde; elle montre que l'on a le choix des instans, et cette sécurité suppose qu'on s'est arrangé de manière à être exempt de reproches. N'est-il pas facile d'ailleurs à la plupart des femmes de ne trouver rien de très-embarrassant chez elles dans la nudité sans exception, et ne dépend-il pas aussi d'elles de la rendre beaucoup expressive

par un simple changement d'attitude ? Toute liberté en cela est bonne avec discernement. Si le pinceau avait à mettre en opposition le puissant amour, et le triste péché, celui-ci serait vêtu indécemment, et le premier serait nu.

Ce n'est pas d'abord sans surprise que l'on rencontre quelques hommes à qui déplairait très-souvent la nudité d'une femme. On pourra néanmoins se rendre raison de cette sensation importune : quand des jouissances immodérées ou ignobles ont détruit l'entraînement qui naissait de la jeunesse intérieure, l'amour n'offre plus en perspective que les grossièretés dont on a pris l'habitude. On n'éprouve plus, avec l'énergie qui annoncerait que les désirs ont été souvent réprimés, l'heureux accord de deux volontés sans contrainte, et de l'abandon sans désordre. On méconnaît ce qu'il y aurait d'heureux dans la force morale commandant aux sens lors même que rien ne paraîtrait leur résister, et s'applaudissant de n'avoir aucun besoin d'autres chaînes (33). Ainsi quand rien ne se place entre la sensation produite par la présence

d'une femme , et les dernières jouissances auxquelles seules on est réduit , quand la volupté dégénère et devient toute positive , ou trop visiblement matérielle , quand on ne sait plus trouver le voile idéal , la nudité ne peut faire l'impression qu'en attendrait un cœur jeune. Des gens ainsi affaiblis sont portés à la croire inutile , si elle n'est point désordonnée : ils n'imaginent pas comment on reste honnête en devenant libre.

Sans doute ils pourraient vouloir les plaisirs informes que cherchent des organes irrités par l'abus même. L'instinct se ferait entendre ; mais comme ils n'ont pas conservé la vraie pudeur , les dégoûts se mêlent toujours à des jouissances d'ailleurs si imparfaites. N'ayant pas su distinguer dans les besoins naturels ce qui était encore convenable , et ce qui ne l'était plus , ils ont fréquenté des femmes dont la tâche semble être de corrompre les mœurs en favorisant l'oubli de tout principe , et qui se dégradent , non pas précisément parce qu'elles ont trop peu de retenue , mais parce

qu'elles avilissent le plaisir, ou le dénaturent, autant que cela est possible, en y mêlant la licence. Ces hommes coupables et encore plus malheureux ont perdu l'illusion du cœur; en se permettant ce qui répugne à l'amour même, ils se sont exposés à confondre avec lui ce qui rend inhabile à en jouir, et leurs fautes répétées ont eu sans doute quelque suite odieuse. Désormais ils ne seront soutenus ni par l'espoir des vraies jouissances, ni par le consentement de la raison. Leur imagination ne s'arrête plus qu'à des objets qu'ils devraient à peine connaître. Leurs sensations dérégées, ou refroidies, en les conduisant au mépris pour les femmes, indiquent le mépris qu'ils méritent eux-mêmes. Le charme de l'amour s'est éloigné d'eux, et, sentant à quoi se borne leur partage, ils voudraient ne rencontrer que des êtres qu'ils pussent traiter avec un dédain, vieux bâtiment de leur propre honte, ou bien des femmes dont la sévérité, en écartant toute idée d'amour mutuel, ne rappelât jamais de nobles désirs altérés sans retour.



DE LA POSSESSION.

Il est des heures très-importantes dans la vie d'une femme. Le pouvoir qu'elle doit obtenir alors sera précaire , et néanmoins elle peut l'ambitionner autant par amour-propre que par attachement. Pour faire naître cette occasion de régner , ou pour la saisir, il faut des soins continuels : cette circonspection ani-

mée , cette prévoyance de la part des femmes achève de les subjuguier elles-mêmes.

Dans ces momens dont le secret ne diminue la gloire jalouse qu'autant que les femmes le jugent à propos, lorsque la dernière espérance de l'homme le rend encore soumis devant elles , l'art qu'elles mettent à la réprimer ou à l'autoriser , décide souvent à leur insu , et pour toujours , de ce qu'elles doivent espérer elles-mêmes. Souvent aussi la circonstance présente est la seule dont elles s'occupent ; il leur suffit alors d'être chéries comme si leurs bontés annonçaient des sacrifices, et d'être aimées éperdument lorsque enfin elles veulent ce qu'elles daignaient tout au plus souffrir, quand elles reçoivent ces caresses qu'elles pourraient encore repousser, quand elles partagent cette impatience qu'à peine on osait leur laisser entrevoir, quand il leur arrive d'écarter elles-mêmes les voiles qu'auparavant elles ne permettaient pas de déranger.

Êtes-vous d'un caractère trop faible pour ne pas chercher une sorte de force dans quelque

penchant impérieux , préférez du moins l'affection à laquelle l'ame ne sera pas étrangère. Comparez à nos divers amusemens , à la profusion même des plaisirs , les premières journées d'un attachement mutuel , et , s'il vous arrive d'hésiter , ne prononcez plus le mot d'amour. Ce n'est pas vous qui trouveriez dans les bras d'une amie l'heureux délire des émotions les plus timides peut-être, mais les plus désirables. Renoncez surtout à une idée très douce, très-séduisante, au pressentiment d'une longue union domestique, à cette joie qui se présente , vers l'instant du réveil , auprès de la femme qui vient de se donner avec sincérité (34).

Un Espagnol, résidant à Cumana, écrivait ce qui suit à une créole qu'il venait d'épouser, et avec laquelle il devait passer plusieurs

semaines dans une retraite préparée à une grande distance des établissemens de la côte (35).

« Depuis qu'il m'a été permis de t'aimer, j'ai cru au bonheur, mais aujourd'hui je n'en vois plus les bornes. Toute autre situation me semblerait pénible, et le passé n'offre plus de souvenir qui me suffise. S'il existait un engagement contraire, non, je ne t'aimerais pas ainsi, et je serais moins heureux si ce n'était pas un devoir pour moi. Elle est inappréciable cette sécurité qui nous environne enfin, cette liberté d'aimer. Ainsi délivrée de sollicitudes, la raison même se livre aux désirs. L'honneur, la réflexion, l'espérance sont d'accord pour donner aux droits de l'amour une étendue que je ne connaissais pas. Tous les biens quelquefois répartis dans le cours de nos ans, je les trouve rassemblés dans ces biens irréprochables. Tu es parfaitement belle au milieu de cette harmonie que l'amour rend plus sensible. En te contemplant, j'admire ce

qu'il y a de divin, au jugement des hommes, dans la beauté de la nature : ces liens voluptueux sont destinés sans doute à nous faire pressentir un autre univers, et à développer, sur ce globe même, les nobles facultés d'une ame satisfaite.

» Il est vrai, ton sourire et ce regard inexprimable pourraient entraîner ma pensée dans les régions peu connues, dans l'espace qui nous est interdit ; mais ce que tu sais si bien aimer , les suaves odeurs, le calme d'une eau pure, le mouvement des brises, tout me ramène à toi. Non, il ne sera pas à craindre que des pensées plus sévères parviennent à m'éloigner ; mes idées sont trop jeunes encore , ou mes sensations trop fortes, et l'amour a chez moi trop d'impétuosité. La plus simple de ses faveurs est si précieuse, elle sera si bien sentie, et si promptement désirée ! Tu ne saurais parler, ou respirer, tu ne peux agir, tu ne peux vivre, sans que j'admire et cette grâce que rien n'altère, et cette mobilité qui la rend enchanteresse. Je retrouverai des merveilles

inépuisables dans ce prestige d'amabilité que tu reproduis sans cesse. Durant les nuits de ces climats, au milieu des voix que la fraîcheur du soir, à l'entrée du désert, suscite dans les savanes et dans l'épaisseur des forêts, je te verrai contente, mais secrètement agitée d'une peine qui embellit toutes choses. Bientôt le souffle destiné à répandre au loin les parfums des vallons, déplacera les fleurs dont j'aurai couvert ton sein, et te laissera nue auprès de ton ami. Tes bras seront sans force ; une mollesse involontaire en adoucira les refus, et l'avenir nous apparaîtra comme une suite de la volupté même. Puisamment émus par un sentiment indéfinissable de paternité, nous chérirons le trouble des sens. Tu applaudiras toi-même à l'énergie de la vie, tu voudras le plaisir que la nature a fait. Dans cet heureux égarement, seul charme qui puisse encore te manquer, tu recevras les émanations de l'activité mystérieuse qui donne un but à l'être vivant, et qui perpétue dans les siècles sa durée chancelante. »

DE QUELQUES DIFFICULTÉS.

Dans des plaisirs ou des délassemens auxquels la pensée n'aura qu'une très-faible part, vous pourrez vous livrer à l'impulsion présente ; mais il n'en sera pas ainsi à l'égard d'une volupté qui, s'il était possible, ne devrait jamais être exclusivement sensuelle. L'amour a trop de pouvoir sur les imaginations

les moins fortes pour qu'il soit à propos de l'écouter sans réflexion, et sans des motifs de préférence. On comprendra tôt ou tard qu'il valait mieux y renoncer que d'y trouver de perpétuels mécomptes, et qu'il serait plus triste de n'en pas savoir jouir délicieusement quelquefois, que de prendre l'habitude de s'en abstenir dans l'attente d'une occasion meilleure.

Si de simples obstacles éloignent le but, ils peuvent le rendre plus cher; mais le dégoût, en altérant les biens quand on paraît les obtenir, ne leur laisserait aucun prix. Dans les choses naturellement fâcheuses, de nouvelles peines ne font guère d'autre mal que de prolonger une situation d'esprit à laquelle on s'est déjà résigné, ou accoutumé; si au contraire les chagrins naissaient de l'espérance même, cette amertume imprévue pourrait conduire au découragement.

Les hommes les moins bornés dans leur manière de sentir sont ceux qui éviteront le plus difficilement l'atteinte des afflictions humaines; le moindre désordre en reproduira aussi-

tôt pour eux les sombres images. Êtes-vous doué de quelque génie, souvent ce qui échappe presque à d'autres regards devient pour vous un indice de l'immensité qu'on apercevrait dans chaque combinaison de la nature, si on pouvait en suivre le développement. Des discordances que d'autres soupçonnent à peine vous frappent, ou vous importunent, et comme vous avez une idée plus juste des plaisirs, les plaisirs imparfaits ne vous satisfont pas. Néanmoins, si votre ame est forte, vos goûts ne sont point recherchés ; mais dans la simplicité peu ordinaire qui les caractérise, ils supposent des circonstances très-favorables. L'attention ingénieuse que vous y donnerez dès lors, et que les qualités mâles n'excluent pas, doit plaire souvent au sexe dont l'amabilité se soutenant jusqu'au milieu des sensations imprévues, et jusque dans les mouvemens involontaires, paraît être une continuelle inspiration.

Ce serait réaliser l'impureté tant de fois attribuée aux jouissances des sens que de vouloir s'y livrer dans les occasions où l'oubli de

nos misères deviendrait un nouveau signe d'abaissement. Lorsqu'on ne peut espérer de faire naître des désirs, on ne doit pas prétendre à ce qui n'a de prix que dans une mutuelle ardeur (36). Rien n'est indifférent, ni la manière ou le lieu, ni la vérité des sensations, ou l'accord des sentimens. Il ne faut pas exiger une convenance absolue au milieu de la confusion où nous sommes; mais il convient de rejeter ce qui ne pourrait pas laisser quelque souvenir toujours agréable, et même de s'interdire ce qu'on a jugé imprudent lorsqu'on était plus calme.

L'examen, la modération, les scrupules, sont d'une grande importance dans l'intérêt même de la volupté. Sans ces entraves apparentes, elle s'affaiblirait ou se corromprait. Chez les hommes, c'est d'un désir impérieux, c'est de la surabondance des forces que résulte l'amour : les femmes doivent comprendre que celle qui se donnera trop souvent sera bientôt moins aimée.

Si, par l'effet d'une réserve ordinaire chez

ceux qui sont instruits d'une partie des conséquences de chaque chose, on ne suit pas également les diverses indications de la nature, ce sera pour lui obéir dans les points essentiels. On ne fait pas toujours précisément bien ; mais c'est dans le dessein d'échapper à des inconvéniens plus graves. L'irrégularité de ces soins ne s'écarte pas autant des lois morales, interprétées sans prévention, que l'abstinence opiniâtre religieusement prescrite à des cénobites, dans différentes contrées. La nature elle-même a ses exceptions apparentes qui proviennent de ce que chacune de ses lois n'est pas l'unique loi. Des règles inflexibles ne seraient point selon la nature qui, au contraire, en multipliant les incidens, et en opposant les circonstances, a rendu le discernement nécessaire dans la pratique de la vertu. Souvent on paraît ne pouvoir éviter quelque faute ; si alors, dans la simplicité du cœur, on fait un choix entre des actions défectueuses sous de certains rapports, le mal qu'on juge le plus léger deviendra sans doute excusable (37).

Plusieurs moralistes soutiennent néanmoins qu'on ne doit rien tolérer d'imparfait. Quelques-uns de ces hommes austères n'y ont pas songé sérieusement, et il est à craindre que les autres n'aient deux morales. Dans quel pays connu peut-on, avec certitude, se conduire bien à tous égards? Où pourra-t-on se conformer en même temps et aux fins premières, et aux principes consacrés par les lois, ou adoptés par l'opinion, d'accord avec la susceptibilité de l'honneur? L'art de bien faire n'est pas chimérique; mais il n'est autre que l'art de faire le moins mal possible.

Il doit arriver souvent qu'une femme ait de justes motifs de ne pas se marier. Comment restera-t-elle alors exempte de tout blâme? Une continence rigoureuse a ses périls, et suppose des résolutions bien fermes. Est-il juste d'ailleurs de souffrir des privations perpétuelles et gratuites? Se bornerait-elle secrètement à quelques faiblesses qui apaisassent le trouble des sens? Mais de telles habitudes, se dira-t-elle, s'éloignent plus des lois naturelles que les

situations ordinaires ne semblent l'autoriser. Peut-être croira-t-elle praticable de former des liens, en exigeant une précaution, une réserve qui, sans être bonne, lui paraîtra moins étrangère à l'ordre universel que d'autres soulagemens, et moins opposée à la raison qu'une conduite irréfléchie par laquelle on tromperait les autres, ou on se perdrait soi-même (38).

Entraînée par ses propres émotions, une femme oublie quelquefois ses intérêts les plus durables; elle est même exposée à demander, dans de tels momens, qu'on abandonne une prudence dont elle ne sent plus la nécessité. Cette déraison chez des femmes libres ne paraît pas absolument condamnable; elle peut plaire à l'homme, sans en être approuvée. Mais abusera-t-il de ce plaisir qu'une femme consent à recevoir de lui? voudra-t-il qu'elle s'en repente le reste de sa vie, qu'elle en soit consternée dès le jour même? Une femme peut céder à des mouvemens naturels qui ne lui sont interdits par aucun engagement, elle peut

être ainsi vaincue parce que les qualités aimables sont presque les seules qu'on exige toujours de son sexe; mais celles de l'homme sont plus mâles, et là où elle ne serait que faible, l'homme serait inexcusable. Quand on ne hasarde que sa propre tranquillité, ce n'est pas une faute grave; mais c'en est une d'immoler à notre peu de retenue la sûreté d'une personne qui doit nous être chère.

Ce ne sera pas avec des soins équivoques qu'on pourra rendre indifférent un acte devenu si redoutable dans nos mœurs. Il est des situations où le parti le plus louable serait de se résoudre à la continence; mais lorsqu'on y substituera d'autres précautions, il sera très-imprudent d'en avoir qu'une prudence incertaine. Pourquoi faire dépendre du sort ce qu'on pouvait rendre infallible? Nul doute que cette réserve ne soit très-gênante pour l'homme. Cependant il ne doit jamais perdre de vue que ce ne serait pas une simple inadvertance de manquer à ce qu'on aurait promis, et que la légèreté s'accorderait mal avec des fonctions viriles. Dans

l'intimité, le partage des hommes est la vigilance et la protection ; il serait révoltant que la perte d'une femme fût l'ouvrage de celui en qui elle espère. Comment reconnaître alors le caractère de l'homme qui, sous l'épée de l'ennemi, ne demande rien, ne dit rien de contraire à l'honneur, au moment même où les ombres funèbres vont le séparer de cette réputation qu'il ambitionne encore ? Partout c'est une lâcheté d'accorder à l'intérêt du moment ce que la raison condamne. S'il faut, au milieu des trances de la mort, s'attacher pour soi-même à ne pas avilir ce qui échappe, est-il moins juste, dans l'extrême volupté, est-il plus difficile de penser à l'avenir pour l'amic qui nous reste ? Quant à l'homme qui dirait : Elle ne me restera point, et je ne songe guère aux suites, parce que je ne la possède qu'avec le secret dessein de l'abandonner, cet homme deviendrait un véritable criminel ; la seule réponse à lui faire, s'il était possible, serait celle dont les tribunaux sont chargés dans d'autres occasions.

Cette crainte que la maternité hors du mariage inspire aux femmes, et un autre motif non moins étranger au sentiment de l'amour chez les hommes, que digne des recherches d'un penchant suranné, ont fait naître la fantaisie d'agir avec une femme comme si elle n'en était pas une. La première de ces raisons serait la seule qui parût mériter qu'on s'y arrêtât. Quelques femmes l'auront regardée comme une excuse suffisante, parce qu'elles ne pouvaient obtenir autant de sécurité en s'écartant moins de ce qui seul est naturel; leur malheur a été de céder à des hommes qui leur inspiraient peu de confiance.

Il est enfin des considérations étrangères à l'ancienne doctrine des casuistes, mais dont l'ordre social ne permet guère l'entier oubli. Elles paraissent trop négligées, particulièrement dans les classes indigentes. Suffit-il que l'union ait été sanctionnée par les lois, pour qu'il convienne de multiplier les enfans au gré du sort? Est-il à propos de les faire naître, sans pouvoir espérer que la vie ne sera pas un fardeau pour

eux, bien que peut-être ils ne doivent jamais en éprouver les plus profonds ennuis ? Il est vrai que cette population nombreuse a été appelée l'orgueil des états (39). Elle est enfantée, comme elle vivra, comme elle agira, sans règle, sans utilité, sans discernement. Voilà l'homme, ont dit quelques publicistes. En effet, voilà ce que deviennent les hommes. Tels devaient être vos fruits, industrie aveugle, frivole prospérité, politique immorale !



DES DEVOIRS.

Évitons le mal , c'est tout le secret du bonheur public et du bonheur personnel. Puisque notre joie et nos vœux n'ont point de stabilité, nos souvenirs seuls deviendront importants : craignons de les attrister à jamais. Quelle que soit l'impatience des désirs , les erreurs seraient contraires à ces désirs mêmes. Restons

irréprochables , voilà le bien qui subsiste. L'illusion du présent ne subjugué guère que le premier âge. Nous serait-il bon de porter le trouble dans les impressions intimes , et d'avoir en perspective une saison menaçante. Mortels incertains de ce que nous devons être, prolongeons les salutaires mouvemens de l'espérance jusqu'à la fin de notre automne, que pourra suivre un printemps inconnu.

Mais est-il facile de discerner ces voies naturelles , les seules où on jouisse du repos du cœur? La règle dont on avait le plus besoin est souvent obscure ; plusieurs parties de la morale sont encore dans le vague, et on s'occupe peu de terminer des incertitudes trop commodes à quelques égards. On aime d'ailleurs à supposer suffisamment éclairci ce qu'on ne peut ignorer tout-à-fait. Nul ne met en doute s'il a bien pénétré ce que chacun devrait être en état de comprendre , et nul ne se hâtera d'examiner en particulier ce qui, étant d'une importance égale pour tous, sera, tôt ou tard , décidé sans lui. Les changemens

qui se font dans les langues peu cultivées donnent un exemple de cette altération que subissent les idées du vulgaire, quand on cesse d'en rappeler les principes, parce qu'on les regarde comme établis assez fortement pour être abandonnés à la direction ordinaire des esprits.

Ce qui semblait embarrassant ou contradictoire se distingue mieux quelquefois lorsque enfin on l'explique de la manière la plus simple. On pourrait obtenir cette simplicité en remontant aux notions naturelles ou primitives. Il n'est pas impossible que les hommes s'arrêtent un jour à ces premières notions, et que, las de tant d'efforts, ils prennent le parti de régler presque tout avec facilité.

La vraie science est la morale. Un homme absolument isolé se livrerait sans péril à des impressions subites; mais nous, que tant de rapports enchaînent, nous devons réprimer beaucoup de désirs qui seraient irréguliers et indiscrets, ou qui même deviendraient criminels. L'entière connaissance des actes ou des

voeux légitimes est la seule étude dont rien ne dispense l'homme sage.

La morale n'est que la justesse. Tout devoir est proportion et mesure. Platon appela celui qui règle toutes choses l'éternel Géomètre. Pythagore paraît avoir répété, d'après des Orientaux, que les vices et les crimes sont des erreurs de calcul. Il faut être bon, mais avant tout il faut être juste : on peut tolérer celui qui ne fait pas le bien, mais celui qui fait le mal se déclare notre ennemi en se montrant l'ennemi de l'ordre. Comme nous avons, relativement à la société, des penchans utiles et des penchans vicieux, et qu'on est moins porté généralement à combattre à propos ses penchans, qu'à les suivre, quels qu'ils soient, les hommes incapables de tout mal sont beaucoup plus rares que ceux qui prennent quelque habitude de bien faire : c'est néanmoins à cette première classe qu'appartiennent non-seulement le sage, mais aussi le véritable homme social. Le plus impérieux des préceptes doit être celui de ne jamais nuire.

« Assez de gens, paraît avoir dit Salomon, firent remarquer leur générosité, leur humanité, leur bienfaisance, mais où trouver un homme fidèle et vrai? » Le point essentiel est de ne faire volontairement rien de condamnable; nous entreprendrons ensuite le bien que nous permettront et les circonstances, et le développement plus ou moins heureux de nos facultés.

Le bien, c'est la jouissance réelle; le mal, c'est la douleur (40). Mais le bien et le mal ne se trouvent pas en nous seuls. Nos devoirs sont peut-être relatifs à tout ce qui est capable de souffrir, ou de jouir, et ils s'étendent expressément à ce qui compose notre espèce. Les rapports dans l'ordre moral seront toujours plus étroits, plus nombreux, plus compliqués entre les êtres dont l'organisation présentera une frappante analogie. Pour chacun de nous le bonheur dépendra surtout de l'élévation de l'âme, de la sincérité du cœur, de l'équilibre des forces, de la vérité des principes; mais la perfection du corps social con-

sistera dans une juste proportion entre les sacrifices que les particuliers auront à faire légalement, et l'avantage qu'ils recevront en compensation, comme membres de la cité.

Les devoirs sont plus évidens et plus étendus parmi nous, en proportion de nos liens. Ces devoirs deviennent plus grands entre des amis intimes, des parens, des compatriotes; se trouveront-ils sans force entre un homme et une femme qu'unissent les rapports de l'amour? Si le désir du bonheur est le principe visible de toutes les obligations, comment les croire légères ou indifférentes dans une liaison formelle qui peut occasioner tant de jouissances et tant d'amertume (41)?

Ce qui n'est pas injuste ou imprudent, ce qui n'est pas nuisible aux autres ou à nous-mêmes, ne paraît point contraire à notre nature. Ce qui n'est pas étranger aux besoins naturels des hommes associés doit être avoué par la raison. Chercher au-delà une base plus secrète pour la vertu, c'est se livrer à des subtilités, ou se laisser égarer par le fanatisme.

Dans l'ordre ordinaire , l'homme le plus éloigné du mal sera peut-être celui qui cherchera franchement et sans honte tout moyen de jouir sans avoir à craindre aucun remords.

Les plaisirs que l'amour a pour but diffèrent tellement , selon les circonstances et les personnes , que nos maximes à cet égard seront bientôt altérées, si chacun les interprète selon ses inclinations avec trop d'indépendance. Que sera-ce si les règles qu'on établit fournissent contre elles-mêmes de nombreux prétextes , ou même des motifs légitimes ? Au lieu de concilier les difficultés , on a augmenté la confusion par d'inutiles rigueurs. Maladroitement sévère , cette doctrine est tombée en désuétude , et on ne peut s'en féliciter. L'usage a prévalu contre la loi , ce qui n'est pas moins immoral qu'impolitique. De peur de malfaire, vous ne suivrez pas l'usage ; mais vous ferez mal encore en suivant la loi.

Sans l'accord des lois et des coutumes , la dépravation , ou du moins l'inconséquence , chez la plupart des hommes , devient inévi-

table. De toutes les habitudes actuelles dans une grande partie de l'Europe, les moins fondées en raison peut-être sont celles qui concernent l'amour. Il serait difficile de porter plus loin, dans les relations civiles, la duplicité, l'injustice, et même l'ignorance des devoirs. Ces infractions, sur lesquelles on prend le parti de fermer les yeux, auront pourtant chaque jour des suites très-graves, ne fût-ce qu'en accoutumant au désordre l'âge où le caractère a encore besoin de se former.

Pour excuser d'après une morale admise chez quelques peuples, pour justifier dans la société les écarts les plus coupables, il suffit de faire croire qu'on éprouve une vive passion. La perversité même n'eût rien imaginé de mieux : celui qui veut être faible n'a besoin que d'alléguer, en style un peu burlesque, l'ardeur de sa flamme. Mais comment la passion ferait-elle d'un crime une action indifférente, et comment, au contraire, le silence du cœur rendrait-il inexcusables tous les caprices des sens? Il est plus difficile en effet de

résister quand on aime, mais ce n'est pas de la facilité que dépend l'obligation. Un meurtrier osera-t-il dire qu'il haïssait trop sa victime pour qu'on doive lui reprocher de l'avoir poignardée? Surpris ou non par un sentiment passionné, nous avons les mêmes devoirs : n'attaquons les droits de personne, et, quant à nous-mêmes, ne compromettons pas en une heure le repos de ces années futures qu'il faudrait préférer au présent par la raison seule que le présent sera détruit quand l'avenir s'écoulera.

Il importerait de ne jamais former une liaison sans examiner, dès les premiers instans, si on pourra, si on devra la prolonger, et sans reconnaître qu'elle conduira sans doute aux rapports intimes qu'on s'en promet d'abord plus ou moins ouvertement. Pourquoi tolérer en ceci la dissimulation, et faire sortir l'amour de la règle commune? N'est-ce pas une loi invariable d'être juste, d'être sincère; n'est-ce plus la première condition d'une vie honorable?

Le plaisir est certainement légitime en lui-même ; cependant , considéré dans toutes ses suites , souvent il cesse d'être bon , ou même il devient funeste. Sans droiture , le plaisir n'aurait ni valeur , ni durée. La justice au milieu des émotions heureuses est plus admirable que dans la discussion des affaires d'intérêt , et la retenue dans le plaisir est le plus bel attribut de l'intelligence des mortels.

Dans les occasions mêmes où nos institutions les autorisent , les jouissances ne sont pas toujours légitimes selon la nature. Elle voulut en soustraire quelquefois les organes à notre intempérance ; ils n'obéissent bien qu'au vrai désir , et notre volonté qui doit les arrêter souvent , ne peut pas constamment les animer. Ainsi les règles expresses dictées par la raison se borneraient à empêcher , ou à permettre. Elles peuvent défendre , mais il convient qu'elles n'ordonnent point , parce que , avant tout , il convient que les désirs soient mutuels , principe trop négligé dans le Coran.

Si l'amour cessait d'être gracieux et timoré ,

il pourrait devenir cruel. Le meurtre et le plaisir effréné ont une sorte d'analogie, que de funestes exemples confirmeront toujours. On trouve une même licence dans ces situations qui, toutes deux extrêmes, contrastent ensemble, et on peut y porter la même audace. Quand la pensée est infirme ou qu'elle est extrême, tout semble se réduire à la grande question de la vie ou de la mort : en donnant à la fois l'une et l'autre, on se croira plus vivement ému.

La modération est recommandable, ou plutôt nécessaire, jusque dans le plaisir avoué par des lois formelles, et dans celui que procurent les sentimens les plus dignes d'estime. Des jouissances trop répétées altéreraient la santé intérieure, cet indispensable bien-être qui fait le contentement et la force de l'ame. Elles énerveraient le génie ; elles arrêteraient les mouvemens courageux qui doivent soutenir le cours des heures, et on verrait qu'on n'a substitué à des avantages réels que des amusemens bientôt fastidieux. La modération

n'interdit aucune jouissance qui mérite des regrets? Les plaisirs indirects de l'intimité se multiplient au-delà des bornes de toute affection extrême, et le simple bon sens préférera ce calme à la fatigue d'un amour jaloux qui prétendrait désirer sans cesse, parce qu'il douterait toujours. Dans l'intimité établie, affermie et confiante, l'amour donne plus que cette fête, un peu rapide, si heureusement nommée d'après les Orientaux *lune de miel*; il prouve que l'agréable et l'honnête s'accordent quand l'agitation du cœur n'est pas déréglée.

Dans des engagements durables, les sacrifices rigoureux imposés par la fidélité rendent le refus ou trop dur ou même injuste, et on semble y être privé d'un droit peu compatible avec les aveugles et strictes promesses de ces liens indissolubles. D'un côté la perte de ce droit, que l'amour ne saurait méconnaître, paraît si odieuse, et de l'autre, on abuserait à tel point de la faculté de refuser, qu'il faut peut-être s'abstenir de prononcer à cet égard; mais ces

difficultés viennent d'une des plus mauvaises institutions qu'ait pu suggérer un système de régularité dont l'ordre naturel n'est point le fondement. Si le mariage n'était pas irrévocable, la difficulté s'évanouirait presque ; le droit de refuser subsisterait avec les restrictions indiquées par l'attentive condescendance que nous devons avoir les uns pour les autres dans nos rapports domestiques.

C'est une imprudence trop commune, c'est presque un acte de folie de changer en source d'affliction ce qui devait répandre sur nos années une joie souvent très-vive, et plus souvent très-douce. L'amour, subordonné à la raison distinguerait les véritables hommes de tant d'êtres abrutis ou insensés, qui paraissent conserver néanmoins une figure humaine. L'amour soumis à l'ordre est une partie très-importante de toute sagesse particulière, ainsi que de toute vraie politique. Puisqu'il ne faut jamais se livrer à ses désirs quand la convenance morale ne les autorise pas, il sera juste et sage de les suivre dès qu'une raison éclairée le

permettra, et ce sera au législateur surtout à concilier les lois positives avec des besoins qu'on ne pourrait oublier généralement.

S'il est un sexe qui doive ou résister, ou cesser adroitement de résister, qui craigne en désirant, qui se défende pour ne pas paraître céder, ou pour ne céder qu'avec choix, et si on ajoute d'inutiles contraintes à cette réserve naturelle, ce sexe portera jusqu'à la ruse les précautions d'une conduite si cachée, si difficile. Mais quand il se servira de ces prétextes pour autoriser l'artifice et les subterfuges, quand il se permettra des mensonges, quel nom faudra-t-il donner à une adresse semblable, si ce n'est celui de trahison? Est-ce à l'avantage de l'ordre moral dans les familles, est-ce pour leur sécurité que l'habitude de recourir à des déguisemens reste encouragée de diverses manières? Souvent les hommes y participeront, et, bien que leur rôle soit moins contraint, ils pourront aussi devenir faux, soit par réciprocité, soit pour affecter des sentimens romanesques.

Nous ne rendrons aux mœurs quelque pureté qu'en ne laissant jamais à la perfidie les excuses qu'admet une société frivole. On remarque que dans un des principaux états de l'ancienne Grèce, le séducteur d'une femme mariée était puni avec plus de sévérité qu'un homme coupable de viol. Le législateur avait considéré que le premier de ces délits occasionnait plus de dépravation ; mais dans nos siècles, avec des intentions droites, à d'autres égards, et ce qu'on appelle un bon cœur, on ne s'abstient pas toujours de séduire une femme mariée, ou de tromper une jeune fille. Ce travers d'esprit peut être attribué aux institutions mêmes qui, en aggravant sans mesure les conséquences de simples irrégularités, ont dérangé les proportions naturelles dans l'idée des désordres. Le moment viendrait où on obtiendrait presque tout de la plupart des hommes si on savait en exiger moins, si on ne comptait pas pour trop peu de chose sur la terre leurs fins terrestres.

Cependant les plus mauvaises coutumes

doivent être observées toutes les fois qu'on risquerait de faire une victime en se permettant de les rectifier. Elles se changent en loisir quand les autres hommes nous croient disposés à les reconnaître pour telles , quand nous voyons qu'ils comptent sur notre exactitude à les suivre. Vous serez justement accusé de duplicité , si , après vous être conformé aux usages , ou à de certaines règles, tant que cela vous était favorable, vous venez ensuite alléguer l'imperfection de ces règles, la bizarrerie de ces usages , pour vous soustraire aux obligations que supposait votre conduite. Il est d'ailleurs contraire au but de l'amour de sacrifier les droits de qui que ce soit, et surtout d'immoler la femme même pour qui on devrait tout faire, de qui on attend beaucoup, et qui peut-être ignore ces dangers.

Il est, dit-on, des circonstances où on déguise la vérité par ménagement. Singulière discrétion qui prolonge l'infidélité au moyen de l'imposture ! Est-ce réparer ses fautes que de les taire à ceux dont cette dissimulation com-

promet chaque jour les intérêts , et avec qui on a juré d'être lié sans réserve ? Par quelle subversion d'idées une femme parviendrait-elle à regarder comme une attention louable de ne pas détromper celui qui s'en rapporte à elle , ou de le réduire, s'il est moins complaisant, à une perpétuelle défiance ? Les interprétations équivoques, les disputes, l'art insidieux des vaines confidences, ou des éclaircissemens éludés aussitôt que promis , sont à la fois un grand tort et un grand malheur : cet artifice s'accorde mal avec les libres mouvemens de l'ame, avec les épanchemens que toute liaison doit susciter chez l'espèce qui s'élève jusqu'au vrai.

On s'avilit de part et d'autre quand on a la faiblesse de recourir à ces expédiens qui, malgré de tristes succès momentanés, ne sont réellement que des causes de discorde. En parvenant à tromper, on détruit surtout ses propres avantages. Celui qu'on veut abuser dans des rapports durables , perd aussi quelque chose de sa dignité ; il croit devoir s'as-

sujétir à des précautions au milieu desquelles il est rare de se conserver pur. Cette fausse prudence n'inspirera que des soupçons et de l'inquiétude, dans les occasions mêmes où le cœur devrait trouver plus d'indépendance. Ceux qui, jeunes encore, se livrent avec franchise à des penchans qu'ils supposent mutuels, se verront bientôt dupes, et ne tarderont pas à se venger, en quelque sorte, dans d'autres rencontres. C'est l'équité des petits esprits, l'équité de la multitude. Les caractères parfaitement droits ne sont pas nombreux, et on se persuade que leur exemple serait difficile à suivre. Beaucoup d'hommes se conduisent par passion; ils s'autoriseront de la prétendue justice des représailles, comme si le mal qu'on a éprouvé ne devait pas, en rendant tout mal plus sensible, détourner plus sûrement de contribuer au malheur des autres.

L'expérience ne suffira presque jamais à ceux qui sans elle ne seraient pas disposés à écouter la raison. L'expérience ne donne guère

que des avertissemens défectueux, qui même en frappant les têtes faibles, les égarent encore. Elle est d'ailleurs trop tardive, et ceux qui ne reçoivent de leçons que d'elle, n'apprennent rien en effet, ou semblent ne s'instruire que pour un autre monde. L'honnête homme ne se bornerait pas à n'avoir point d'intentions méprisables; comme il craindrait de nuire, il songerait d'avance à l'issue de ses entreprises, et il saurait que le défaut de réflexions, la légèreté, l'oubli des devoirs, produisent souvent autant de mal que la perversité même. Un homme de ce caractère ne suppose aucune circonstance où il soit permis de tromper: cette vile ressource lui étant interdite, il lui importe de ne pas trop s'engager, et de ne point s'imposer des obligations qu'il n'ait pas bien prévues.

Les suites de la mauvaise foi dans les relations de l'amour sont souvent irrémédiables. La plus odieuse perfidie restera inconnue; il sera de l'intérêt de l'opprimé de ne rien dévoiler. Le ressentiment peut aussi faire dégé-

nérer les premières hostilités en une guerre opiniâtre ; les uns s'affranchissent alors de tout devoir , et les autres, en se croyant moins coupables , profitent des abus qu'ils trouvent établis. Dans les relations d'intérêt, celui qui manquerait à sa parole pourrait être atteint par la loi, et tout homme puni étant déshonoré, l'opinion même condamnerait la plupart de ceux qui violeraient leurs engagements. Au contraire, dans ces communications des sexes, les intrigues les plus criminelles échappent aisément aux sévérités de la justice. Le plus fourbe des hommes pourra se soustraire à tout châtiment légal, et dès lors il n'aura guère à craindre dans le monde d'être déclaré, ou même d'être réputé infâme.

Voulez-vous une règle morale ? Vous la trouverez dans la nature des choses ; avec un cœur docile et une pensée impartiale, vous l'y découvrirez. Mais s'il vous suffit de conserver des dehors au moyen desquels vous soyez reçu dans la société, ou, en d'autres termes, si vous aimez à vous couvrir d'appar-

rences dont vos penchans honteux puissent s'accommoder secrètement, vous vous abandonnez à l'usage, vous en suivrez les écarts, vous partagerez la vaine excuse des gens qui entreprennent de justifier tout ce qui les passionne. Il serait utile de consulter l'opinion, et souvent il est à propos de ne point la braver; mais il conviendrait de ne pas suivre en aveugle les devoirs chimériques qu'elle adopte, et il faudrait ne se permettre jamais ce qu'elle tolère si complaisamment. Sera-t-elle plus sûre, plus juste, lorsqu'elle souffrira qu'on sacrifie le repos ou l'honneur d'une femme, que quand elle autorisera, quand elle prescrira le combat singulier? On obéit servilement à l'opinion du jour, lorsqu'on n'a pas cherché un soutien dans la raison même. Ainsi s'altère la beauté de l'ordre moral; ainsi se perdent les consolations qui pouvaient affermir la vertu chez un grand nombre d'hommes.



NOTES.



NOTES.

NOTE 1. (Page 50).

Parmi nous l'ordre civil n'étant moral que très-imparfaitement, et pour suppléer à la force quand elle cesse de veiller, les affections particulières ont conservé une égoïste indépendance. Au milieu même de ce désordre, il faudrait songer à prévenir l'aveuglement des passions, afin de n'être pas réduit sans cesse à de vains efforts pour en arrêter les écarts. C'est principalement dans cet état de choses, dont le terme est cloi-

gné, que nous avons à examiner les diverses convenances relatives à l'amour.

Ce point de vue, le plus frappant, n'exclura pas les idées relatives à ce que l'amour serait dans d'autres institutions, ou même à tant de maux que les passions produisent aujourd'hui. Il faudra donc, comme on l'a déjà fait observer, un peu d'attention pour entendre de certains passages, qui sans cela ne paraîtraient pas entièrement d'accord, et pour voir à quelle considération générale chaque chose se rapporte.

NOTE 2. (Page 52).

La matière visible, et vraisemblablement inerte, se trouve unie à des substances dont les propriétés sont presque toutes impénétrables. La lumière elle-même ne resterait-elle pas inconnue de nous, si elle n'était jamais réfléchié selon de certaines lois? On a découvert des fluides ignorés de l'antiquité. Beaucoup d'autres peut-être servent d'intermédiaires entre la partie corruptible de l'être vivant, et la substance insaisissable qui l'anime. C'est une jouissance, chez les divers animaux, de contribuer à former ce lien, d'en déterminer le moment. Tout germe paraît disposé de manière que, dans une situation donnée, de certains fluides s'y introduisent. A la suite du

premier développement causé par eux , d'autres fluides seront appelés pour ainsi dire , en raison de l'analogie graduelle de ténuité ou d'énergie. Quand cette combinaison s'achève la vie est produite. Si l'organisation est plus compliquée , l'intelligence se manifeste , et ensuite le travail même de cette intelligence peut contribuer en secret à maintenir l'harmonie. Sans doute chez l'homme la fatigue de la tête affaiblit promptement le corps ; mais le principe intelligent ne devant pas différer du principe de vie , l'exercice soutenu de la pensée , pourvu qu'il soit réglé , servira quelquefois à prolonger un peu la vie qu'il aura d'abord ébranlée.

NOTE 3. (Page 58).

« L'amour fondé sur l'estime , a dit M. Jay , avec une simplicité qui est fréquente chez lui , parce que c'est l'ornement naturel d'une grande justesse , l'amour fondé sur l'estime élève les hommes dans une région supérieure , et les rend capables des plus belles actions. Celui qui veut plaire à une femme vertueuse... ne trouve au fond de son cœur que des sentimens généreux... Il voudra se distinguer , quelque carrière qu'il ait à parcourir , et la société retirera mille avantages de ce sentiment. » (*Glaneur*).

« Aimer , c'est être porté à prendre du plaisir dans la perfection, bien , ou bonheur de l'objet aimé. Nous n'aimons point proprement ce qui est incapable de plaisir ou de bonheur. L'amour de bienveillance nous fait avoir en vue le plaisir d'autrui, mais comme faisant, ou plutôt constituant le nôtre ; car s'il ne rejaillissait pas sur nous, en quelque façon, nous ne pourrions pas nous y intéresser, puisqu'il est impossible qu'on dise d'être détaché du bien propre. » Ce sont les expressions de Leibnitz, sur *l'Entendement humain*, ch. xx du tit. II.

» Il y a dans l'ame une force qui, la portant hors d'elle vers l'idéal, tend à l'union; c'est l'amour pris dans le sens le plus étendu. » (HEMSTERHUY.)

« Un homme d'esprit, quand il aime, sent mieux tout ce qu'il y a d'élevé, de riant et d'attendrissant dans la nature. » (*La Solitude*, par ZIMMERMAN.)

» Si vous voulez déployer l'amour, et le considérer un peu de près, à déconvert, à peine trouverez-vous une autre affection qui ait ni les douleurs plus aiguës, ni les joies plus véhémentes, ni de plus grands extases et ravissements d'esprit. » (PLUTARQUE, dans les *Symposiaques*.)

Mademoiselle Scudéri dit que la mesure du mérite se tire de l'étendue du cœur et de la capacité d'aimer. (*Réflexions sur les femmes*, par madame DE LAMBERT.) On peut beaucoup abuser de ce passage qui exprime pourtant une vérité. On a été jusqu'à prétendre, soit dans l'ordre profane, soit dans les doctrines mystiques, qu'aimer était la première loi.

« Non, l'amour n'est point ce fantôme théâtral qui se nourrit de ses propres éclats, se complaît dans une vaine représentation.... C'est encore moins cette froide galanterie qui se joue d'elle-même et de son objet... ou cette métaphysique subtile qui, née de l'impuissance du cœur et de l'imagination, a trouvé le moyen de rendre fastidieux les intérêts les plus chers aux âmes véritablement sensibles. Non, ce n'est rien de tout cela. Les anciens, sortis à peine de l'enfance sociale, avaient, ce semble, bien mieux senti ce que doit être, ce qu'est véritablement... ce penchant impérieux dans un état de choses naturel : ils l'avaient peint dans des tableaux... plus simples et plus vrais. » (*Rapports du physique et du moral de l'homme*. (cinquième mém. CABANIS.)

« Encore que le mariage fasse un bon usage de la concupiscence, elle est néanmoins en soi toujours mauvaise et déréglée, et il n'est pas permis de l'exciter ni dans soi-même ni dans les autres. On doit toujours la regarder comme le honteux effet du péché, comme une source de poison capable de nous infecter à tout moment, si Dieu n'en arrêtaît les mauvais effets. » NICOLE, dans le traité *de la Comédie*, tome III des *Essais*. Ainsi ce qu'il serait impossible de retrancher de l'ordre social le plus pur, ce qui est indispensable pour le propager, se trouve pourtant mauvais en soi, et vous avez un sacrement institué pour tirer parti d'un dérèglement, pour consacrer un poison ! L'embarras de Nicole se fait sentir surtout dans cette phrase : « Le mariage règle la concupiscence, mais il ne la rend pas réglée. »

C'est par erreur qu'on allègue contre l'amour l'autorité de Bacon. Ils ne dit point que les grands hommes n'ont pas connu l'amour ; mais il observe que chez les anciens, l'amour n'a pas subjugué les hommes illustres, à l'exception de Marc-Antoine. Ce soldat fameux n'était pas un grand homme. Bacon ajoute, il est vrai, que l'amour corrompt et déshonore l'espèce humaine ; mais cela ne peut s'entendre que des crimes ou des folies qui deviennent les abus de l'amour. Bacon n'a pu regarder comme déshonorante une inclination qu'il serait impossible de ne suivre jamais. Des hommes de génie ne se laisseront pas dégrader, mais ils seront quelquefois ranimés par ces sentimens que la raison doit régler avec vigilance. C'est l'homme vulgaire qui se livre en esclave, sans examiner même quel est le degré de sa servitude, et sans comprendre que le charme dégénère en folie quand on le subit sans réserve, quand la raison en est accablée.

On lit dans les *Études de la nature* : « Toute maîtresse fut adorée, tout amant fut idolâtre..... Ils ne voient plus la mort. L'amour les transporte dans les siècles infinis, et la mort ne leur paraît que le moyen d'une réunion éternelle. » Nous éprouvons en effet dans l'amour un sentiment de perpétuité, parce que l'amour renouvelle les générations. Nous nous attribuons confusément quelque chose de cette longue durée, quand nous rencontrons les individus qui, d'après nos penchans, doivent contribuer avec nous à cette prolongation indéfinie.

NOTE 4. (Page 59).

Les hommes s'attachent moins , dit-on , à la réalité de l'objet qu'à l'image arbitraire que la prévention y substitue. « Ainsi, ajoute-t-on dans l'*Encyclopédie* (article AMOUR), l'objet des passions n'est pas ce qui les dégrade, ou ce qui les ennoblit, mais la manière dont on envisage cet objet. » Cela peut être juste quant aux premiers mouvemens du cœur ; mais ensuite, l'illusion s'affaiblissant , on aperçoit des choses qui devraient déplaire, et auxquelles il faudrait ne prendre aucune part. Cependant elles ne semblent pas de nature à forcer de rompre, et insensiblement on s'y habitue ; c'est ainsi que se communiquent les goûts, les manières, et jusqu'aux inclinations principales de ceux qu'il ne convenait pas d'aimer.

Éprouve ton cœur , avant de permettre à l'amour d'y séjourner , disait l'école de Pythagore ; le miel le plus doux s'aigrit dans un vase qui n'est pas net. »

NOTE 5. (Page 44).

Il est plus important pour l'individu de se conserver que de se reproduire ; mais , dans l'ordre universel, la régénération de l'espèce est la première loi. Nous ne sommes à cet égard

que les agens du développement successif des germes ; ce ministère une fois rempli , nous devenons assez inutiles dans le monde vivant.

Sans doute ces sortes d'aperçus ne sont pas rigoureusement exacts ; cependant quel contraste dans le mouvement de notre existence. D'abord toutes les séductions se présentent ; vous entrevoyez des biens inexprimables , et la vie qui vous a été proposée est si belle que vous vous hâtez de la communiquer. C'était là votre destination , vous étiez venus pour continuer la chaîne. Cela fait , vous êtes oubliés , ou repoussés de toutes parts. Les heures , plus fécondes jadis , se pressent et vous poursuivent. Vous ne marchez plus , vous ne faites que passer , et les choses n'ont qu'une voix pour vous dire : Rangez-vous , retirez-vous !

NOTE 6. (Page 66).

« Par la suite l'expérience lui apprit , dit madame de Genlis (dans *mademoiselle de Clermont*), que pour les femmes , le véritable amour n'est autre chose qu'une amitié exaltée , et que celui-là seul est durable : c'est pourquoi l'on peut citer tant de femmes qui ont eu de grandes passions pour des hommes avancés en âge. »

Madame de Genlis semble avoir parfaitement compris que

l'amour ne peut être le même dans les deux sexes. Sous les diverses latitudes, les femmes ont surtout besoin de se sentir mères, tandis que le plaisir est plus ou moins vivement l'objet des hommes, et qu'ils ne savent s'ils sont pères que par la grâce qu'on met à le leur persuader.

NOTE 7. (Page 97).

Des naturalistes et des médecins observent que dans quelques pays de l'Amérique et de l'Asie, l'évacuation périodique, regardée parmi nous comme indispensable chez les femmes, paraît n'être pas même connue. Ce ne serait donc qu'une sorte de nécessité factice produite le plus souvent par une nourriture surabondante.

Dans plusieurs lieux on encourait un blâme assez naturel si on se donnait à un homme pendant cette incommodité; mais les auteurs, quels qu'ils soient, du *Pentateuque* semblent être les seuls législateurs qui aient imaginé de punir de mort les deux conjoints.

NOTE 8. (Page 115).

« La continence est, chez beaucoup d'Europeens, la vertu par excellence; en quoi je ne les comprends pas, dit le Persan

Usbec , ne sachant ce que c'est qu'une vertu dont il ne résulte rien. »

La petite île de Sain , près des côtes les plus occidentales de l'ancienne Armorique , était gardée , dit-on , par des vierges , et elles ne furent par les seules que la doctrine sacerdotale condamnât alors à un célibat perpétuel. Cette île était peuplée exclusivement de femmes qui obéissaient à une sorte de règle religieuse ; mais sans doute il y avait pour la plupart des interruptions , quant à la chasteté , puisque divers auteurs ajoutent qu'elles se rendaient de temps à autre sur le continent. Les prêtres de la Syrie se mutilaient ; ceux de l'Égypte , ainsi que les gymnosophistes , et , d'après eux sans doute , beaucoup d'autres sectaires orientaux devaient garder la continence. On prétend que la Thébaïde , à l'époque de la plus grande ferveur , rassemblait quarante mille anachorètes.

Des millions de mortels des deux sexes , méprisant tout ce que la terre contient , voulurent y vivre en passagers. En effet , tout n'est que passage , et il se peut même que le trajet ne soit pour nous qu'une affliction. Mais , en suivant cette route incertaine , ne préférez pas , sans quelque motif très-sérieux , d'arides escarpemens à des sentiers moins incommodes ; la tempête du soir éclatera sur le front chargé de sueur , comme sur le front tranquille.

Quand on cessera de vanter une vertu chimérique , et de faire consister le mérite dans la difficulté , les rigueurs d'une juste continence différeront encore selon les sexes , mais en s'éloignant un peu des idées actuelles. Sous de certains rap-

ports il faut que les femmes s'imposent une règle plus sévère , plus absolue. Leur choix sera plus fixe , et leur retenue plus exacte , puisque c'est de leur conduite que dépendra la véritable légitimité des enfans. Mais lorsque ces suites des plaisirs n'ont point lieu , la loi redevient égale pour les deux sexes ; elle n'est plus fondée que sur la force des engagemens , et sur d'autres convenances moins expresses. Renfermés dans ce cercle , les deux sexes changent de situation respective. Alors la continence devient plutôt un conseil qu'un précepte , et c'est chez les femmes que les penchans voluptueux seront vus avec beaucoup d'indulgence. L'homme est surtout formé pour les travaux ; il doit seulement rencontrer le plaisir , et il doit trouver bon que la femme s'en occupe davantage. Ce sont les hommes qu'il fatigue , ce sont eux qui dans tous les temps devraient réprimer en partie leurs désirs. Quelquefois on prétend que les hommes sont tout-à-fait maîtrisés par leur passion dans les premières années de la jeunesse. Mais ils sont tombés ainsi dans la servitude , parce que ayant trouvé agréable cet usage des forces de la vie , ils les ont laissées se porter de ce côté , au détriment des forces intellectuelles , et en risquant de déranger toute l'harmonie qui constitue l'entière vigueur. Ils tardent à éprouver de la fatigue , mais c'est à cause de cette exaltation déréglée. Lorsque enfin l'abus les refroidit , ils se figurent que du moins il a fallu accorder une saison à la fougue de l'âge. Des années d'incontinence chez l'homme seront toujours punies ou par quelque mal visible , ou par quelque affai-

blissement moral : peut-être même ne formera-t-on plus d'autre vœu que de continuer le rôle avilissant d'homme à bonnes fortunes.

NOTE 9. (Page 115).

On se hâte de conclure de la découverte de M. Champollion, relative aux hiéroglyphes phonétiques, que la plupart des monumens égyptiens appartiennent aux époques grecques et romaines, et que l'Égypte n'en contient pas un dont la construction remonte à plus de trente-six siècles. Mais est-il bien certain que les monumens d'Ésné, de Philæ, de Denderah aient été construits sous les princes dont ils portent les noms ? Les temples africains avaient-ils des inscriptions dans le principe ? N'aurait-on pas mis ensuite, sur un grand nombre de ces édifices, les noms des Alexandre, des Ptolémée, des Adriens, à l'occasion de quelque simple restauration, ou d'après des prétextes plus faibles encore. Si ces monumens, surtout ceux de la Haute-Égypte, étaient si modernes, comment se ferait-il que cette imposante architecture eût été particulière à la vallée du Nil, et que ni dans Athènes ou Corinthe, ni dans Alexandrie ou dans Rome on n'eût rien fait qui en approchât ?

NOTE 10. (Page 118).

Des sectes gnostiques ou théosophiques , nées dans l'Orient , vinrent , au temps de Carpocrate , mêler leurs idées aux mystères , sur le sens et l'expression desquels les chrétiens paraissaient encore indécis dans leurs principales écoles , en Égypte. Tout en prétendant se ranger sous l'étendard que Paul avait vivement soutenu , quelques-uns de ces théosophes vains , et impatiens de se distinguer par quelque doctrine nouvelle , s'avisèrent de prendre en horreur toute retenue des sens. Les jours de leurs dévotions étaient des jours de festin ; on était nu dans ces assemblées , et les femmes appartenaient indistinctement à ceux d'entre les assistans qu'elles voulaient admettre.

On assure qu'à une autre époque les adamistes , disciples de Prodicus , prétendirent concilier une continence sévère avec une nudité absolue , projet sans doute apparent , à l'exception des adeptes les plus naïfs. Dans le douzième et le treizième siècles , Taurmède et Tauchelin employèrent encore ce moyen de popularité. Pour mieux persuader les femmes , Taurmède avait armé trois mille hommes.

Picard l'imita en Flandre , en Bohême , puis en Pologne. Le principal asile de ces nouveaux sectaires fut détruit en

1520, par les hussites; mais on pense qu'il existe encore des picards en Pologne, et même que les hernutes ont fait alliance avec eux. Les picards ne furent pas de parfaits adamistes; désespérant de changer le monde, ils renoncèrent à être nus dans les places publiques, et leur ferveur ne se soutint que dans l'enceinte de leurs assemblées. Ils se conformaient scrupuleusement au précepte de la communauté des femmes: celle qu'on initiait se donnait indistinctement ou à son frère, ou à quelque homme qu'elle voyait pour la première fois. L'idée de la communauté des femmes n'a pas été particulière à ces diverses sectes, et n'avait pas été approuvée autrefois, seulement par quelques disciples du Portique. Les anciens ont attribué cet usage à plusieurs tribus scytiques ou arabes. De nos jours même, on s'en éloigne peu dans l'Abyssinie, et dans d'autres contrées africaines.

Sans choisir les autorités avec un soin scrupuleux, sans attacher beaucoup d'importance à des faits particuliers, à ces sortes de preuves dont on a rarement besoin dans le but qu'on se propose ici, on allègue ce qui rappellera que beaucoup de choses éloignées de nos usages se réalisèrent. Le souvenir même d'innovations bizarres serait propre à faire sentir que d'autres changemens plus justes, plus utiles, et moins faciles sans doute, ne sont pas absolument impraticables.

NOTE 11. (Page 119).

Il est peut-être des régions où les bonzes, les iojes et les taploins ne pénètrent guère ; mais le monachisme n'est pas le seul résultat de l'esprit d'austérité.

Ce fut vraisemblablement après de grandes catastrophes que plusieurs législateurs entreprirent de substituer à des sociétés frappées d'anathème, des sociétés soumises, plus saintes, plus pures devant le Dieu des vengeances. Ce système d'expiation prévalut à une époque reculée ; il n'en fallut pas davantage pour qu'un renoncement systématique parût ensuite légitime et véritable. On voudrait encore que les générations modernes, sur le globe enfin tranquille, conservassent l'ignorance et les terreurs des siècles où apparemment des peuplades entières luttèrent, au milieu des débris, contre de grands périls, en éprouvant d'extrêmes privations.

NOTE 12. (Page 123).

On a dit :

Sans propreté l'amour le plus heureux
N'est plus l'amour, c'est un besoin honteux.

Toutefois la propreté, convenance réelle en cela, mais secondaire, ne change rien au fond des choses. Sans la fécondité, au contraire, si l'amour n'était pas un besoin honteux, il serait du moins privé de toute dignité : il perdrait son charme le plus entraînant.

13. (Page. 132).

Actuellement encore, le serment fait sur le membre viril paraît plus solennel que tout autre chez les Arabes du désert. Il est dit, dans une relation du séjour des Français en Égypte, qu'un Arabe ne pouvant parvenir à persuader de sa sincérité, « prit à la main son phallus, et portant l'autre main vers le ciel », attesta ainsi la vérité de ses paroles d'une manière qu'il croyait propre à écarter toute défiance.

NOTE 14. (Page 132).

Chez les anciens, la plupart des hommes éclairés ne connaissaient qu'une puissance, la force mystérieuse qui, en produisant par elle-même, anime la matière. Les druides en par-

ticulier nommèrent la matière ainsi fécondée, ou la nature, *la vierge qui enfante*. Des juifs reçurent cette tradition orientale ; si on la leur reprocha, ce fut parce qu'on ne la comprenait plus, et surtout parce qu'ils ne la comprenaient pas eux-mêmes.

Quelques érudits ayant ensuite l'intention de réfuter ceux qui observaient que l'idée de la vierge-mère avait été connue avant le temps d'Hérode, établirent soigneusement que dans l'antiquité on ne disait pas : *La vierge qui enfante*. Il leur fut répondu que la nature n'étant point passée, les anciens avaient dû dire : *La vierge qui enfante*.

Cette allégorie étant souvent prise à la lettre, on put compter enfin, au nombre des mères de famille de divers pays, une dizaine de natures universelles, et par ce moyen plusieurs personnages naquirent d'un habitant de l'empyrée, ou d'un serpent, ou d'un éclair.

NOTE 45. (Page 454).

Ceux qui ont fait des recherches particulières sur cet objet, assurent que le phallus était consacré dans les mystères d'Osiris et d'Isis ; que le Cteis et le phallus l'étaient dans les sanctuaires d'Éleusis ; que, plus loin de nous, le pulleiar (réunion des parties sexuelles) fut placé religieusement dans le temple

de Shiva , et qu'on l'y trouve encore ; que les Espagnols virent en Amérique des traces du même culte (*) ; que ces emblèmes avaient été reçus , selon Ptolémée , chez les Assyriens , ainsi que chez les Perses , et selon Diodore de Sicile , chez presque tous les peuples ; qu'ils s'introduisirent généralement dans l'Europe , et qu'à la fin du dernier siècle ils existaient encore en Italie. En rappelant les solennités phalliques de Thèbes et de Canope , on ajoute qu'aujourd'hui même , dans leurs montagnes , des Druses vénèrent le lingam (**). Cet usage s'accordait avec le culte du soleil , qui de nos jours même est adoré vers les rives de la Krishna. Des sectaires ont tort d'appeler infâmes ces rites pratiqués avec bonne foi jadis depuis le Gange jusque dans la Grèce , et auxquels on paraît avoir opposé une bienséance hypocrite plus souvent qu'une convenance réelle.

« On prétend que le symbole de la réparation du genre humain ne put obtenir un culte que dans l'enfance du peuple nouveau , qui habitait en petit nombre les ruines de la terre. Il est probable qu'on ne put exposer ces figures aux yeux ,

(*) On trouve seulement dans *Garcilasso de la Vega* , au liv. II , que les Mexicains avaient des dieux extrêmement sales et difformes... tels que *Tiazolteuti* , dieu de la luxure , *Ometechtli* , dieu de l'ivrognerie , etc.

(**) Façonné en divinité portative , pour la commodité des dévots hindous , le lingam ou pullicar s'éloigne beaucoup de la forme que sans doute on lui donnait dans l'origine : il serait difficile de deviner aujourd'hui quel emblème rappelle cette sorte de petite boîte.

et les révéler que dans les temps d'une simplicité innocente qui, loin de rougir des bienfaits des Dieux, osait les en remercier publiquement. » VOLTAIRE.

Après tant de variations dans la manière de consacrer un emblème des forces génératives qui pût tenir lieu du soleil trop difficile à représenter, on conservait, il y a moins d'un siècle, des souvenirs irrécusables des anciennes dionysiaques, dans les fêtes de quelques villes de l'Italie méridionale. Quatre mille ans peut-être se sont écoulés depuis que le phallus s'est introduit, sous un autre nom, dans les temples de l'Asie, et maintenant il est encore dans les bourgades de la Pouille, *il Santo Membro*.

« Tout le mouvement du monde, dit Montaigne, se résout et rend en cet accouplement.... Après tout, l'amour n'est autre chose que la soif de cette jouissance en un objet désiré, ni Vénus autre chose que le plaisir a... Sommes-nous pas bien brutes de nommer brutale l'opération qui nous fait? Quel monstrueux animal qui se fait horreur à soi-même, à qui ses plaisirs poisent! Hé, pauvre homme, tu as des laideurs réelles et essentielles à suffisance, sans en forger d'imaginaires. » (*Essais*, ch. V du liv. III.)

Un catalan avait à donner une définition de l'amour. Hélas! dit-il, elle sera exacte : l'amour est une.... *comezon*.

Mais, demandez-vous, que nous resterait-il des douceurs de la vie, si nous réduisons à des opérations animales nos besoins dénués de prestige? Tout vous restera; vous serez à la fois raisonnables et sensibles.

Maintenez le charme , mais en avouant que sans la raison , il vous affligerait , après vous avoir égarés. Si vous savez dès la jeunesse éviter l'erreur , vous vieillirez plus tard que les autres hommes , et vous recevrez des impressions agréables jusque dans un âge avancé.

Nous ne prétendons pas ignorer les dernières suites d'un repas : cette connaissance ne détruit point notre appétit , mais l'abus le détruirait. Qu'imaginer de plus rebutant que de mâcher , devant des témoins , trente ingrédients , de les laisser fermenter au milieu du corps , d'exhaler une partie de cette masse infecte , et d'en déposer furtivement le dernier résidu ? Cependant le besoin de se nourrir subsiste , et dès lors la question est changée. L'amour ne sera pas exempt de la commune loi ; il restera immonde , et surtout voluptueux , redoutable peut-être , et certainement nécessaire.

NOTE 16. (Page 136).

L'ordre qu'on y établirait achèverait d'affaiblir la maladie qui s'est introduite en Europe dans les derniers siècles , et dont le seul souvenir chez ceux qui l'ont éprouvée doit nuire à la candeur de l'amour. Le charme de ses faveurs les plus entraînantes n'appartient plus peut-être à celui qui ne resta pas

exempt de ces profonds dégoûts. Sans doute cet homme ne serait plus lui-même qu'un être tout-à-fait vulgaire aux yeux de la femme aimable qui aurait quelque idée de son malheur. Néanmoins l'équité demande qu'en méprisant ceux qui s'exposent à un mal généralement honteux, on ne condamne pas sans distinction quiconque en a pu recevoir les atteintes. Souvent des prisonniers, des soldats, de pauvres voyageurs subirent cette infortune, sans avoir même une imprudence à se reprocher. Il se peut aussi que plusieurs femmes soient trompées en cela par leurs maris. Ce qui est déshonorant, c'est de ne pas craindre un mal de ce genre, d'en parler comme d'un tribut qu'on paiera quelquefois, de s'accommoder enfin du vil mélange des turpitudes et des voluptés.

NOTE 17. (Page 140).

A l'époque de la seconde édition, un des rédacteurs d'une gazette a dit que la remarque dont il s'agit ici était d'une grande ignorance. Il avait appris qu'on ne trouve pas un nombre prodigieux d'habitans au milieu des déserts, et qu'ainsi les peuples ne sont pas trop multipliés. Les savans regretteront de ne pas trouver ici le nom d'un critique si instruit ; mais que d'hommes aussi prodigieux ont passé sans gloire !

Un autre jour, mécontent de quelques mots dans l'article qui concerne les relations entre les pères et leurs enfans, on a dit, dans la même feuille je crois : « *On voit bien* que l'auteur est encore fils, et n'est point père. » Cette perspicacité n'était pas heureuse. L'auteur se trouvait, sous les deux rapports, dans la situation contraire.

On ne fait mention de ces incidens si petits, et un peu anciens, que pour que chacun de nous (car chacun de nous est exposé à parler dans les journaux) se souvienne des bévues que la précipitation multiplierait, surtout si on prétendait deviner les motifs personnels des auteurs que peut-être l'esprit de parti engagerait à regarder comme des adversaires.

NOTE 18. (Page 140).

L'homme partage tous les besoins éprouvés par les animaux, et ces besoins qui lui ont été imposés n'avaient rien de vicieux dans le principe; mais quelques-uns de ces penchans naturels deviennent funestes au milieu de la société. Si on entreprend de les réprimer, sans les remplacer par quelque chose de satisfaisant, on ne parvient qu'à les irriter.

Ainsi le besoin de détendre un ressort trop comprimé, le besoin de piller, de frapper, de violer, de se livrer impu-

nément aux caprices de la force, cet instinct multiplie les guerres. Il ne faut pas en chercher toutes les causes dans les longues difficultés de la politique; on eût souvent trouvé le moyen d'éviter la rupture, si les avantages de la victoire eussent dû dépendre d'un coup de dé, s'il n'y eût pas eu beaucoup d'appareil, si on n'eût pas offert en perspective, de la musique, de l'eau-de-vie, et tout le mouvement du carnage. On reproche, non sans raison, la guerre aux passions des princes; mais ils la feraient plus rarement, et très-rarement peut-être, si elle ne convenait point aux passions de la multitude. Quel peuple, en vantant la pureté, la douceur pacifique, la sainteté de sa loi, s'y conforme dans tous ses penchans, et ne continue pas à vénérer avec quelque prédilection une sagesse de la guerre, une Minerve farouche, suprême divinité des Barbares? Le poète de l'Allemagne qui passe pour avoir le mieux chanté le printemps et les douceurs de la vie paisible, retournait volontiers à la guerre dès que l'occasion s'en présentait : il y est mort misérablement.

NOTE 49. (Page 441).

Peut-on quelquefois réformer les peuples? Un auteur des derniers temps s'est déclaré pour la négative. Dans une phrase peu réfléchie, il a dit, en parlant de Pepin : « Son système

politique ne consistait point à prétendre sottement changer les hommes, car cette manie ridicule a toujours trompé l'attente des plus grands génies. » Pourquoi nommer de grands génies ceux qui se livrent à des manies sottes et ridicules ?

NOTE 20. (Page 147).

Les affections passionnées auxquelles la beauté morale paraît avoir le plus de part, dépendent encore des sens, et on ne voit pas que la sympathie des âmes ait lieu quand les corps sont absolument privés de grâce. Ce qui détermine chez une femme un penchant subit, c'est la secrète supposition que l'homme qu'elle rencontre ayant avec elle des conformités particulières, leurs enfans seront bien constitués. Si la durée de ces liens a pour effet d'attacher davantage cette même personne, c'est qu'elle se sent confirmée dans l'idée qu'avec l'appui de cet homme, elle remplira convenablement sa destination maternelle.

Sans doute les enfans ne peuvent avoir une organisation parfaite, que quand il existe de certains rapports entre celle du père et celle de la mère. On obtiendra peut-être un jour, à cet égard, des données propres à justifier des choix inopinés, et jusqu'à présent inexplicables.

C'est d'après des analogies de cette nature qu'on croit si utile pour les enfans le lait de leurs mères. Il doit être bon que ce qui produira les premiers développemens des organes, s'accorde avec ce qui les a formés.

NOTE 21. (Page 154).

On serait coupable en négligeant ce que veut l'équité ; mais il doit être permis de faire ce qu'elle n'interdit pas. Tout ce que l'équité demande avec tant de modifications, est rigoureux dans le principe, parce que l'équité est mathématique ; il n'est pas plus en notre pouvoir d'en altérer les lois, que de supposer pour des arts nouveaux, un angle de cent quatre-vingts degrés.

Chez cet ancien peuple, qui durant de longues années d'oppression et de mépris, a conservé, comme les Israélites, ses institutions, chez les Parsis, la *parole*, l'expression des choses, était reconnue antérieure à l'existence du monde visible. Les rapports invariables, les premiers modèles des êtres, les *feroers*, furent établis, disait-on, par Ormusd, ou l'ordre.

La convention, la parole solennelle, décide de tous les droits. En ce sens, la convention est toujours juste ; mais elle peut être

sage, ou ne l'être pas. Elle le sera lorsqu'elle dérivera exactement des rapports essentiels, lorsqu'elle en deviendra une heureuse conséquence.

NOTE 22. (Page 464).

Les voyageurs modernes, comme les anciens historiens, allèguent de très-nombreux exemples d'une grande liberté de mœurs accordée ou même prescrite aux femmes, du moins à quelques égards, ou dans de certaines saisons de la vie.

« Dans la petite île de Portland (près de la Nouvelle Guinée) les jeunes filles ne se marient pas avant d'être enceintes, et cet usage n'a pas encore été détruit par l'influence de la religion. Lorsqu'un jeune homme et une fille ont entretenu pendant quelque temps un commerce stérile, on croit que la Providence ne les a pas destinés l'un à l'autre. La femme conserve sa réputation, et elle peut agréer plusieurs prétendans, jusqu'au moment où devenue mère, elle contracte enfin un mariage solide et indissoluble. » (*Décade phil.*, an XI, n. 35.)

Cette habitude, si différente de celles qui dominent dans l'Europe, se retrouve néanmoins chez quelques Suisses, à l'entrée des montagnes, sur les limites des cantons de Fribourg et de Berne. Malgré la proximité des deux petites capitales, cet

usage s'est maintenu jusqu'à nos jours. Dans la Styrie, qui est également catholique, les femmes sont aussi dévotes, et on assure que leur conduite est aussi libre.

Voyez le chapitre VI du liv. I du *Voyage aux îles Malouines, en 1763 et 1764*, par Pernetty. « De sorte, y est-il dit, que pas une de ces femmes peut-être n'entre vierge dans l'état de mariage. » Il en est de même dans la Guinée, ainsi que dans plusieurs autres parties de l'Afrique.

Mais ici on est tellement habitué à supposer éternelles les lois du mariage que sans cet engagement, on croirait volontiers contraire à la nature l'impulsion naturelle des sexes. On trouve dans l'Encyclopédie cette définition un peu burlesque du mot *pollution, effusion... hors de l'usage du mariage.*

NOTE 23. (Page 164).

Nicole avoue que la raison suffisait pour conduire l'homme. « Pour réformer entièrement le monde, dit-il, pour rendre les hommes heureux dès cette vie même, il ne faudrait, au défaut de la charité, que leur donner à tous un amour-propre éclairé, qui sût discerner ses vrais intérêts, et y tendre par les voies que la droite raison lui découvrirait... Dans les états où

elle (la charité) n'a point d'entrée , parce que la vraie religion en est bannie , on ne laisse pas de vivre avec autant de paix , de sûreté , de commodité , que si on était dans une république de saints. » Ch. II et ch. III du *Traité de la charité*, etc. ; *Essais de Morale*.

La morale la plus élevée , celle qui sera parfaitement utile quand la manie de l'austérité n'y mêlera pas ses erreurs , la vraie morale fut connue de l'antiquité. Dans un des monumens les plus anciens , dans le Bhaguat-Geeta , traduit du samscrit par Wilkins , Kreeshna (divinité sous une forme humaine) prescrit à son disciple de faire le bien , sans espoir , sans autre vue que le bien , sans autre but que la conformité à l'ordre perpétuel.

NOTE 24. (Page 185).

On lisait dans une ancienne brochure , que les maladies v.... devaient être mises au nombre des avantages des temps modernes « parce que la crainte des suites servait à retenir ceux que la crainte de Dieu ne retenait pas. » C'est à peu près ainsi que les incendies ont été présentés quelquefois comme des événemens favorables , parce qu'ils occasionaient le prompt embellissement de villes. Il est , dans le désordre de la tête , un de-

gré qui ferait désespérer de l'homme : mais aussi cela pourra l'avertir de se méfier de certains principes dont les conséquences auront été quelquefois d'une absurdité palpable.

NOTE 25. (Page 495).

On alléguera sans doute qu'en amour cette exactitude serait déplacée, que les femmes surtout veulent de l'entraînement, que ce serait s'exposer à rompre avec une jolie personne, que de lui dire : Je cesserai un jour de vous adorer, et aussitôt vous en serez avertie. Mais il est d'autres manières d'exprimer les choses, et on pourrait trouver dès le commencement d'une liaison, quelques minutes pour parler raisonnablement.

Si d'ailleurs des femmes on ne peut plus agréables veulent que tout soit délire, ce ne sera pas à des femmes si agréables qu'il sera bon de s'adresser. Comprenons aussi que quand des liens d'amour ne sont que des amusemens sans paternité, sans avenir, y mettre une sérieuse importance, vivre et mourir pour sa *maîtresse*, est une exagération d'un extrême ridicule. La règle la plus générale sera de ne pas suivre aveuglément les inspirations de la nature : souvent elles nous écarteraient de la nature même sous des rapports plus importants.

Si elle invite l'homme des forêts à prendre pour unique loi la sensation dominante, elle commande à l'homme instruit de concilier des sentimens divers , et de se souvenir toujours de plusieurs devoirs.

Au milieu de la dissimulation qui semble inévitable dans la société , mais qui la rend fatigante pour les hommes droits , supposons vrais sans réserve ceux qui s'aiment. Alors la confiance subsistera jusque dans les derniers temps de l'union , et le jour même où il faudra se quitter , on s'estimera mutuellement. *Fundamentum est justitiæ , fides ; id est dictorum , conventorumque constantia , et veritas. (De officiis.)*

Sans incertitude , la jalousie aurait peu de durée. C'est le trouble même de l'homme jaloux qui l'attache à sa passion ; il trouverait moins de motifs pour s'occuper de ce qu'il aurait certainement perdu , que de ce qu'il craint de perdre , faute de vigilance. Ce serait donc un grand bien d'être à peu près à l'abri du doute et de l'anxiété. « Si nous avons de tous les maux à choisir duquel nous voudrions être exempts , il n'y en a point que nous dussions tant éviter , parce que la jalousie se forme indifféremment de ce qui est , de ce qui n'est pas , et de ce qui peut-être ne sera pas. » *De la maladie d'amour , etc.*

L'auteur du *Système physique et moral de la femme* la croyait naturellement moins constante que les hommes. Il semble avoir oublié l'appui que , généralement du moins , la femme désire , et pour elle-même , et par une suite de l'amour maternel. Ce docteur allègue que les femmes ne sauraient man-

quer de vainqueurs, ce qui est les supposer presque universellement agréables. De plus, si un sexe ne manque pas à l'autre, comment celui-ci manquerait-il au premier? Lorsqu'un homme est avec une femme, on peut se permettre de dire qu'une femme est avec un homme. Quoi qu'il en soit, les remarques d'un observateur si estimable doivent être citées, précisément parce qu'elles contredisent ce qui est ici dans le texte. « La nature, dit Roussel au chap. IV, s'était contentée de faire les femmes aimables et légères, parce que cela suffisait à ses vues. Il fallait bien que l'amour fût vif chez les femmes; mais il n'était pas nécessaire qu'il fût en elles constant dans son objet. L'homme qui attaque a besoin d'une certaine persévérance pour ne pas perdre le fruit de sa poursuite. La femme, toujours maîtresse de se rendre, est sûre de ne pas manquer de vainqueurs, au lieu que l'homme incertain de vaincre, en courant d'un objet à un autre.... courrait risque de se trouver sans conquête. »

Il est facile d'assigner, surtout dans l'ordre physique, plusieurs causes d'une inconstance particulière aux femmes, en les supposant dans l'indépendance d'une vie entièrement sauvage; mais, dès que la civilisation est seulement aussi avancée que chez les Hurons et les Kirguis, les femmes ont intérêt à faire prévaloir le système de la durée des engagements, et elles adoptent des maximes de persévérance et de fidélité. Il leur convient plus qu'aux hommes que telle soit alors l'impulsion générale des esprits. Cependant lorsque le mariage est signé, le but se trouve rempli, et quelques-unes d'entre elles pourront bientôt

songer plus ou moins secrètement aux avantages d'une inconstance désormais presque exempte de péril.

Au temps de Louis XIII, il avait déjà été décidé par un moraliste que naturellement l'inconstance est particulière à la femme. Il observait qu'étant humide elle doit toujours être mobile, légère et infidèle. Il y a joint quelques autres épithètes ; mais, sans doute afin que les femmes prissent aisément leur parti sur le jugement qu'il prononçait, il a ajouté dans le même livre, *l'Art de connaître les hommes*, que c'est au soleil à gouverner le cœur, que la lune ne régit que le cerveau, et que la France est l'unique pays de la beauté, les autres peuples étant barbares à tout jamais.

La fidélité dans le mariage a pour principal fondement, sous le rapport du devoir, la procréation ; c'est ce qui rend inadmissible cette prétention de plusieurs personnes, que les fautes soient considérées comme égales chez les deux sexes, et que l'exemple donné par l'homme suffise pour rendre à la femme sa liberté. Mais en supposant que cette liberté n'eût pas de suites, les caprices des sens chez les femmes altéreraient beaucoup moins l'union conjugale que les fantaisies du cœur. Si Julie d'Étange n'avait pu devenir mère de famille, Wolmar, qui n'eût pas appris avec indifférence qu'elle fût de nouveau dans l'intimité avec Saint-Preux, eût pu consentir au contraire à ce que, dans des circonstances particulières, elle se donnât sans éprouver aucun attachement sérieux.

« Considérant bien la qualité de l'outrage que reçoit un mari quand la femme lui fausse la foi, je n'y trouve rien de

plus poignant que le mépris qu'elle fait de lui en lui préférant un autre qu'elle estime plus digne de ses affections. Or, est-il que, quand elle s'abandonne à un valet, elle fait assez voir qu'elle n'y entend autre finesse.... et par conséquent l'affront en doit être moins sensible.... L'injure au contraire est bien plus atroce quand elle prostitue son honneur et le vôtre entre les mains d'un homme qui se sentant par là préféré à vous, en prend avantage, et vous méprise. »

LA MOTHE LE VAYER. *Dialogues.*

NOTE 26. (Page 206).

Souvent le sexe chez lequel la pudeur a le plus de délicatesse se soustrait aux regards des hommes, bien moins par retenue que pour garder l'empire.

C'est surtout en ce sens que la pudeur conseille à tant de femmes de préférer, dans le moment de l'accouchement, les soins des personnes de leur sexe. Ce n'est guère pour conserver, comme on l'a dit assez mal à propos dans le *Système de la femme*, les bonnes mœurs, pour éviter que « le sanctuaire du mariage ne soit menacé, ou que les ressorts de l'état ne soient attaqués. » Ce doit être au contraire dans les intérêts de l'amour ; la vue des opérations naturelles qui terminent la

gestation diminuerait, chez plusieurs hommes, cette sorte d'heureuse ignorance, ou de prestige, dont les désirs ont un si grand besoin pour s'élever au-dessus de l'appétit le plus matériel.

« L'usage nécessaire, mais désagréable aux sens, pour lequel la nature a disposé les conduits inférieurs du corps humain, les changemens involontaires auxquels les parties du sexe sont assujéties, la facilité de les blesser en dedans ou en dehors lorsqu'on habite tout nu au milieu des bois, a porté les hommes à les couvrir les premières, tant pour les cacher que pour les garantir. Parce que ces parties étaient la sentine du corps humain, et qu'elles étaient par préférence dérobées à la vue, on y a attaché une idée de turpitude, et on les a nommés honteuses.... Si on y prend garde, *pudor* ne signifiait dans son origine que ce qu'il devait réellement signifier. Les latins définissent ce mot, *ob aliquam rem sordidam timor*. Ainsi le mot pudeur, si l'on s'en fût tenu à son origine, n'aurait jamais été employé que pour exprimer une certaine espèce de sensations désagréables. » *Traité de la formation des langues*. Desbrosses, ch. 11.

Cicéron avait dit : *Quæ autem partes corporis ad aspectum deformem habituræ atque turpem, eas (natura) contextit atque abdidit... Quæ enim occultavit, eadem omnes qui sanâ mente sunt remonent ab oculis.* (*De officiis*, 127.)

NOTE 27. (Page 208).

Jeune épouse ! aie soin que le lit conjugal ne conserve pendant le jour aucune trace de ce qui s'y est passé la nuit.

N. 2668 des *Lois*, à la suite des *Voyages de Pythagore*.

NOTE 28. (Page 210).

On trouve dans la lettre de Rousseau à d'Alembert : « N'est-il pas plaisant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un sentiment naturel, si cette honte ne m'est pas moins naturelle que ce sentiment même ? »

A cette occasion j'observerai qu'on peut souvent paraître imiter ce dont on n'a du moins aucun souvenir distinct. Quand, par exemple, le plan d'une nouvelle pièce dramatique a du rapport avec quelque autre ouvrage qu'un journaliste parvient à découvrir, on est accusé d'avoir voulu tromper le public ; mais que de fois les auteurs de cette classe auront pris dans l'article même du critique le titre du drame dont ils semblaient convaincus d'avoir frauduleusement reproduit l'intrigue, et en

auront fait chercher partout un exemplaire afin de le lire pour la première fois !

Il doit arriver souvent à ceux qui écrivent sur des objets sérieux de retrouver avec surprise leurs idées, soit dans Sénèque, Montaigne, ou Leibnitz, soit même dans Mallebranche ou Swedenborg. Ce n'est pas toujours une raison de supprimer ces passages trop analogues à d'autres passages anciens. Quelque soin qu'on pût prendre à cet égard, jamais on ne serait sûr de n'avoir rien emprunté, rien imité, ou par hasard, ou par de vagues réminiscences. Et d'ailleurs qu'importent ces détails, pourvu que nos feuilles, ébauchées avec trop de découragement peut-être, obtiennent assez d'estime dans leur ensemble pour produire quelque bien ?

NOTE 29. (Page 217).

Avant de regarder comme une sorte de nécessité conjugale de coucher journallement ensemble, il ne serait pas mal à propos de songer à quelque famille du Labrador étendue au hasard dans sa hutte enfumée. Ce à quoi nous la voyons réduite est à peu près sans inconvénient chez elle; mais quelle excuse donneront ceux qui dans une vie moins simple ou moins grossière, peuvent ce qu'ils veulent, et dès lors devraient con-

naître ce qu'il convient de vouloir ? C'est dans un appartement si bien distribué à d'autres égards qu'ils placent un seul lit pour deux. Avec de la sagacité, de la délicatesse peut-être, et au milieu de tant de commodités rassemblées par des siècles de recherches, on se réunit huit heures par jour entre les mêmes draps, comme si on craignait de se plaire long-temps ensemble, comme si on ignorait que l'intimité en ce genre est altérée dès qu'on l'a trouvée importune, ou même inutile, et que c'est presque y renoncer que de la rendre quelquefois indifférente.

Un usage contraire a souvent prévalu dans les villes ; mais cette séparation trop marquée est peut-être plus mauvaise encore.

Au reste, dans toute observation semblable, on ne blâme qu'un certain nombre de personnes : la plupart des hommes se voient interdit ce qu'ils préféreraient, et beaucoup d'autres ne croient pas avoir le temps d'y songer. Nous ne paraissions presque jamais d'accord avec nous-mêmes, parce que le rôle que nous faisons n'est presque jamais de notre choix à tous égards.

Ce sujet rappelle une réflexion de Plutarque. « Or, faut-il que la femme fuie toute occasion de querelles avec son mari, et le mari semblablement avec sa femme ; mais principalement faut-il bien qu'ils s'en donnent de garde lorsqu'ils sont couchés ensemble dedans le lit : car les querelles, injures, courroux et colères qui s'y engendrent, il est mal-aisé de trouver autre temps et autre lieu qui les puisse jamais apaiser et guérir. »

Morales, trad. d'Amyot.

NOTE 30. (Page 222).

A l'occasion d'une famine, sous Louis X, on fit des processions, où, selon la chronique de Godefroy de Paris, les femmes sans chaussures, et les hommes *vraiment nus* marchaient à la suite du clergé. Vers la fin du treizième siècle, il y eut encore en France, dans les campagnes, et même dans la capitale, des processions que les flagellans, ou d'autres dévots suivaient demi nus, ou entièrement nus.

« Dans les bains publics (au nord de l'Asie), les deux sexes sont communément séparés par des cloisons de planches ; mais sortant des bains, tout nus, les deux sexes se voient dans cet état, et s'entretiennent souvent des choses les plus indifférentes ; ils se jettent ensuite confusément dans l'eau, ou dans la neige. Dans les hameaux pauvres et éloignés, ils sont souvent tous ensemble dans le même bain. J'ai vu, dans les salines de Solikamskaia, des hommes qui y prenaient les bains : ils venaient de temps en temps à la porte pour s'y rafraîchir, et y causaient tout nus avec des femmes qui la plupart apportaient aux ouvriers de l'eau-de-vie et de la quouas. » (*Voyage en Sibérie, fait par ordre, en 1761, par Chappe d'Auteroche, t. I, ch. I^{er}.*)

« En 1500,... d'après une remarque très-curieuse du cé-

lèbre Pogge , les deux sexes se baignaient pèle-mêle (*) aux eaux de Baden (en Suisse). On voyait nager dans les bains des femmes aussi enjouées, aussi légères, aussi belles , et aussi peu vêtues que les nymphes de la mythologie ; les étrangers contemplaient ce spectacle du haut d'une galerie circulaire , ou se mêlaient même à ces jeux innocens , si bon leur semblait. Aucun signe ne trahissait chez les parens, chez les maris, un sentiment de désapprobation , ou de jalousie. Les rédacteurs du *Museum allemand*, qui ont reproduit cette relation de Pogge, il y a une trentaine d'années, affirment, dans les notes qu'ils y ont ajoutées , qu'il régnait encore , à cette époque si rapprochée de nos temps, une très-grande liberté dans les bains de Baden... » (*Journal de l'Empire*, 25 avril 1812.)

Chez les Romains on avait paru plus sévère ; mais aussitôt que le bruit des armes s'éloigna de la capitale , la licence devint extrême. Elle a commencé avant la conquête de la Macé-

(*) Ce n'est pas en 4500, mais un peu plus tard, et étant auprès du concile de Constance, que Pogge alla visiter les bains de Baden. Il ne dit pas précisément que les deux sexes fussent réunis ; mais il a vu que les communications étaient des plus faciles, et il s'est assuré par lui-même que nul voile ne gênait les simples spectateurs. Il ajoutait, dans sa lettre à Nicolas Nicoli, qu'ayant devant les yeux tant de nudités et une liberté si générale, il croyait assister aux jeux floraux de Rome, ou être dans la république de Platon, et que, sans contester les autres vertus de ces eaux, il les croyait surtout très-efficaces contre la stérilité.

doine; il a suffi des conseils d'un devin pour introduire dans la ville du Tibre les abus nocturnes des bacchanales.

« Lorsqu'on se souvient, dit Winkelman, que dans les premiers siècles de l'Église on baptisait les personnes de l'un et de l'autre sexe en les plongeant indistinctement dans les mêmes eaux, on n'est pas surpris que la jeunesse d'Athènes ait dansé toute nue sur le théâtre durant les fêtes de Cérés, et qu'à de certains jours les jeunes filles de Lacédémone aient aussi dansé toutes nues devant les jeunes gens. »

Supposons un pays où, dans de certaines fêtes générales, les femmes soient absolument libres d'être peu vêtues, ou même de ne l'être point. En nageant, en valsant, en se promenant, celles qui le jugeraient à propos, resteraient nues au milieu des hommes. Sans doute l'illusion de l'amour serait alors peu connue, et les passions n'auraient plus de transports, ou plutôt les passions n'existeraient plus : c'est précisément ce qu'on désirerait dans ce pays imaginaire. Est-ce la passion qui doit ennoblir généralement les choses humaines? Sommes-nous abrutis, ou avilis par des besoins, par des appétits, par des plaisirs auxquels nous n'avons pas encore su joindre quelque passion *sublime*? Il faut d'honnêtes attachemens, et des voluptés délicates, mais on peut les obtenir en conservant le bon sens. Nul ne proposera l'usage d'une telle nudité chez les peuples où la bienveillance naturelle est beaucoup affaiblie par la misère, ou par le désordre. Peut-être les hommes n'y seraient-ils émus que par des désirs dénués d'un prestige qui n'est point la passion, et qui vaut mieux qu'elle; peut-être

aussi, en devenant assez indifférens à l'égard des femmes, écouterai-ils des caprices plus grossiers, ou ne désireraient-ils plus même d'être excités par aucune sympathie, par la présence d'aucun être qui pût partager leur penchant. Quand on suppose un usage nouveau, on le considère comme faisant partie de mœurs nouvelles. Cette nudité demanderait d'autres institutions analogues, des institutions simples et fortes, et un grand respect pour celles d'entre les convenances morales qui appartiennent à tous les temps. Alors on s'occuperait tellement de la satisfaction de l'ame, et de la rectitude des sentimens, que la vraie bonté n'aurait plus rien de chimérique. Malgré le silence des passions, on se formerait, en tout genre, une idée très-douce des jouissances partagées. Cet état de choses paraît éloigné, dira-t-on. Sans doute, mais il n'en faut rien conclure contre l'entière nudité momentanée, puisque la loi qui l'établirait n'existerait qu'au milieu d'institutions exemptes de disparates à cet égard. Cessons de ne voir l'homme que dans les hommes connus de nous. Ne disons plus que tout ce qui serait impraticable parmi nous est contraire à la nature humaine; ne déclarons ni absurde, ni monstrueux ce qui se trouve seulement inusité, et rappelons-nous enfin que, louables ou imparfaites, les institutions de Lycurgue ont été réalisées.

NOTE 31. (Page 225).

Chez les peuples où la nudité ne fait point partie des usages, et n'est pas autorisée en public, elle exige beaucoup de choix, et elle tient à des convenances délicates. Le défaut de goût contribue à rendre obscènes la plupart des livres et des gravures érotiques, ou plutôt ce seul défaut, pris dans son étendue, les rend condamnables ; c'est ainsi qu'une nudité partielle est souvent indécente, et qu'elle rappelle des plaisirs vifs ou illégitimes. Lorsque, dans des momens d'abandon, le corps n'est pas rendu à sa situation naturelle, avec cette liberté que la jouissance autorise, il y a quelque chose de désagréable dans le dérangement contraint des voiles qui le couvrent si mal à propos. Avec un sentiment exquis de la volupté, avec des goûts honnêtes, de la franchise, une imagination heureuse, et une ame élevée, adopterait-on de préférence, supporterait-on ce qu'il y a de trivial, ce qu'il paraît y avoir de bas, ou même d'hypocrite dans de telles manières ? Le plaisir aussi doit avoir sa candeur, ses mouvemens généreux, sa délicieuse impudence. Il faut savoir dire : Volontiers, puisque c'est sans inconvénient. Alors on est capable de dire aussi, et d'un ton qui ne laisse aucun doute : Non, j'ai promis le contraire.

Une réserve inutile, une fausse réserve, vient moins de ti-

midité que d'ineptie. Bizarre pudeur qui détruit le charme, et qui rend les besoins plus grossiers ! Quel rapport ont-elles avec l'amour, ces étoffes importunes ? Est-ce à des vêtements qu'on s'unit ? Si vous êtes libres, agissez librement ; si vous n'êtes pas libres, n'écoutez pas vos désirs. On est trop près de se soustraire à toute surveillance, quand on renonce à de certaines facilités locales qu'on attendrait si on voulait seulement ce qui peut être avoué, ou justifié.

NOTE 32. (Page 226).

« *Fœminarum convivium ineuntium in principio modestus est habitus ; dein summa quæque amictula exuunt, paulatimque pudorem profanant ; ad ultimum (honos auribus sit) ima corporum velamenta projiciunt : nec meretricum hoc dedecus est, sed matronarum virginumque, apud quas comitas habetur vulgati corporis vilitas.* » *Vie d'Alex.* Quinte-Curce, chap. 1 du liv. V. Et voici, dans la traduction de Beauzée, ce passage, modèle de bonhomie pour ceux qui voudront écrire sur les mœurs des nations. « Les femmes qui se trouvent à ces banquets y paraissent d'abord avec un maintien modeste ; ensuite elles se dépouillent de tout ce qui les couvre par le haut, et oubliant peu à peu ce qu'elles

doivent à la pudeur , à la fin (sauf le respect qui est dû aux oreilles chastes) elles rejettent encore les voiles destinés à cacher les parties inférieures de leurs corps : et ce ne sont pas les courtisanes qui s'abandonnent à cette infamie , ce sont les femmes et les filles les plus honorables , qui regardent cette prostitution avilissante comme un devoir de politesse.

NOTE 33. (Page 229).

« On assure que dans la partie méridionale de la Virginie , dans les Deux-Carolines ou la Géorgie , et même dans la ville de Charlestown , de jeunes noirs se présentent absolument nus devant leurs maîtresses et les servent à table sans qu'elles se doutent que cela soit indécent.... A la vérité, il serait difficile de faire entendre à une *habitante* qu'un nègre et son mari sont deux êtres de la même espèce (*). »

« Dès que le soleil a disparu de l'horizon , l'Almeida (**)
se remplit de monde.... Dans le moment de la plus grande af-

(*) *Voyage dans l'intérieur des États-Unis , pendant l'été de 1791.*

(**) Promenade à Mendoza , ville de vingt mille ames, au pied des Andes.

fluence, les femmes de tous les âges, sans vêtemens d'aucune sorte, se baignent dans le courant qui borde l'Almeida.... Le matin et le soir, le beau sexe se baigne nu dans le Zio, dont l'eau dépasse rarement le genou; les hommes et les femmes s'y rencontrent pêle-mêle (*). »

Il était prescrit aux filles de Sparte de se montrer nues en public dans plusieurs occasions. Cet usage a été regardé par quelques auteurs comme la cause de l'indifférence pour les femmes chez les Spartiates. Cependant le désordre qui peut suivre cette indifférence paraît avoir été plus fréquent chez d'autres Grecs. On pourrait l'attribuer surtout à la séparation ordinaire des sexes, à des exercices trop répétés, à des habitudes trop constamment guerrières, et peu naturelles en quelque sorte sous le soleil de la Grèce méridionale. Il serait difficile de penser, avec Ferrand, que la nudité des jeunes femmes, autorisée par les lois, dût inspirer quelque éloignement à leur égard. « L'œil féroce du Spartiate, dit cet écrivain, dédaignait de s'arrêter sur celles qu'il avait vues dans l'état même des animaux, et sa fierté ne lui permettait pas de soupçonner aux pieds d'un objet que la loi traitait avec tant de mépris. » Mais la loi avait-elle pour objet de traiter les femmes avec mépris, ou seulement de prévenir chez les hommes ce qu'il y a d'illusoire et de romanesque dans les passions? Les femmes sont-elles déshonorées pour avoir été nues *comme les*

(* *Mercur* du dix-neuvième siècle, 1826, tome XV.

animaux, dans les pays où il n'est pas reconnu que la dignité humaine dépende de nos hardes? Les Spartiates ne voyaient-ils pas plus souvent encore des hommes nus et *féroces* que des femmes nues? Se trouve-t-il enfin un sens plausible dans ce passage de la neuvième lettre de *l'Esprit de l'histoire*?

Qu'une femme évite de faire naître des désirs qu'elle ne peut satisfaire, et que souvent même elle doit craindre d'exciter, rien de plus raisonnable. Mais qu'universellement, et dans toutes les suppositions, elle ait honte d'être nue, ce n'est plus qu'asservissement à la coutume, pudeur factice, ou faiblesse d'esprit.

Au frontispice de *la Sagesse* (par Charron), la nature est représentée sous l'emblème d'une belle femme nue *sans que ses hontes paraissent* (*quasi non essent*). Supposons réalisée, sous d'autres rapports, cette condition imposée au dessinateur, le genre humain ne subsistera pas. Sera-t-il plus noble en périssant, et faut-il rougir d'exister? Cette grande honte de ce qui appartient à l'amour peut être considérée tout à la fois comme une humilité extrême, ou comme un extrême orgueil; c'est donc une inconséquence extrême. L'inflexibilité des prétentions intellectuelles devient ridicule chez des êtres dont l'intelligence ne peut quitter la matière. Nous n'avons nul moyen de nous entendre sur le beau, nul moyen même de le connaître, si le beau n'est pas ce qui plaît généralement, du moins à ceux dont les facultés paraissent étendues. La belle femme de Charron, mutilée de la sorte, ne peut plus être une femme vraiment belle; et au contraire une belle

femme doit rester nue dans des circonstances scrupuleusement choisies , sans avoir soin de se montrer *quasi non essent*.

La nudité, dans ces circonstances particulières, ne suppose nullement l'absence de la pudeur. La pudeur, ou le timide sentiment des vraies convenances, interdit presque toute nudité dans diverses occasions, et souffre dans d'autres une nudité entière. Sur les bords de l'Eurotas, les filles, en quittant quelquefois leurs vêtements, ne renonçaient ni à la chasteté, ni même à la pudeur. Plutarque combat Hérodote, qui a dit : La femme dépouille la honte avec la dernière tunique. Nullement, ajoute Plutarque; celle qui est honnête se revêt de honte en dépouillant la tunique de lin. (*)

NOTE 34. (Page 235).

Dans une note de la Nouvelle Héloïse (lettre LV), Rousseau dit : « Femmes trop faibles, voulez-vous savoir si vous êtes aimées? Examinez votre amant sortant de vos bras. »

Les désirs auraient pu n'être excités que par l'attrait général qui porte un sexe vers l'autre. Si, au contraire, le pen-

(*) *Indusium*.

chant subsiste après la possession, il doit être regardé comme une véritable préférence. Un simple goût serait affaibli par la volupté passagère qu'il aurait eue pour unique objet; vous verriez naître alors les premiers symptômes de cette inconstance qui s'accorde surtout avec l'organisation des hommes quand ils n'ont pas fait un choix formel.

Lorsque l'impétuosité du sang est ralentie, l'amour ne se soutient que s'il est introduit dans la pensée comme un lien durable, auquel on attache sincèrement quelques idées de paternité, d'union suivie, d'aimables habitudes. Un homme qui aurait faussement annoncé des intentions convenables, ou qui seulement aurait exprimé des sentimens exagérés, cesserait après cet instant décisif de vouloir en imposer, ou il cesserait presque de le pouvoir. Il en sera de même chez les femmes, mais à un degré beaucoup moins visible. Cette différence provient en partie de ce que les femmes ne peuvent guère se défendre, comme nous l'avons remarqué, de voir dans le plaisir un lien sérieux, et dans leur propre condescendance le gage d'un mutuel engagement.

Est-ce aux belles femmes qu'on reste le plus attaché? Cette question a dû être souvent reproduite.

Il serait curieux peut-être de l'examiner à l'égard des divers peuples; mais outre qu'il faudrait s'y arrêter trop longtemps, plusieurs données manqueraient, et on fera ici quelques remarques relativement aux habitudes, ou aux mœurs de nos contrées occidentales.

Des beautés régulières ont pu obtenir un grand ascendant,

soit durant les siècles héroïques, soit lorsque des chevaliers choisissaient une dame de leurs pensées, bien plus pour soutenir partout, les armes à la main, qu'elle n'avait pas d'épée, que dans le dessein de vivre intimement auprès d'elle.

Une femme qu'on ne remarque pas d'abord, mais qui, sans paraître jolie, n'est point dépourvue d'agrémens essentiels, peut en avoir beaucoup aux yeux des hommes disposés à s'attacher sincèrement. Elle découvrira, en faveur de celui avec qui elle sera unie, de continuel moyens de se rendre aimable. Elle fera valoir naturellement ces grâces inépuisables, parce qu'elle ne sera pas abusée par de fréquens hommages, par de bruyantes démonstrations : c'est en elle, et en elle seule qu'on trouvera autant, ou plus qu'on n'espérait.

Ayant connu dès sa première jeunesse cette défiance de soi-même qui donne à l'âme un utile exercice, elle a beaucoup de physionomie et de délicatesse : elle est facilement émue. Vraie et sans prétentions, elle n'est nullement dépourvue de cet art de plaire qui est si constant chez les femmes, si doux quand elles n'en abusent point, si adroit chez celle qui ne se croit pas sûre d'être toujours l'objet d'empressemens flatteurs.

Sans autre expression habituelle, son œil annonce le genre de finesse qui se concilie avec la bonté. Ce regard voilé ordinairement, vient-il à s'élever, on se persuade que c'est avec une intention affectueuse, tandis que des yeux très-ouverts et dénués de tout charme mystérieux, seraient plus beaux pour les études d'un artiste que dans des convenances secrètes. Une bouche ronde, et des lèvres peu dessinées ajoutent à la dou-

ceur de la voix , en y mêlant une sorte d'accent imprévu , particulier , original , une expression timide , et facilement voluptueuse. Ce visage , vu peut-être avec indifférence par beaucoup d'hommes , conserve quelque chose de naïf , quelque chose d'enfantin qui doit prolonger le charme d'un premier amour , et donner même aux joies maternelles une candeur inappréciable.

Que manque-t-il à cette jeune femme , bonne , ingénieuse , tranquille dans ses goûts , et pleinement satisfaite si elle est une fois aimée comme elle le mérite , que lui manque-t-il pour répondre , durant un certain nombre d'années , à la plus heureuse attente d'un homme raisonnable ? Au contraire , cette attente sera très-difficilement remplie par les femmes qui aspirent à être regardées comme supérieures à toute autre. Avant que leur raison achève de se former , et qu'elles reviennent des illusions suscitées ou entretenues par leur fierté même , elles auront perdu en général leur fraîcheur , elles n'auront plus les agrémens de leur sexe. Jamais , comme compagnes de l'homme , elles ne seront aussi près de la perfection que peut l'être , en son genre , une femme dont la sensibilité est réelle , dont les formes et les manières sont attachantes , mais dont le visage n'a point d'éclat.

NOTE 35. (Page 236).

On a essayé de traduire cette lettre , parce que la raison et la volupté s'y trouvent réunies ; mais cet accord est difficile à exprimer dans notre langue , et dans plusieurs autres.

Cette lettre n'était pas inédite. Elle a été insérée , avec quelques autres passages du livre auquel elle appartient, dans un choix fait par madame Dufresnoy en 1823 , et intitulé *les Femmes*.

NOTE 36. (Page 242).

Dans cet esprit sans doute , non moins que pour la bonne constitution des enfans , l'école de Pythagore recommandait de « ne pas procéder dans l'ivresse à l'acte saint de la génération. »

NOTE 37. (Page 243).

Les actions dont il s'agit ici sont irrégulières, et non pas criminelles.

Brueys se trompait beaucoup lorsqu'il disait : Nous ne manquerions jamais à nos devoirs si la connaissance que nous en avons était toujours suivie de la volonté de les remplir. On ne saurait même regarder comme rigoureusement vrai le mot attribué à Solon : « Il ne se commettrait plus d'injustices, si chacun en était aussi indigné que celui qu'elle offense. »

Dès les premiers temps de la philosophie en Occident, on a prétendu que si on ne séparait pas l'honnête de l'utile, on ne serait pas embarrassé à l'égard des devoirs. Sans doute en considérant l'honnête et l'utile comme une même chose, on évite beaucoup de confusion, parce qu'on est sur les traces de la vérité; mais il reste encore, pour l'application du principe, des difficultés nombreuses. On lit dans *de Officiis*, liv. I : *Hoc quidem effectum sit, in officiis diligendis id genus officiorum excellere, quod teneatur hominum societate. ... ut non sit difficile, in exquirendo officio, quid cuique sit præponendum videre.* Ensuite (liv. III) une règle sûre est annoncée : *Ut sinè ullo errore dijudicare possimus,*

si quando cum illo quod honestum intelligimus , pugnare id videbitur quod appellamus utile , formula quædam constituenda est. Cette formule, qui ne laisserait point de doutes, était une promesse très-difficile à remplir, et en effet Cicéron l'a oubliée, si ce n'est peut-être dans le paragraphe 23 : *Non licet, sui commodi causâ, nocere alteri*, principe ordinaire d'équité qui laisse les choses dans le vague où elles étaient avant la prétendue formule. Au reste Cicéron, qui n'admet en cela aucune incertitude, et qui ajoute, avec bien plus de raison : *Etenim, non modo pluris putare quod utile videatur quàm quod honestum, sed hæc etiam inter se comparare, et in his addubitare, turpissimum est.* Cicéron, placé entre Pompée et César, ne savait plus de quel côté se trouvait l'honnête, ou ne croyait pas devoir le préférer à l'utile. Le père de la patrie, après avoir flatté César, dont il désirait la mort, après avoir vanté publiquement la douceur de celui que, dans ses lettres particulières, il comparait aux plus cruels tyrans, ne manque pas d'approuver comme généreuse la conduite des conjurés qui l'immolent : leur perfidie lui paraît *ex omnibus præclaris factis, pulcherrimum.* Mais voyant ensuite la prospérité d'Octave, il abandonne les vengeurs de Rome, et il recherche la bienveillance de ce nouveau maître.

NOTE 38. (Page 245).

Il est dit, dans *Émile*, que plusieurs causes vont dépeupler l'Europe. Une des principales, c'est que les femmes « aiment à faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours. » Mais pourvu que beaucoup de femmes continuent, ce qui est probable, à faire souvent un ouvrage utile, et que la plupart des autres continuent à le faire quelquefois, les meilleures parties de l'Europe conserveront de six cents à mille individus par lieue carrée, ce qui paraît suffisant pour le maintien de notre sage activité.

L'Europe ne sera pas dépeuplée par cette irrégularité, qui est excusable quelquefois, parce qu'elle ne nuit à personne. La nature n'exige pas, et même elle ne permet pas en général que le poisson qui fait un million d'œufs, fasse un million de poissons vivans, et que sa race multiplie selon une semblable progression. L'Europe ne sera pas dépeuplée, l'Europe ne sera pas subjuguée par les Tatars indépendans : ces deux prédictions ne se réaliseront point. Quand Rousseau s'attachait à une idée, elle l'occupait un peu exclusivement, et, bien que son esprit eût de l'étendue, rarement il considérait à la fois les diverses parties d'une question. L'espèce d'er-

reur la plus fréquente chez Rousseau était l'exagération dans les conséquences ; c'est ce qui a le plus fourni de prétextes au reproche qu'on lui a trop fait de se contredire.

Comme si ces idées de dépopulation avaient dû être l'écueil de plusieurs écrivains célèbres, Montesquieu s'est aussi trompé à cet égard, et même il s'est égaré davantage. A la vérité, ce n'est pas dans le plus important de ses écrits, mais dans les *Lettres persanes*. Il cherche à y prouver la dépopulation de la terre, sans s'apercevoir qu'il choisit pour chaque contrée l'époque ancienne de la plus forte population, ce qui donne un résultat nécessairement illusoire.

Nos faiblesses ou nos vices peuvent contribuer à dépeupler quelque pays ; mais sans doute les choses sont disposées de manière qu'il serait impossible de dévaster en même temps presque toutes les régions. Il est à croire que la multiplication de l'espèce ne dépend que faiblement des entreprises, ou des systèmes de quelques hommes, et que, par exemple, le nombre de nos frères sur tout le globe ne sera jamais ni réduit de moitié, ni augmenté de moitié par des moyens humains.

Si on veut faire une étude des irrégularités condamnables, ou des précautions licites, en ce qui concerne l'union des sexes, et si on désire consulter pour cette distinction d'autres lumières que celles du simple bon sens, il faudra feuilleter le traité de Sanchez de *Matrimonio*, et celui de Bellarmin qui porte le même titre. On pourrait y joindre *Pauli Zacchia Quæstionum medico-legalium libri tres*. On trouvera dans ces gros

volumes des éclaircissemens détaillés, à la manière des casuistes, sur de nombreuses questions. En voici quelques-unes.

Dans le traité du jésuite Sanchez: *An possit fœmina se retrahere quando vir vult seminare.....? Num fas viro sit continuare concubitum, ubi priùs seminavit, ut fœmina seminet? An voluntaria seminis virilis... fusio extrà vas sit mortalis (culpa)? An vir possit immoderatas abstinentias vovere absque uxoris consensu? An uxor excusetur a præcepto jejunii, si vir ei præcipiat ne jejuset? Quid si vir intromittat membrum in os fœminæ, vel in vas præposterum... vel tangat membro superficiem illius vasis? De delectationibus, tactibus confabulationibusque inter conjuges, quando impediti sunt ne coïre possint?*

Dans le livre du docteur Zachias: *Quandò, quantum, quomodo debitum conjugale sit reddendum? Mulier an teneatur, reddendo debito, semen et ipsa emittere? Mulier an exigere ita debitum possit ut sola semen emittat, viro non seminante? An teneatur reddere viro qui... longo penè dotetur? An possit uxor post coïtum surgere, et urinam reddere, ut semina excutiat? Si... jam excitata ad seminandum, semen non effundat, peccatum est mortale?*

Le docteur J. Boileau a traité dans un esprit différent, *de Tactibus impudicis, an sint peccata mortalia, vel venialia?*

NOTE 39. (Page 249).

Les observations auxquelles cette note se rapporte ne sont pas même contraires au système de population accélérée qu'ont adopté tant de publicistes.

L'essentiel serait qu'on ne méconnût pas ce qu'il y a de solennel dans les engagements du mariage, et qu'on sentît combien la douceur de cette union importe à la douceur de toute la vie : les mariages seraient moins souvent malheureux. Si, de plus, les mariages malheureux n'étaient pas indissolubles, ils deviendraient beaucoup moins funestes. Dans ces deux suppositions, il y aurait moins de célibataires. Il est également certain que le nombre des enfans, au milieu des grands états, pourrait être le même sans accabler une seule des familles qui en sont aujourd'hui surchargées.

On n'examinera pas ici d'une manière suivie les lois que, dans d'autres siècles ou en d'autres lieux, il faudrait peut-être établir. Mais de simples remarques analogues à ces considérations politiques ne s'écarteront pas des bornes qu'on s'est imposées.

Lorsque les arts étaient peu connus, lorsque les peuplades

étaient éparses et faibles, on a cherché les moyens d'obtenir rapidement une population plus considérable. On voulait multiplier les hommes afin de défendre le pays, et augmenter les troupeaux afin de le nourrir. Les femmes stériles se présentaient devant le lingam, l'emblème sacré; on y conduisait même le bétail.

Dans des circonstances différentes, il aurait fallu prévenir une multiplication excessive. Aristote et Platon, ainsi que plusieurs législateurs, tels que Lycurgue et sans doute Minos, furent sévères à cet égard; mais chez les modernes, on s'en est rarement occupé. Il est facile de placer sur un même point un grand nombre d'hommes, et de les y faire travailler; mais les rendre heureux, c'est ce qui paraît impossible.

Dans l'Europe, le quart de la population ne peut sortir de sa profonde misère. Il est vrai que cette détresse n'est pas directement produite par le défaut d'espace, et que les vivres ne manquent pas; mais l'accroissement de la population reformerait-il des usages qui proviennent en très-grande partie du nombre d'hommes rassemblés sous une même loi?

Dans une note du livre IV d'Émile, l'absence de la foi, ou, si on veut, l'irréligion est déclarée plus funeste que le fanatisme. « Si l'irréligion, dit J.-J., ne tue pas les hommes, elle les empêche de naître. » Il n'est nullement prouvé que le manque de foi ait changé quelque pays en désert. Mais, à moins que cette dépopulation ne fût en effet très-grande, et ne détruisît toute la force de l'État, il vaudrait mieux ne pas naître que d'être égorgé ou mutilé par des furieux: sous ce rapport,

la véritable irréligion même, quelque mal qu'elle fit d'ailleurs, en ferait moins que le fanatisme.

« Multiplier les naissances, sans ennoblir la destinée, c'est préparer seulement une fête plus somptueuse à la mort. » (Madame de STAËL.)

« On oublie que des hommes épars sur un terrain immense souffrent moins des imperfections de l'état social que quand la population est très-concentrée. » (M. W.....)

« Notre grand intérêt est que les hommes qui existent soient heureux autant que la nature humaine et l'extrême disproportion entre les différens états de la vie le comportent; mais si nous n'avons pu encore procurer ce bonheur aux hommes, pourquoi tant souhaiter d'en augmenter le nombre?... La plupart des pères de famille craignent d'avoir trop d'enfans, et les gouvernemens désirent l'accroissement des peuples; mais si chaque royaume acquiert proportionnellement de nouveaux sujets, nul n'acquerra de supériorité. » (VOLTAIRE, en 1764.)

NOTE 40. (Page 255).

La jouissance est le sentiment de la possession de l'objet désiré.

Le bonheur est produit par une suite de sensations agréables,

par des sentimens assez paisibles pour se prolonger. La félicité est le bonheur qui paraît complet, et qui s'annonce comme permanent, pour ainsi dire.

Le devoir est d'étendre, de régulariser les jouissances, de prévenir la douleur, et de perpétuer les émotions heureuses, afin de rapprocher de la félicité les autres et nous-mêmes.

NOTE 41. (Page 256).

Si un devoir fondé sur des promesses expresses, et souvent relatif aux plus chers intérêts de la vie, n'était pas un devoir sérieux, nul devoir ne saurait l'être. On a été jusqu'à tourner en dérision les obligations morales qu'entraîne l'amour : par une erreur insigne, quand on voit qu'il s'agit du plaisir, on voudrait ne plus écouter la justice.

Cependant tout ce qui existe parmi les hommes a pour objet dans l'intérêt public, ou dans l'intérêt individuel, d'obtenir quelque plaisir ou d'éviter quelque douleur. Qui ne sait qu'ordinairement ce n'est pas pour l'or même qu'on cherche l'or, et que ce n'est pas précisément pour la gloire qu'on prend soin de s'illustrer ? Celui qui se fait tuer dans l'occasion veut éviter de vivre sans honneur ; il ne peut pas s'écarter du plan qu'il

suivait afin de recueillir un jour le fruit de son audace. On est laborieux , on est intrépide, on est vertueux pour rendre plus agréable la condition des autres ou la sienne. Ainsi le premier principe des obligations est toujours semblable, et elles sont toutes également sérieuses. Dans un sens plus élevé, veut-on considérer le devoir comme l'accomplissement de la loi suprême, on ne trouvera dans cette loi aucun précepte plus important pour régler la vie terrestre, que celui de se garantir, de se soulager, de se consoler mutuellement.





ŒUVRES

DE

M. DE SENANGOUR.

7 vol. in-8°. 52 fr. 50 c.,

COMPRENANT

OBERMANN, avec une préface de SAINTE-BEUVE, 2 vol. in-8°. 45 fr	
ISABELLE, 4 vol. in-8°.....	7 fr. 50
RÊVERIES, 4 vol. in-8°.....	7 fr. 50
DE L'AMOUR, 2 vol. in-8°.....	45 fr.
FRAGMENS, 4 vol. in-8° (sous presse).....	7 fr. 50

Excepté OBERMANN ces ouvrages se vendent séparément.

ŒUVRES

DE

M. BALLANCHE,

6 VOL. IMPRIMÉS SUR GRAND PAPIER VÉLIN.

PRIX : 54 FR.

Les quatre premiers volumes sont en vente ;

Les deux derniers paraîtront le 1^{er} juin.

Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 46.

